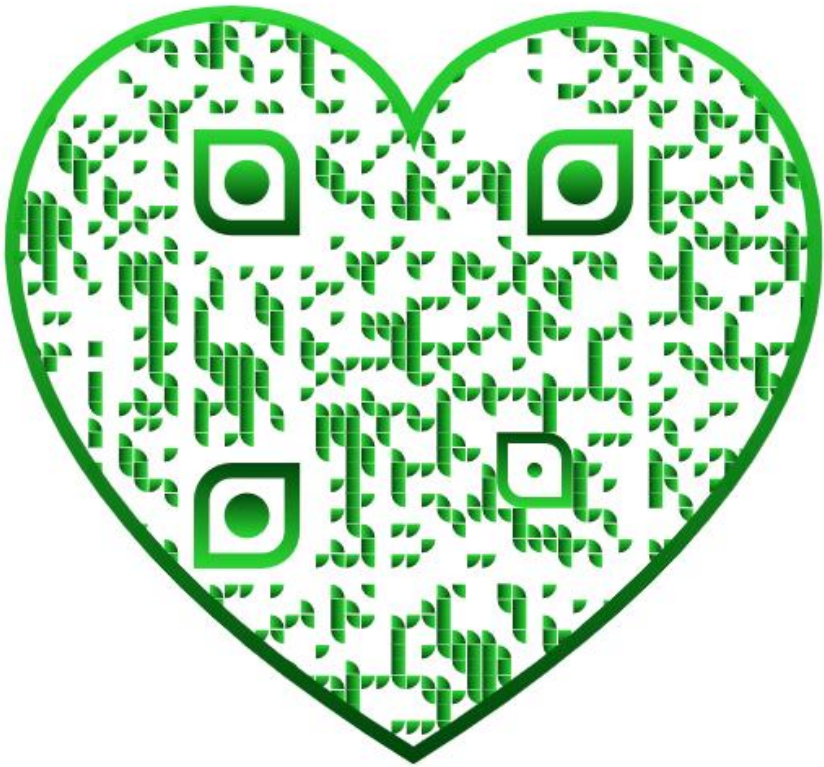
MARTHE JOCELYN

AGGIE MORTON
REINE DU MYSTÈRE

1. L'affaire du grand piano

Illustré par
ISABELLE FOLLATH

GALLIMARD JEUNESSE



~ MARTHE JOCELYN ~
AGGIE MORTON
REINE DU MYSTÈRE
1. L'affaire du grand piano
Illustré par
ISABELLE FOLLATH
GALLIMARD JEUNESSE

MARTHE JOCELYN

AGGIE MORTON
REINE DU MYSTÈRE
1. L'affaire du grand piano

Illustré par Isabelle Follath

Traduit de l'anglais (Canada)
par Marie Leymarie

Gallimard Jeunesse

Gallimard Jeunesse

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *Aggie Morton. Mystery Queen, 1 : The Body Under the Piano*

Édition originale publiée en 2020 au Canada et aux États-Unis par Tundra Books,
un département de Penguin Random House Canada Young Readers,
une filiale de Penguin Random House Company

© Marthe Jocelyn, 2020, pour le texte
© Isabelle Follath, 2020, pour les illustrations
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2022, pour la traduction française

Pour Tara

Aggie Morton

Hector Perot

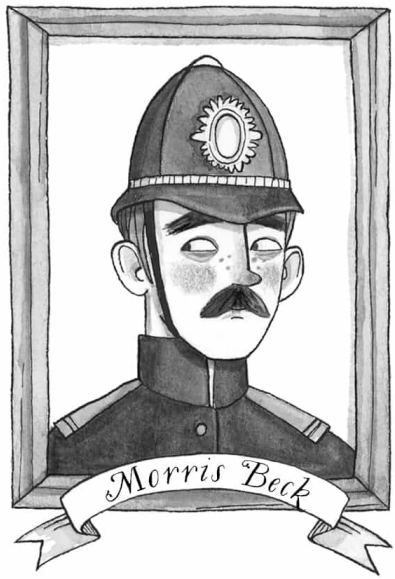
Grannie Jane

Maman

Tony

Augustus Fibbley

Charlotte Graves

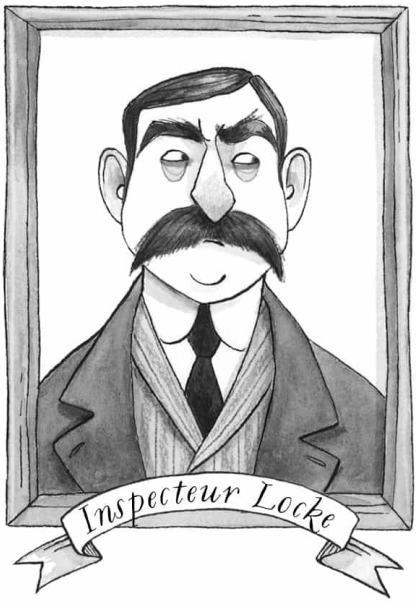

Morris Beck

Irma Eversham

Marianne Eversham

Rose Eversham

Robert Pottin


Inspecteur Locke

Léonard Cable

Florence Pottin

Lavinia Lapeste

1

UN AMI QUI SORT DE L'ORDINAIRE

Je vais d'abord vous raconter comment je me suis fait un nouvel ami. Je préfère garder l'histoire du cadavre pour plus tard. Ce sont les règles élémentaires de l'art de raconter des histoires : on endort le lecteur avec de charmants paysages et des dialogues enjoués, on lui présente quelques personnages attachants… et puis tout à coup – ah ah ! – on découvre un corps.

Ce nouvel ami n'était pas une sage demoiselle que m'aurait présentée maman ou Grannie Jane. C'était un garçon. Étranger, qui plus est. Il était un peu spécial, je le reconnais. Mais j'étais décidée à faire preuve d'ouverture d'esprit, car j'avais peu d'occasions de me faire des amis. Les miens étaient tous imaginaires. Je passais mes heures solitaires en compagnie d'une classe entière de filles dont j'avais tout inventé, jusqu'aux prénoms et à leur façon de s'habiller. Je m'inquiétais de leurs chamailleries et me réjouissais de leurs

réconciliations, mais elles, naturellement, ne se souciaient jamais de moi.

Rencontrer une personne de mon âge me changeait de l'ordinaire.

Un samedi d'octobre, après ma leçon de danse au studio des Sirènes, j'entrai dans la confiserie de Mr Dillon, située au rez-de-chaussée. Comme d'habitude, je pris le temps de gratter Pattichat entre les oreilles. Et comme d'habitude, Charlotte me suivait comme mon ombre. Maman refuse de comprendre qu'à douze ans révolus, on peut se passer d'une nanny pendant une heure…

Charlotte et moi attendîmes à l'écart que les filles de mon cours de danse aient réglé leurs pastilles à la violette et leurs bonbons à la menthe, puis s'en retournent déjeuner chez elles, chaperonnées par leur nanny (et, j'imagine, aussi peu ravies que moi). Je préférais faire mon choix dans le calme, sans témoins. La présence d'un public provoquait chez moi une peur panique. Maman disait que ma timidité finirait par passer et qu'un jour, je parlerais avec autant d'aisance à des adultes inconnus qu'à mon chien Tony. Mais chaque fois, les mots restaient coincés dans ma gorge et ce fameux jour paraissait s'éloigner toujours davantage.

C'était Charlotte qui avait les deux pence que maman m'allouait pour les confiseries, aussi attendait-elle patiemment que je me décide – après tout, c'était son travail de me servir, de veiller sur moi et de m'expliquer tout ce qui était nécessaire.

Ma sœur, Marjorie, avait fréquenté une école ordinaire mais lorsque mon tour était arrivé, des années plus tard, ma mère avait développé des idées sur l'éducation fort différentes de celles des autres parents. D'après elle, les enfants devaient aller et venir en liberté – sans cependant s'éloigner trop de la maison et en restant sous la garde vigilante d'une nanny. Un corps et un esprit libres de leurs mouvements devaient rendre plus mûr et plus heureux. Mais le résultat, c'est que je n'avais ni école, ni gouvernante, ni amis.

J'étudiais l'histoire et la littérature auprès de maman ou en piochant dans les livres de la bibliothèque de papa. Pour les sciences naturelles, j'explorais le jardin. Aller à l'église de la Toussaint le dimanche m'enseignait la Bible et me tenait lieu d'instruction religieuse. J'apprenais la danse avec miss Marianne au studio des Sirènes, et le piano et la mandoline auprès d'autres professeures. Papa s'était chargé de l'arithmétique, mais je n'avais guère progressé depuis sa mort, en novembre dernier. L'arithmétique ne me manquait pas

mais papa, affreusement. J'avais déjà porté le deuil avec le reste du pays lors de la disparition de la reine Victoria, près de deux ans plus tôt. Mais être touchée personnellement était une autre affaire. Rien ne semblait pouvoir me consoler.

Pour en revenir à ce jour-là, je suis toujours étonnée de voir à quel point un fait insignifiant peut avoir les plus grandes des conséquences (et cela, aucune leçon ni aucun livre ne l'a encore expliqué). Car si, ce samedi-là, j'avais choisi des fondants au chocolat comme à l'accoutumée au lieu de pastilles à la fraise, dont le bocal était rangé sur une étagère supérieure qu'on ne pouvait atteindre qu'à l'aide d'un tabouret… si Pattichat avait choisi un autre moment pour bondir sur les lacets de Mr Dillon, qui pendouillaient de manière irrésistible du tabouret… et si la clochette de la porte n'était pas si stridente, causant une telle surprise à Mr Dillon qu'il fit volte-face et tomba de son tabouret… alors Hector Perot ne se serait pas retrouvé au milieu d'un chaos de bris de verre et de bonbons éparpillés, et nous n'aurions eu aucune raison de nous adresser la parole.

Sur le moment, je n'eus pas conscience qu'il s'était passé quoi que ce soit d'important. Mais avec le recul, il me paraît évident que les événements se sont enchaînés, l'un entraînant l'autre, modifiant discrètement le cours du destin.

Sur le moment, donc, tout ce que je vis, c'est le pauvre Pattichat pousser un terrible miaulement et se réfugier derrière le tonneau de sucre roux, tandis que Mr Dillon, qui avait atterri sur son large postérieur, tentait désespérément de se remettre en position verticale. Charlotte et moi nous avançâmes vers lui, repoussant du bout de nos bottines les bris de verre et les pastilles à la fraise. Le nouveau venu se tenait sur le seuil de la boutique.

– Puis-je vous porter assistance ? demanda-t-il.

Son accent étranger faisait ressortir nettement chacun de ses mots. Sa peau était presque aussi pâle que du lait, ses cheveux noirs étaient plaqués sur son crâne et sa tête paraissait un peu trop grosse pour son corps malingre. Il portait un costume de marin bleu foncé au col blanc impeccable.

Il n'était pas joli garçon comme Léonard, qui entretenait notre jardin et qui avait l'allure d'un jeune premier échappé du théâtre des Armes Royales. Mais ses yeux étaient d'un vert lumineux, qui rappelait le sirop de citron vert.

« Le sirop de citron vert ? Agatha Caroline Morton, ne peux-tu pas

trouver une meilleure comparaison ? Des émeraudes étincelantes ? Une jeune pousse d'un vert printanier ? La plume de queue d'un paon ? »

– Donnez-moi la main, s'il vous plaît, demanda Mr Dillon, vissé au sol parmi les éclats de verre.

Le garçon s'empressa de le rejoindre. Je m'approchai plus lentement, doutant que Mr Dillon apprécie d'être vu dans cette fâcheuse posture. Je serais mortifiée si j'étais, comme lui, coincée tel un gros scarabée, incapable de me hisser sur mes deux pieds. Enfin, façon de parler. Si j'étais un scarabée, j'aurais six pattes, et je ne basculerais pas si aisément.

– Je vais chercher de l'aide, annonça Charlotte.

Elle fit à nouveau résonner la clochette en s'élançant dans la rue.

Le garçon avait déjà attrapé Mr Dillon par le poignet et le coude gauches, et tentait de le tirer vers lui. De mon côté, je lui empoignai vivement le bras droit et calai mon pied contre le comptoir.

– Un. Deux. Trois ! m'écriai-je. Tirez !

– *Un. Deux. Trois !* cria le garçon. *Tirez*[*] !

Mr Dillon se retrouva debout, le visage rouge, la moustache frémissante, le tablier entortillé. Les bonbons crissèrent sous ses semelles.

– Eh bien, merci, dit-il en rajustant son tablier et en sortant un mouchoir de sa poche.

Il se tapota le front et retira ses lunettes pour essuyer ses yeux humides.

Au même instant, Charlotte fit irruption dans la boutique, traînant à sa suite un jeune homme en uniforme.

– Oh ! s'exclama-t-elle. Nous arrivons trop tard !

Les joues rouges, essoufflée, elle s'empressa de faire des excuses à sa recrue.

– Mr Dillon était à terre quand je suis partie et je… C'est le tabouret, voyez-vous. Et le chat. Je crains de vous avoir dérangé pour rien, monsieur l'agent.

– C'est peu d'chose, mademoiselle.

Hormis une légère roseur sur les joues, l'agent parut imperturbable, et il se montra très aimable envers Mr Dillon. Il s'assura qu'il n'avait rien de cassé et nous félicita chaleureusement pour notre sauvetage improvisé.

– Mon nom est Morris Beck, déclara-t-il, les yeux rivés sur le bocal

de sucres d'orge sur le comptoir. Si vous avez besoin de mes services à l'avenir…

Charlotte, rougissante, fit une petite révérence.

– Merci, monsieur. Je m'appelle Charlotte Graves et voici Agatha Morton, la demoiselle dont j'ai la charge.

Je saluai d'un signe de tête.

L'agent porta la main à son casque.

– Enchanté, assurément.

Son visage, comme celui de Charlotte, avait maintenant la couleur d'un fraisier. *Du saumon poché. D'une pivoine Crousse. D'une plume de flamant rose.*

J'échangeai un regard avec l'étrange garçon, qui haussa les sourcils. Nous étions d'accord ! Je n'avais jamais assisté à un coup de foudre, mais, si je devais en croire ses sourcils, ce garçon me confirmait la chose.

– Permettez-moi de me présenter, dit-il. Je suis Hector Perot.

Il inclina le buste avec raideur. Je réussis à me contenir et à ne pas glousser. Il était clair que c'était un étranger ! Mais charmant, au demeurant.

– Aggie Morton, répondis-je, avant de faire une révérence.

Le policier marmonna qu'il devait reprendre sa ronde et se fraya un passage vers la porte, faisant à nouveau retentir la clochette. Charlotte le suivit discrètement des yeux.

– Eh bien, dit Mr Dillon, je crois que mes sauveurs méritent une récompense.

Il nous tendit à l'un et à l'autre un cornet en papier.

– Allez, remplissez-les, s'exclama-t-il. Prenez ce qui vous plaira.

Les pastilles à la fraise, en miettes, furent jetées à la poubelle. Je me rabattis sur des fondants au chocolat et des caramels mous. Hector remplit à ras bord son cornet de réglisses.

– Avez-vous la gentillesse de me donner une petite boîte à la place de ce cornet, *monsieur** ?

Lorsque Mr Dillon lui en tendit une, Hector aligna soigneusement ses bonbons en rangées régulières.

– Vous gagnez maintenant un client fidèle, assura-t-il. Je reviens ici, je vous le promets.

Je ne voulus pas laisser notre prochaine rencontre aux bons soins du hasard.

– Pour ma part, je viens ici tous les samedis, annonçai-je avec une

vigueur inhabituelle, sans regarder Charlotte. Et toujours à la même heure !

– Alors nous nous voyons, un samedi ou l'autre.

– Certainement, dis-je. Et peut-être trouverons-nous un moyen de faire venir la police sans que personne ait besoin de faire d'acrobaties ? Qu'en pensez-vous, Charlotte ?

*Les passages en français dans le texte original sont en italique et signalés par un astérisque.

2

PRÉPARATIFS

J'aurais pu passer la semaine à attendre impatiemment le samedi et à espérer une nouvelle rencontre avec Hector Perot, mais le vendredi me réservait une autre épreuve. Miss Marianne donnait un concert au studio des Sirènes. La soirée avait pour but de promouvoir, comme l'indiquait son intitulé, *L'amitié entre les peuples*. J'avais écrit un poème que je devais lire à voix haute. Toute la semaine, j'avais souhaité que vendredi soir n'arrive jamais, ou soit bel et bien passé et derrière moi. Et cependant j'étais là, avec une heure à tuer, à tourner et tourner sur le tabouret du piano.

Miss Marianne nous avait donné des consignes strictes pour l'aménagement de la salle. J'avais déjà disposé six lourdes caisses d'un côté de la pièce, suivie comme une ombre par Charlotte au cas où, sait-on jamais, je me tordrais le pouce ou une calamité du même genre. Le public devait déposer dans ces caisses des vêtements usagés

ou toutes autres affaires utiles, qui seraient ensuite triés et distribués aux réfugiés et immigrés qui affluaient à Torquay.

Les raisons ne semblaient pas manquer pour prendre la route de l'exil, muni parfois d'un simple balluchon. Un certain nombre de familles russes fuyaient les persécutions religieuses ou la famine causée par la cruelle désinvolture du tsar. Des Belges cherchaient à échapper au chaos provoqué par l'infâme roi Léopold. Enfin, des lascars* désargentés attendaient de trouver une place sur un bateau pour retourner en Inde.

Je n'avais encore jamais vu de réfugiés, mais la ville bruissait de mille rumeurs et il suffisait de tendre l'oreille. Les boutiques étaient idéales, ou encore le porche de l'église, sans parler de notre cuisine à Groveland, où la cuisinière et Sally partageaient les bribes d'informations glanées auprès des commerçants et des domestiques des autres maisons. On racontait que ces visiteurs venus d'ailleurs n'avaient aucune hygiène et que leur façon de s'habiller choquait le bon goût anglais. Certains, qui ne juraient que par la nourriture épicée, jugeaient immangeables le pudding ou le haddock. Comme de mon côté je ne raffolais pas du haddock, cela nous faisait au moins un point commun.

– Miss Aggie ?

Charlotte m'appelait pour l'aider à installer les chaises du public. Lorsque tout fut en place, miss Marianne nous fournit des tissus de couleurs vives pour recouvrir le piano et son tabouret. Nous étendîmes une nappe plus ordinaire sur la table où serait disposée la collation gracieusement fournie par l'hôtel Royal Victoria – le père de Florence Pottin étant le directeur général de la maison. Cela expliquait en partie pourquoi Florence Pottin se prenait pour la reine de la soirée – l'autre raison étant son épaisse chevelure dorée, son teint vermeil et ses lèvres *en bouton de rose*, selon ses propres mots. À cet instant, elle était très occupée à replacer les chaises que Charlotte et moi avions pourtant parfaitement alignées. Lavinia Lapeste, son amie et fidèle disciple, se tenait près du miroir et touchait ses pieds du bout des doigts en comptant jusqu'à quinze, ses tresses noires dansant comme deux queues de vache maigrelettes qui chassaient les mouches.

Je retournai m'asseoir sur le tabouret du piano et recommençai à tourner sur moi-même.

En présence de filles si sûres d'elles, je perdais une grande partie de mon aplomb. Je n'avais pourtant pas de difficulté à m'exprimer avec

ma famille ni avec les domestiques. Non plus, d'ailleurs, avec un mystérieux garçon rencontré par hasard dans une confiserie. Mais face à ces pipelettes, les mots se bloquaient dans ma gorge. Rien à voir avec la timidité que j'éprouvais face aux adultes. Tout simplement, je n'avais aucun talent pour leurs bavardages futiles. Ce qui m'intéressait, moi, c'était ce que les gens *ne disaient pas* – les sombres secrets tapis dans l'ombre – et d'imaginer ce qui pouvait arriver. Je prenais parfois grand plaisir à me représenter les malheurs qui pourraient s'abattre sur Lavinia Lapeste ou sur Florence Pottin.

Je me figeai soudain en plein mouvement.

Et si… la chaise que Florence était en train de soulever retombait lourdement et lui écrasait l'orteil ? Le sang allait-il gicler ? Ou plutôt… ne valait-il pas mieux une fracture bien nette ? Toutes les possibilités défilaient devant moi…

Oui, pour commencer une histoire d'horreur, je choisirais une fracture.

La jeune fille se mit à hurler tandis que son pied douloureux enflait. On la transporta dans une vieille charrette brinquebalante jusqu'à l'hôpital de Torquay, où le chirurgien déclara qu'il fallait lui amputer l'orteil – non, le pied entier ! Dans un flot de paroles incohérentes, Florence le supplia de l'épargner. Alors que le chirurgien levait son scalpel, une infirmière aida la jeune fille tremblante à s'enfuir. (L'amputation me paraissait un peu cruelle, même dans une histoire inventée par vengeance.) *Mais l'infirmière, qui s'appelait Ethelwin Narcois, entretenait de sombres desseins. Après avoir obligé Florence à descendre deux étages à cloche-pied malgré sa blessure, elle l'enferma dans une cave grouillant d'araignées poilues, assoiffées, qui avaient atteint une taille anormale à force de consommer le liquide gras et fétide qui suintait du tuyau rouillé courant le long du plafond…*

Des rires aigus interrompirent ma rêverie. Florence et Lavinia s'empressaient auprès d'un jeune homme qui avançait péniblement, les bras chargés d'un grand bouquet de fleurs. Il le déposa à côté du piano, avant d'aller en chercher un second. Puis il retira sa casquette, révélant une tignasse châtain et des yeux sombres. Habituellement, les demoiselles comme Florence et Lavinia ne daignaient pas accorder d'importance à un simple livreur, mais c'était Léonard – bientôt dix-huit ans et particulièrement beau garçon. Étant donné qu'il était employé par ma mère, le prestige de le connaître aurait dû me revenir à moi plus qu'à elles, n'est-ce pas ? Il dormait dans la remise du

jardinier en échange de menus travaux. Je le voyais tous les jours, aussi laissai-je Florence et Lavinia s'évertuer à placer les lourds pots dans la meilleure position. Que m'importait ?

Miss Marianne ne tarda pas à les rappeler à l'ordre.

– Laissez ce jeune homme faire son travail. Voilà cinquante-cinq programmes, les enfants. Puis-je compter sur vous pour les plier parfaitement ?

– Bonjour, Léonard, dis-je.

– Miss Agatha !

– Vos bouquets sont ravissants.

– Oui, mademoiselle. Ils viennent de votre serre. Jolis comme tout.

Le jardin de Groveland, négligé depuis la mort de papa, avait connu une renaissance grâce aux soins de Léonard l'été dernier. C'est aussi lui qui avait composé les bouquets pour le mariage de ma sœur Marjorie un mois auparavant, quelques semaines seulement après être arrivé à Torquay et s'être installé dans la remise derrière le potager.

– Toujours partante pour la bonne cause, hein, mademoiselle ? Vous avez un faible pour les créatures en souffrance, hommes ou bêtes.

– Nous aussi, déclara Florence en se rapprochant. C'est pour ça que nous sommes là, n'est-ce pas, Lavinia ? À cause de notre faible pour les créatures en souffrance.

Lavinia s'empara d'un paquet de programmes et acquiesça avec ardeur.

– Oui, personne n'a plus de faible que nous.

« Faibles d'esprit, oui », pensai-je. Elles avaient vraiment un don pour m'exaspérer ! Léonard me sourit comme s'il lisait dans mes pensées.

– Nous dansons, ce soir, ajouta Florence en lui glissant de force un programme dans les mains et en lui désignant son nom :

MOMENTS CHARMANTS
Musique de FRÉDÉRIC CHOPIN
interprétation par MISS MARIANNE EVERSHAM
danse par LAVINIA LAPESTE
et FLORENCE POTTIN

– Peut-être ne sait-il pas lire ? chuchota Lavinia.

Florence ne lui prêta aucune attention.

– Si je suis en deuxième position, c'est à cause de l'ordre alphabétique, expliqua-t-elle.

Mais Léonard faisait courir son doigt sur la suite du programme.

– Et vous, miss Agatha ? Vous déclamez un poème ?

Un frisson me parcourut la nuque. J'avais réussi à passer la journée sans penser à ce qui m'attendait. Cette déclamation était comme un monstre féroce prêt à me gober toute crue. Je parvins tout juste à acquiescer, tandis que mon regard plongeait sur les chaussures abîmées de Léonard. Je remarquai qu'un de ses lacets avait été rafistolé au moins trois fois.

– C'est elle qui a écrit les vers, dit Florence. Ce n'est pas d'un vrai poète, comme Tennyson.

– C'est encore mieux, non ? s'enquit Léonard. Il a été écrit spécialement pour les étrangers qui arrivent dans notre ville.

La gratitude explosa dans mon cœur. Je relevai la tête pour lui adresser un sourire reconnaissant, mais Léonard s'était déjà tourné vers miss Marianne.

– Vous reviendrez les chercher demain matin, Mr Cable ? demanda-t-elle.

– Vous êtes sûre, madame, que vous ne voulez pas les garder ?

Elle lui sourit.

– C'est très aimable à vous, mais, oui, je suis sûre. Rapportez-les à Mrs Morton. Nous avons besoin de place pour danser !

Il remit sa casquette et l'effleura en guise de salut. La porte s'ouvrit au moment où il allait sortir.

Rose Eversham entra la première, talonnée par sa mère. Les Eversham habitaient la maison voisine de la nôtre. C'était aussi là que vivait miss Marianne, qui était la tante de Rose et n'avait pas d'enfants.

Derrière elles suivait le frère de Florence, Mr Robert Pottin, de l'hôtel Royal Victoria. Il tenait un énorme plateau garni de macarons et de tartelettes aux fruits. Il portait des gants en cuir jaune, une redingote et une cravate très ample, comme si le récital avait lieu au Royal Albert Hall, à Londres, et non dans un obscur salon au-dessus d'une boutique sur Union Street, à Torquay. Deux assistants lui emboîtaient le pas avec des assiettes de petits-fours.

Un murmure se répandit dans la salle, car nous étions toutes excitées de voir Rose Eversham, vedette des cancans de la semaine. On disait qu'elle avait été vue en compagnie de jeunes hommes sur la

piste de patinage du port, riant et virevoltant sans se soucier du qu'en-dira-t-on. On disait aussi que sa mère l'avait vertement réprimandée dans la Grand-Rue et que Rose lui avait grossièrement tourné le dos et s'était éloignée !

(Apparemment, parmi ces jeunes hommes, il y avait Robert Pottin et Charlie Trotter, le fils du boucher. Rose aurait aussi été vue en train d'embrasser un marin, mais l'information venait de Lavinia, donc elle était peu crédible.)

Et voilà qu'elle arrivait, en chair et en os, franchissant le seuil de la salle comme une reine à la proue d'un navire. Léonard baissa la tête, comme ébloui par l'éclat du soleil. Il s'écarta pour laisser passer les nouveaux venus.

Rose salua miss Marianne de la main.

– Ma chère tantine ! Tu vois ? Je n'ai pas une minute de retard. J'avais promis d'être à l'heure, j'ai tenu ma promesse. Et j'arrive… avec mère.

Avait-elle discrètement levé les yeux au plafond ? Et avais-je surpris une lueur dans le regard de miss Marianne ? La nièce et la tante étaient-elles complices ? Tout le monde savait la mère de Rose pénible à vivre. Notre servante, Sally, la traitait de vieille bique mal embouchée. Mais bien que nous soyons voisines, j'avais rarement eu l'occasion de la voir d'aussi près.

Le visage maussade de Mrs Irma Eversham me fit penser à un chien grincheux. Elle s'arrêta sur le seuil pour regarder autour d'elle, comme si elle avait senti une odeur de pourriture. Robert Pottin la suivait de si près avec son plateau qu'il lui heurta le dos. Pendant un instant fatidique, les pâtisseries menacèrent de se déverser sur la tête de Mrs Eversham (il était grand, elle petite et trapue), mais Mr Pottin rétablit prestement l'équilibre du plateau. Seule une tartelette à la confiture glissa par-dessus bord et atterrit sur le chapeau de sa voisine. Rose et miss Marianne s'élancèrent d'un même mouvement, tandis que Robert Pottin tendait la main vers la tartelette, cognant l'épaule de Léonard avec son coude. Mrs Eversham se mit à cracher comme un chat. Elle tourna la tête si vivement que la tartelette fusa à travers les airs – habilement interceptée par miss Marianne.

– Ne m'approchez pas ! s'écria-t-elle, décourageant toute aide.

Miss Marianne recula d'un pas, coinçant Léonard contre le cadre de la porte. Robert Pottin était trop près, mais il ne pouvait pas bouger. L'indignation de Mrs Eversham faisait vibrer toute la salle.

– Et ne vous avisez pas non plus d'approcher ma fille !

– Mère ! protesta Rose.

Elle passa sa valise d'une main à l'autre afin de montrer à quel point elle était lourde.

– Pensons plutôt aux nécessiteux, s'empressa-t-elle de déclarer d'une voix forte. J'ai passé en revue ma garde-robe et j'ai opéré un tri sévère. Je vais devoir commander de nouvelles tenues très rapidement, si vous ne voulez pas voir mes dessous.

– Rose ! la tança Mrs Eversham. Quelle indécence !

– Voulez-vous vous asseoir, Mrs Eversham ? proposa Charlotte d'un ton calme qui tranchait avec l'agitation régnante. Nous vous avons réservé une place au premier rang.

– Oui, mère, je vous en prie, asseyez-vous. Je vous apporte une tasse de thé. Et un biscuit, peut-être ? Vous adorez les petits gâteaux…

– Ah ça, ne comptez pas sur moi pour m'asseoir ! décréta Mrs Eversham. Je ne resterai pas une seconde de plus. Je ne voulais pas venir et la compagnie que je vois ici ne fait que confirmer mes réticences. Ne discute pas, Rose ! Je peux très bien rentrer seule.

Rose renonça à la dissuader. Lavinia réprima un petit rire. Léonard, qui tentait de sortir discrètement, se figea sur place lorsque Mrs Eversham se retourna pour partir. Je me faufilai derrière Charlotte tandis que Robert Pottin posait son plateau afin de raccompagner Mrs Eversham jusqu'à la rue. Elle le congédia d'un geste brusque de la main, comme elle l'aurait fait d'un frelon. Il voulut alors lui prendre le coude, mais elle lui donna une tape. Il battit cette fois en retraite, écrasant l'orteil du pauvre Léonard.

Mrs Eversham continua à grommeler en descendant l'escalier.

– Je ferai jeter en prison l'impudent qui oserait s'approcher de ma fille, c'est bien clair ?

Je ne fus pas la seule à pousser un soupir de soulagement en entendant claquer la porte d'en bas. Mes mains brûlaient d'applaudir. Nous avions eu droit à dix minutes d'excellent théâtre – bien meilleur que les pantomimes de Noël !

Robert Pottin se racla la gorge, et la salle retrouva son animation. Léonard réussit enfin à partir. J'imagine qu'il a dû pousser la porte avec précaution, au cas où Mrs Eversham, qui marchait péniblement, serait encore dans les parages. Rose ouvrit le couvercle de sa valise et en déversa le contenu dans l'une des caisses.

– Comment faites-vous pour la supporter, Rose ? s'enquit Robert.

Elle est impossible ! On ne devrait pas tolérer ses manières un jour de plus !

– La vie à Torquay serait plus douce sans elle, convint miss Marianne.

– C'est malheureusement vrai, dit Rose. Je me surprends à souhaiter sa mort au moins une fois par jour.

*Marins indiens. (*NdT*)

3

UNE CHARMANTE SOIRÉE

Notre public allait arriver d'une minute à l'autre. Nous pliâmes frénétiquement la pile restante de programmes – à l'exception de Florence, qui préférait suivre son frère comme son ombre. Robert Pottin donna des instructions précises à ses assistants afin qu'ils disposent les plateaux et les jolies serviettes, et placent les pots à lait et les sucriers à proximité de la fontaine à thé.

– Écarte-toi ! chuchota-t-il à Florence, ce que Lavinia sembla trouver hilarant.

Florence attrapa une tartelette au citron et la fit disparaître dans sa bouche avant que Robert n'ait pu l'en empêcher. Il lui agrippa le poignet si fort qu'elle se mit à postillonner des miettes.

– Ouille, ouille !

Elle tenta de se libérer, mais son frère tint bon.

– Lâche-moi !… Oh, mais…

Elle haussa la voix.

– … qu'est-ce que tu as sur la figure ?

Robert Pottin la fusilla du regard et la relâcha pour porter la main à son visage.

– Ah ! s'exclama-t-elle. J'ai cru que c'était une espèce de chenille jaune mais je vois mieux, maintenant : tu essaies de te laisser pousser la moustache !

Lavinia pouffa. Robert était à deux doigts de renverser la fontaine à thé sur la tête de sa sœur, mais miss Marianne posa la main sur l'épaule de Florence.

– C'est un récital dédié à la solidarité, dit-elle. N'avons-nous pas entendu assez de paroles désagréables pour la soirée ? Pour ma part, j'ai eu mon compte.

Le révérend Theillard venait de faire son apparition. Le pasteur de l'église de la Toussaint, dont la femme affichait une mine renfrognée, était chargé de faire parvenir les dons aux familles dans le besoin. D'un geste solennel, il déposa sa propre contribution (un gilet en laine rouge) sur la pile de vêtements offerts par Rose. Mrs Theillard et lui se placèrent non loin afin de superviser les opérations. Lavinia et Florence, quant à elles, devaient distribuer un programme à chacune des familles. Maman arriva, très élégante : malgré son deuil, elle avait glissé dans son chapeau une plume bleue de la couleur de ses yeux. Elle m'avait apporté un assortiment de crayons entouré d'un ruban en velours pour me souhaiter bonne chance.

Les minutes précédant ma déclamation filèrent à une vitesse terrifiante. Un instant plus tôt, nous attendions avec inquiétude, redoutant que le public nous fasse défaut, et voilà que la salle et les caisses étaient déjà à moitié remplies et les plateaux de petits-fours à moitié vidés ! Quelques secondes plus tard, toutes les chaises étaient occupées et les caisses débordaient d'un fatras d'objets insolites à destination de nos futurs amis immigrés et réfugiés. Quelqu'un qui fuyait son pays avait-il vraiment besoin de ce bibi à voilette orné de chrysanthèmes orange corail ? ou de ces escarpins vernis à pampilles ? Fort heureusement, on trouvait aussi tout un tas de chandails chauds, de bas de laine, de solides pantalons de flanelle et de jupes en tweed. Grâce à notre concert, des dizaines de pauvres gens n'auraient pas froid cet hiver.

Miss Marianne nous fit signe de nous cacher derrière le rideau qui séparait l'office du reste du studio. Je glissai un regard par l'ouverture

pour surveiller ce qui se passait. Miss Marianne était en train d'éteindre les lampes à gaz du côté du public, laissant seulement la scène déserte baigner dans la lumière.

Alors que les murmures subsistaient, un jeune homme mince vêtu d'un costume marron ouvrit la porte avec trop de force. Tout le monde sursauta et se tourna vers l'inconnu. Il leva les mains en guise d'excuses, ôta son chapeau et prit place contre le mur du fond.

À côté de moi, les filles frissonnaient dans leur tunique de danse. Miss Marianne avait interdit les tenues élégantes, malgré les récriminations de Florence, au motif qu'il n'y avait pas de place pour la frivolité ou la vanité dans un spectacle de charité. Leur tunique était donc couleur porridge. Maman avait accepté, étant donné que dix mois avaient passé depuis la mort de papa, que je délaisse mes vêtements de deuil. Je portais donc ma robe du dimanche de l'an dernier, en soie verte avec une jupe plissée. Elle était quelque peu usée aux coudes, mais je me tiendrais face au public et Charlotte m'avait assuré que personne n'en verrait rien.

J'attendais, mon cahier de poésie à la main. Que n'aurais-je pas donné pour que la soirée soit déjà passée, ma robe suspendue à un cintre et moi enfouie sous mes draps…

– Bonsoir, mes amis, commença miss Marianne à côté de Rose. Merci de vous être joints à nous pour cette assemblée spéciale.

Elle désigna d'un geste l'impressionnant assortiment de dons de toutes sortes.

– Ensemble, nous allons adoucir la vie de nos nouveaux voisins.

Des applaudissements polis retentirent dans la salle.

– Je suis convaincue que les étrangers ont beaucoup à apporter à notre communauté, poursuivit miss Marianne. En particulier, la détermination et l'endurance des immigrés en quête d'une terre d'asile sont une véritable source d'inspiration pour ceux et celles d'entre nous qui luttent pour que les femmes aient leur mot à dire sur la destinée de leur propre pays.

– Pas encore, soupira Florence.

L'idée fixe de miss Marianne : le vote des femmes.

– Le jour viendra, avant même que ces filles soient adultes, où elles auront une voix que leur mère et leurs tantes n'ont jamais eue. Cette voix, c'est le vote !

– Mon père va faire du grabuge, commenta Lavinia. Pour lui, la femme idéale est muette.

Et en effet, du remue-ménage se fit entendre dans l'assemblée.

– Tantine ? chuchota Rose.

– Finissons-en, lança Mr Lapeste, plus fort que ne l'exigeait la politesse. Faites venir les danseuses !

Lavinia ferma les yeux.

Miss Marianne passa le bras autour des épaules de Rose et se força à sourire d'un air jovial.

– Désormais, je laisse le prêche aux bons soins de Mr Theillard, dit-elle. J'ai le plaisir de vous présenter ma nièce préférée…

– Ta seule nièce ! intervint Rose.

– … et meilleure élève, miss Rose Eversham.

Des applaudissements fusèrent et Mr Robert Pottin poussa des cris vulgaires, à la manière d'un supporter de football.

– Rose va vous présenter les jeunes filles qui suivent ses pas, ajouta miss Marianne.

– Merci à tous d'être venus, dit Rose. Toute notre gratitude va à Mrs Morton pour les ravissants bouquets de fleurs qui viennent de ses serres, ainsi que pour la délicieuse collation fournie par l'hôtel Royal Victoria.

Nouvelle salve d'applaudissements.

– La plupart d'entre vous ont connu mon père, le capitaine Giles Eversham – paix à son âme. Il m'a appris que, pour devenir adulte, il fallait apprendre à donner plutôt qu'à recevoir.

Un murmure de sympathie parcourut l'assemblée. Mr Theillard hocha la tête avec une telle vigueur que je craignis qu'elle se décroche. Voilà qui ferait de l'effet dans une histoire !

Tombant de son perchoir, le crâne roula jusqu'aux bottines lacées serré de Mrs Theillard. Un geyser de sang gicla du col blanc et raide du révérend et jaillit vers les cieux.

Rose désigna de la main les caisses remplies à ras bord.

– Mon père aurait été fier de nous ce soir.

Les auditeurs recommencèrent à applaudir, mais Rose leva la main.

– Je vous en prie, gardez votre enthousiasme pour les artistes. Comme vous pouvez le voir sur votre programme, ma tante a chorégraphié une danse pour accompagner la musique de Chopin.

J'écartai le rideau pour laisser passer les danseuses et retins mon souffle tandis que Rose prenait place sur le tabouret du piano. Elle se mit à jouer. Les filles ondulaient sur scène comme de jeunes arbres noueux secoués par des rafales de vent. Florence tirait la langue et

Lavinia transpirait comme un verre de citronnade glacée en plein été. Je soupçonnai le spectacle de procurer plus de plaisir aux danseuses qu'au public. Mais les applaudissements furent au rendez-vous, qu'ils aient été mérités ou non. Florence et Lavinia se précipitèrent dans l'office. Le moment tant redouté était arrivé. Mon estomac semblait plein à craquer de coquilles de noix.

– À toi, vas-y, me dit Florence en me poussant.

Je me retrouvai près du piano, la bouche aussi sèche que de la poudre de talc.

– Et maintenant…, annonça Rose en me souriant, dans un vain effort pour me donner du courage, nous allons entendre un poème écrit spécialement pour l'occasion. Je vous demande d'accueillir miss Agatha Morton.

Le public attendit que je commence, des rangées de visages affables aux yeux rivés sur moi. Je perdis d'un coup la capacité à remuer les lèvres. Mes doigts serraient mon cahier si fort que la couverture devint humide. Au deuxième rang, maman rayonnait de fierté à côté de Charlotte. Miss Marianne me fit un signe de tête depuis le bord de la scène et l'inconnu à lunettes griffonna des notes sur son carnet.

Mais *ch*… *ch*… *ch*… la pulsation familière qui résonnait dans mes oreilles me confirma que je ne parviendrais pas à lire à voix haute ce soir-là. J'étais tour à tour parcourue de frissons glacés et de frissons brûlants. Le sourire de maman s'évanouit, tout comme celui de Charlotte. Je suppliai silencieusement Rose de me tirer de là… Et le miracle se produisit. Rose, à qui je vouerais une reconnaissance éternelle, fit un pas vers moi et me prit doucement le cahier des mains.

– Changement de dernière minute, déclara-t-elle. C'est moi qui vais avoir l'honneur de vous lire, en première mondiale, un poème intitulé…

Je secouai la tête. J'avais omis de lui donner un titre !

– … la dernière œuvre d'Agatha Morton !

Je rejoignis miss Marianne sur la pointe des pieds, les yeux débordant de larmes brûlantes. Elle posa gentiment la main sur mon épaule, et nous écoutâmes.

Vous qui avez laissé un pays en guerre
pour trouver refuge en des terres étrangères,
que vous soyez partout accueillis avec joie

et qu'une foi solide toujours guide vos pas.
Affrontant le danger avec chaque marée,
quand courageusement vous avez embarqué,
votre cœur ne trembla pas, et vos yeux brillèrent.
Nous vous attendons avec nos cœurs grands ouverts.

Rose me sourit d'un air approbateur puis, d'un geste théâtral, écarta les bras sous les applaudissements. Elle posa le cahier sur le piano et tendit ses deux mains vers moi. Je m'avançai aussi gracieusement que possible sur mes jambes flageolantes, afin de rejoindre Rose et les danseuses au centre de la scène, priant pour ne pas m'évanouir. Mes oreilles continuèrent à vrombir pendant l'ovation finale, l'accolade affectueuse de Rose et l'embrassade chaleureuse de miss Marianne. Puis maman me serra dans ses bras et Charlotte m'apporta une tasse de punch aux fruits.

– Tout ce qu'on te demandait, c'était de lire, pour l'amour du ciel, chuchota Florence.

– La prochaine fois, marmonnai-je, espérant que ce serait le cas.

Florence me jeta un regard chargé d'incompréhension, tout en aspirant bruyamment son thé.

Le public se dispersa rapidement. Lavinia partit avec ses parents. Rose rangea les petits-fours restants et les biscuits Uneeda dans une des boîtes en métal de l'office, tandis que Florence attendait, la mine boudeuse, avachie sur une chaise, que son frère ait terminé ce qu'il avait à faire.

Mr Robert Pottin empilait les tasses et les soucoupes, rinçait les pots à lait et alignait en rang d'oignon les sucriers à l'insigne de l'hôtel Royal Victoria. Ce faisant, il fit tomber des miettes devant le balai de miss Marianne.

– Ne faites pas voler des miettes partout, jeune homme, protesta-t-elle. Nous avons eu de petits visiteurs à moustaches cet automne, quand le froid a commencé à sévir, et je ne voudrais pas leur donner envie de revenir.

– Oh, je suis désolé, miss Eversham. N'en dites mot à personne, mais nous avons exactement le même problème ! Les souris prennent leurs quartiers d'hiver à l'hôtel. Elles sont trop malignes pour manger le poison qu'on leur laisse et filent droit sur les sacs de sucre !

– Pour ma part, j'ai tout essayé. Mais j'ai eu beau disposer de la mort-aux-rats dans l'office, ces petites coquines reviennent toujours. Je

n'aime pas l'idée de mettre des pièges.

– C'est plus rapide, pourtant, dit Robert. Un coup bref, et *kkkkrg !* (c'était censé imiter une souris en train de mourir). Comme une guillotine.

– Beurk ! s'exclama Rose. Peut-être devriez-vous augmenter la dose de poison, tout simplement ?

Robert Pottin annonça qu'il repasserait le lendemain matin avec ses assistants afin d'emporter les plats et la fontaine à thé. Léonard reviendrait chercher les magnifiques bouquets, tandis que les bénévoles de Mr Theillard se chargeraient de transporter leur butin jusqu'à la crypte de l'église de la Toussaint. Les étrangers résidant à Torquay avaient été invités à venir le dimanche suivant après la messe du matin afin de choisir ce dont ils avaient besoin. Miss Marianne terminait de balayer le parquet lisse du studio lorsque l'inconnu à lunettes s'approcha. D'une voix rauque et basse, il se présenta comme Mr Augustus Fibbley, reporter à *La Voix de Torquay*. Un reporter ! Je m'approchai discrètement sous prétexte de ramasser des vêtements tombés des caisses. Mr Fibbley avait besoin d'informations pour un article à paraître dans l'édition du lendemain matin, expliqua-t-il. Pouvait-il emporter un programme, afin d'orthographier correctement son nom ? Ô gloire ! Un vrai journaliste avait assisté à la première mondiale de mon poème !

– Miss Aggie ?

Charlotte me présentait mon manteau afin que je glisse les bras dans les manches.

Je le boutonnai lentement. Le studio des Sirènes avait retrouvé sa triste apparence après sa brève métamorphose en scène de théâtre. Comme il était étrange de penser que j'avais été frappée de mutisme au moment même où ma poésie résonnait dans la salle et se faisait acclamer ! J'avais connu dans le même temps échec et triomphe.

– Mademoiselle ! appela Charlotte.

Il n'avait manqué qu'une chose à cette soirée pour être parfaite. Papa. Il aurait adoré venir. Je l'imaginai souriant, la tête penchée, savourant chaque syllabe. Peut-être l'avait-il écouté depuis les cieux ?

– Mademoiselle ! répéta Charlotte.

Je hâtai le pas. Léonard était venu nous chercher en carriole. Belle, notre ponette, hennit doucement tandis que nous grimpions à bord. Tout en enfilant mes gants, je songeai que j'avais laissé mon cahier sur le piano. Cela n'avait pas grande importance, puisque j'allais revenir

dès le lendemain matin pour ma leçon.

Qui aurait cru qu'on trouverait un cadavre dans cette même salle où avait résonné mon poème ?

(coupure de *La Voix de Torquay*)

CHRONIQUE MONDAINE

Hier soir s'est tenue une collecte de vêtements et de divers objets domestiques au bénéfice des immigrés et des réfugiés qui sont arrivés récemment à Torquay. Miss Marianne Eversham, propriétaire et professeure du studio de danse des Sirènes, a offert un spectacle de divertissement et de charité. Des élèves ont exécuté une chorégraphie et récité un poème écrit spécialement pour l'occasion. Afin de parfaire cette charmante soirée, des bienfaiteurs locaux ont gracieusement fourni des fleurs fraîches et de délicieux en-cas.

A.F.

4

UNE MACABRE DÉCOUVERTE

Le lendemain matin, j'étais en tête de la file pour le cours de danse. J'entendais derrière moi les élèves s'agiter et pouffer dans la cage d'escalier. Accroché en travers de la porte, un petit panneau indiquait, en lettres brodées chargées de boucles : MERCI DE PATIENTER. Mais nous patientions déjà depuis des lustres et miss Marianne était d'ordinaire très à cheval sur la ponctualité. Nous étions toutes impatientes de discuter du concert de la veille. J'espérais, je l'avoue, recevoir quelques compliments sur ma petite contribution poétique, en dépit de mon incapacité à la lire à voix haute. Si miss Marianne s'extasiait de mes trouvailles, cela pouvait tuer dans l'œuf les remarques fielleuses de Florence Pottin.

Étant la première, je décidai de prendre l'initiative. Je posai mon sac de danse sur la marche la plus haute et donnai un coup de coude dans la porte, espérant qu'elle s'entrouvre comme par accident.

– Miss Aggie !

On pouvait compter sur Charlotte pour veiller au grain ! Je passai outre. La porte s'étant ouverte en grinçant, je me faufilai à l'intérieur…

Les chaises qui avaient servi au public la veille étaient soigneusement alignées sur le côté, devant l'un des miroirs. Les caisses pleines de vêtements et autres bricoles avaient déjà été emportées à l'église par l'équipe de costauds de Mr Theillard. En revanche, le tabouret du piano était renversé et le tissu à franges tombé par terre. Un sucrier et un pot à lait étaient posés sur le piano à côté de mon cahier, et… des bris de tasse jonchaient le sol au milieu d'une flaque de thé.

Entre les pieds élégants du piano à queue se trouvait un corps.

Dieu merci, ce n'était pas miss Marianne. C'était une femme bien plus corpulente. Sa tête paraissait de travers, sa bouche tordue. Ses jambes courtes dépassaient de sa jupe d'une manière fort peu convenable, tandis que ses chevilles épaisses étaient enveloppées de bas en laine. Ses pieds, quant à eux, étaient dans une position étrange, comme s'ils voulaient donner des coups. Mais ils ne bougeaient plus. Le corps était d'une immobilité surnaturelle. Je m'approchai et regardai son visage enflé et bleu-gris. Un œil vitreux était dirigé vers le côté et de la mousse entourait ses lèvres entrouvertes.

Le sol vacilla sous mes pieds. Cette femme était morte, impossible d'en douter. Et malgré le désordre de sa tenue, je savais qui c'était.

Avait-elle eu une attaque cardiaque ? une crise d'apoplexie ? Et ce bleu terne, était-ce la couleur normale de la peau d'un mort ? Les cadavres n'étaient-ils pas d'une blancheur fantomatique ? Ou seulement lorsque le sang avait été aspiré par des sangsues – ou après un coup de couteau ? Se pouvait-il que ce soit un *meurtre* ? Je ne voyais pas de sang, mais une odeur désagréable flottait dans l'air. Où était miss Marianne ? Notre chère professeure était-elle morte, elle aussi ? J'examinai le studio aux murs couverts de miroirs.

Et si… un vagabond violent s'était introduit dans le studio ou encore… un fou criminel échappé de l'asile de Broadmoor… ou – plus sordide et plus fascinant – l'un des prétendants déçus de miss Marianne ? *Décidé à se venger, il avait réussi à s'introduire dans la pièce en se faufilant par la fenêtre, mais il avait trouvé deux femmes au lieu d'une… Il asséna un coup de stylet si rapide et si précis qu'il perça le cœur sans qu'une goutte de sang coule. Le gredin bâillonna et ligota son*

amour de toujours, avant de traîner son corps jusque dans un placard, au milieu des tambourins et des tuniques de danse. L'autre femme était étendue sous le piano à queue, trop lourde pour être déplacée.

– Revenez, mademoiselle !

Charlotte, soudain près de moi, me tirait par le bras. Le bon sens me revint. Il fallait épargner aux autres la vue du cadavre.

– N'entrez pas !

Je bousculai Charlotte pour empêcher les autres de pénétrer dans le studio.

– N'avancez *pas* !

Je dus prendre appui sur la barre de danse. Je venais de voir un cadavre. Je tentai de maîtriser le tremblement de ma voix.

– Il y a un cadavre par terre ! peut-être assassiné !

Pourquoi ai-je immédiatement pensé à un meurtre ? La veille au soir, Rose avait souhaité la mort de sa mère. Robert Pottin et miss Marianne avaient suggéré que la vie à Torquay serait plus douce sans Irma Eversham. Et voilà que cette dernière était morte – aussi morte que l'éléphant dont les défenses avaient fourni l'ivoire des touches du piano au-dessus de sa tête…

– Aggie Morton, tu es la pire des menteuses, déclara Florence Pottin. Il ne se passe pas un jour sans que tu inventes une histoire !

Elle s'avança vers moi. Mon cœur s'arrêta de battre lorsqu'elle se mit à crier. Sa nanny, miss Boyle, tenta de la déloger du seuil du studio. D'autres filles curieuses essayèrent de voir par-dessus son épaule, mais elles ne tardèrent pas à reculer et à éclater en sanglots.

Charlotte m'agrippa le bras d'une main ferme.

– Venez, miss Aggie. Il faut vous calmer.

Moi, me calmer ? Impossible. Mais je préférais encore être allongée par terre près du corps sous le piano plutôt que de me mettre à miauler comme Florence Pottin. Parler à des inconnus était une épreuve pour moi, mais hors de question que je perde mon sang-froid devant un cadavre ! Charlotte m'entraîna vers la porte. Sentir son bras sur mes épaules m'apporta du réconfort, je l'avoue.

– Écartez-vous, mesdemoiselles, par pitié !

Miss Marianne se trouvait au pied de l'escalier et sa voix s'envolait dans les aigus.

Puis une voix d'homme retentit :

– Je suis médecin ! Laissez-moi passer !

Il retira son haut-de-forme, furibond, et défit le fermoir de son sac

en cuir noir.

– Vous toutes, dégagez la place ! C'est une urgence !

Il nous claqua la porte au nez. Il venait de proférer une absurdité. Une urgence ? Il n'y avait plus rien à faire à part regarder le corps et confirmer son décès.

La plupart des filles n'avaient rien vu de plus qu'un pied chaussé d'un bas, mais elles hurlèrent en chœur en descendant docilement l'escalier.

Je m'affaissai contre la rampe.

Un an plus tôt, lors de la mort de papa, on ne m'avait pas laissée entrer dans la pièce. Maman voulait m'épargner un souvenir trop lourd à porter. C'était attentionné de sa part de m'empêcher de voir papa dans cet état, même si cela m'avait vexée sur le moment. Mais cela signifiait que le cadavre que je venais de voir était le premier de ma vie.

– Je sais qui c'est, chuchotai-je à Charlotte.

Celle-ci me serra la main et me dit que, oui, elle avait vu, elle aussi.

– La mère de Rose, ajoutai-je.

– Oui.

– Elle qui était si virulente hier soir et qui nous a quittés avant même le début du spectacle !

– Elle n'était jamais aimable.

Je fermai les yeux.

– Rose est orpheline.

Être quelqu'un de désagréable, ce n'était pas une raison pour rendre son dernier souffle entre les pieds d'un piano à queue. Pauvre, pauvre Rose ! C'était si horrible ! Si maman devait mourir… À cette seule pensée, je me sentais défaillir. La veille encore, j'étais torturée à l'idée de déclamer mon poème alors qu'un événement tellement plus grave se préparait.

Mon *poème* ! Je rouvris vivement les yeux. Mon cahier était resté sur le piano, là où Rose l'avait posé après en avoir fini la lecture.

Juste au-dessus du cadavre !

– Miss Aggie, non ! s'écria Charlotte, mais j'avais déjà ouvert la porte et je m'étais engouffrée dans la pièce.

Le médecin, agenouillé, tenait le poignet de la morte. Il secouait lentement la tête et ce mouvement de va-et-vient faisait trembler son double menton. Le message était clair, et n'avait rien d'une surprise.

Miss Marianne, affaissée sur le tabouret du piano, se tordait les

mains. Une expression horrifiée passa sur son visage lorsqu'elle m'aperçut.

– Tu ne peux pas rester là, Aggie. Emmenez-la, miss Graves !

– Je suis absolument désolée, miss Marianne, murmurai-je. Je voudrais juste… J'ai laissé mon…

J'avais de la peine à avouer que je venais perturber un moment si solennel pour une simple histoire de cahier. Mais n'était-ce pas pire, en un sens, de venir sans raison aucune ? Je m'élançai vers le piano, m'emparai de mon cahier et repartis en sens inverse, mes yeux effleurant au passage les terrifiantes jambes qui sortaient de sous l'instrument.

– Non ! s'écria miss Marianne, se levant à demi. Tu ne peux pas emporter… Il ne faut pas toucher…

– Nous sommes désolées de vous avoir dérangés, dit Charlotte.

– Puisque vous êtes là, intervint le docteur, autant vous rendre utiles… Il faut aller chercher un agent.

– Tout de suite.

Charlotte m'attrapa la main et m'entraîna vers le palier, manquant me faire tomber. Je m'arrachai à son étreinte, ramassai mon sac de danse et y glissai mon cahier. Ma gorge était nouée, ma respiration irrégulière et bruyante.

La réprimande de Charlotte ne se fit pas attendre.

– Votre attitude est choquante, mademoiselle ! Comme si un cahier avait une quelconque importance dans un moment comme celui-ci ! Votre mère en sera très chagrinée !

La peau autour de ses narines était blanche, faisant ressortir ses taches de rousseur.

– Je ne veux plus vous voir mêlée à cette sombre affaire. Vous allez rester sagement dans la boutique de Mr Dillon jusqu'à ce que je revienne avec un agent de police.

– Mais c'est moi qui ai…

Charlotte leva la main.

– Pas un mot de plus.

Ouvrant la porte de la confiserie, elle me fit passer devant elle, puis expliqua en quelques mots ce qui s'était passé à l'étage.

– Sapristi, voilà qui n'est pas banal ! s'exclama Mr Dillon.

Non, en effet, Charlotte en convint. Elle lui demanda si je pouvais rester sous sa garde le temps qu'elle aille chercher la police.

– Surveillez-la de près, Mr Dillon, ajouta-t-elle. Bien qu'il soit

difficile d'imaginer pire que de tomber sur un cadavre !

Di-ling, fit la clochette, et la porte claqua.

Mr Dillon me fit asseoir et m'offrit une sucette, comme si j'étais une petite fille de cinq ans. Enfin, je reconnais qu'elle était délicieuse et qu'elle calma mes nerfs. J'étais une fidèle cliente depuis longtemps, Mr Dillon connaissait mes goûts et je me sentais aussi à l'aise avec lui qu'avec notre cuisinière.

Il décrocha son téléphone et demanda qu'on lui passe les services de police de Torquay.

– Il nous faut un agent au studio des Sirènes, sur Union Street. Tout de suite ! brailla Mr Dillon dans le microphone. Juste au-dessus de la confiserie *Sucettes et sucres d'orge*. Nous avons, comme qui dirait, une candidate pour le cimetière.

Il replaça le combiné sur son support, puis se tapota la lèvre de son doigt dodu.

– Elle est morte, sûr de sûr ?

J'acquiesçai, la bouche pleine du goût à la fois sucré et acide du citron.

– Pas depuis longtemps, alors, dit-il. Ça, je vous le garantis. Je viens de la voir passer.

Je me redressai.

– Vous l'avez *vue* ?

La clochette retentit bruyamment, et le garçon aux cheveux noirs de la semaine précédente fit son apparition.

– Ah, mon petit sauveur, l'accueillit Mr Dillon.

– Hector ! m'exclamai-je, sautant à bas de mon tabouret.

– Bonjour, mademoiselle, dit-il. Je vous souhaite bonsoir.

– Tu ne devineras jamais !

À cause de l'excitation, je fis un récit assez embrouillé, mais je pense qu'il en comprit l'essentiel. *Pas de professeure. Un corps ! Sous le piano. Du thé renversé. Le visage bleu ! Des jambes épaisses. Des cris. Docteur. Mon cahier. Victime. Meurtre ! Police !*

– Et Mr Dillon vient de me dire qu'il l'a vue entrer dans le bâtiment ! Avant qu'elle ne meure. Il est quasiment la dernière personne à l'avoir vue vivante !

Mr Dillon rosit de cette notoriété soudaine, mais s'empressa de me contredire :

– Je suis loin d'être le dernier, je vous assure ! Ce matin, ça allait et venait comme des fourmis dans un pot de miel. Miss Marianne était

là-haut pour superviser tout ce remue-ménage.

– Alors, si un meurtre a été commis… Oh, Mr Dillon ! Si vous avez vu la victime, il est plus que probable que vous ayez vu aussi le meurtrier !

– Ne nous laissons pas emporter, miss Aggie !

Il laissa échapper un petit rire qui fit trembler ses bajoues.

– Personne n'a dit qu'il s'agissait d'un meurtre !

Les sourcils d'Hector montaient et descendaient.

– De quoi est-elle morte ? demanda-t-il. Souffre-t-elle de…

Il se tapota le cœur.

– Le bruit courait, répondit Mr Dillon, qu'elle n'avait pas de cœur du tout.

D'un signe de tête, il désigna le studio à l'étage.

– De ma vie je ne l'ai vue franchir cette porte.

– Elle est venue hier soir, dis-je. Pendant six minutes à peu près. Elle devait assister à notre concert, mais elle est repartie dans un accès de colère.

Après s'être mis tout le monde à dos.

– Elle est venue deux jours de suite ? s'étonna Mr Dillon. Incroyable ! On dit que ces deux-là sont comme deux fourches, à se donner des coups du soir au matin. Le capitaine les tempérait, mais depuis qu'il a passé l'arme à gauche… Paix à son âme.

– À quelle heure vient-elle ? demanda Hector.

– Quand est-elle arrivée ? demandai-je en même temps.

Mr Dillon se frotta le menton.

– Je l'ai remarquée en train de faire les cent pas juste devant ma boutique. Elle attendait que le passage se libère. Les gars de l'église transportaient des caisses lourdes. Le monsieur de l'hôtel est monté et descendu tout un tas de fois avec ses tasses et ses plateaux. Elle a fini par monter avec lui. Le type des fleurs est venu et reparti, et peut-être d'autres encore ! Le samedi, les clients ne manquent pas. Je ne vois pas tout.

– Que se passe-t-il ensuite ? s'enquit Hector.

– Quelques minutes de calme béni, puis miss Marianne s'est précipitée dehors. Ensuite, les demoiselles du cours de danse ont commencé à arriver.

– C'était moi la première. C'est pour ça que j'ai trouvé le corps. Miss Marianne n'était pas là pour nous ouvrir.

– Je n'ai su qu'il y avait un problème que lorsque je l'ai vue revenir

avec le docteur. Elle aurait pu utiliser mon téléphone, mais elle ne doit pas savoir que j'en ai un. Je suis un des rares, dans le coin. Elle a ramené ce docteur Chase, qui ne sourit jamais et qui n'a jamais mangé un bonbon de sa vie.

– Il était un peu brusque, convins-je. Sans doute parce qu'il n'arrivait pas à trouver un pouls. Il devait mal vivre de ne pas pouvoir la sauver.

– La maison du docteur Chase est-elle loin ? s'enquit Hector.

Mais j'étais davantage préoccupée par la tenue de miss Marianne.

– Elle portait sa jupe de danse. Juste sa jupe, je veux dire, avec un corsage. Pas de manteau ni de chapeau. Pas même un châle sur les épaules.

– C'est très important, dit Hector. Quand une dame ne s'habille pas comme il faut un jour froid anglais, c'est logique de déduire une grande détresse. Comment peut-elle oublier son châle ?

– Elle n'y aura pas pensé, voilà tout, répliquai-je. Elle était terriblement pressée.

– Elle n'était sans doute pas dans son état normal, commenta Mr Dillon, après avoir vu sa belle-sœur s'écrouler morte à ses pieds !

– À quoi bon courir chercher un médecin pour un cadavre ? protestai-je.

– Elle pense que la femme peut vivre, dit Hector. Elle court dans la rue pendant que Mrs Irma Eversham respire encore.

« À moins que… » Une pensée sinistre se fraya un chemin dans mon esprit.

– À moins que…, reprit Hector.

– À moins que…, répétai-je, miss Marianne n'ait fait semblant d'aller chercher de l'aide, alors que c'est elle l'assassin !

5

UN ESCLANDRE

À peine avais-je accusé miss Marianne d'assassinat que je sus que c'était grotesque. Certes, elle se querellait sans cesse avec sa belle-sœur, mais cela durait depuis toujours ou presque et elle ne l'avait pas trucidée pour autant ! Pourquoi diable l'aurait-elle fait maintenant ? Cela paraissait des plus improbable. Et puis, j'avais été témoin de son abattement.

Un vacarme dans la rue nous fit venir à la porte. Des bruits de sabots sur les pavés, le cliquetis des roues, des coups de sifflet stridents et des cloches. La police était arrivée.

– En voilà un tapage, grommela Mr Dillon. Aucun respect pour la morte.

Cinq hommes sautèrent à bas de la voiture de police, portant un brancard de toile et d'autres équipements de secours. Un homme solidement charpenté, vêtu d'un pardessus en tweed, aboya des

ordres. Son épaisse moustache tressautait à chaque cri qu'il poussait.

– L'inspecteur en chef, dit Hector. Pas d'uniforme, mais beaucoup de bruit.

– Regardez, m'écriai-je, reconnaissant le jeune policier qui ouvrait la porte. C'est l'agent de Charlotte ! Celui qui est venu pour vous aider à vous relever, Mr Dillon !

Charlotte fit irruption dans la boutique, pantelante, à croire qu'elle avait couru derrière la voiture depuis le poste de police. Les hommes s'élancèrent bruyamment dans l'étroit escalier, dont le mur était adjacent à la confiserie. Puis le silence retomba.

– Eh bien, dit Mr Dillon, certains de ces jeunes hommes vont avoir le cœur retourné de voir ce qu'ils vont voir.

Nous échangeâmes un regard, Hector et moi. Nous n'avions passé ensemble qu'une demi-heure, mais je sus à cet instant que, l'un comme l'autre, nous rêvions de nous trouver à l'étage afin de regarder la police mener ses investigations. Un frisson me parcourut.

– Il est temps de partir, miss Aggie ! s'exclama Charlotte. Nous n'avons traîné que trop longtemps.

– Nous n'avons pas traîné ! Nous avons fait des observations cruciales.

– *Mon* observation cruciale, c'est que votre grand-mère ne tolérera pas que nous soyons en retard pour le déjeuner, rétorqua-t-elle. Remerciez Mr Dillon pour ces sucreries inutiles et partons.

– Viens avec nous ! lançai-je à Hector, me passant de la permission de Charlotte (pourquoi fallait-il que cette matinée si parfaite prenne fin ?). Il y en a toujours trop. Ce serait si charmant de vous avoir avec nous !

Je savais que Charlotte, si polie, n'oserait pas contredire une invitation que je venais de faire.

– Maman serait ravie de rencontrer mon nouvel ami, n'est-ce pas, Charlotte ? Je t'en prie, Hector. Il y a tant de choses dont nous devons discuter !

S

Du vivant de papa, maman avait l'habitude de s'asseoir avec lui dans la bibliothèque – cousant, sans doute – et ils bavardaient

tranquillement. Naturellement, la compagnie d'un fantôme ne peut pas être aussi agréable, même si son fantôme lui est peut-être resté un compagnon fidèle pendant ces longs mois, lui apportant un léger réconfort. Quant à moi, je me demandais si les souvenirs et les fantômes n'étaient pas tricotés ensemble, aussi serrés que des points de couture, sur ce châle que nous portons tous pour nous réchauffer. Parfois, mon esprit se laissait aller à imaginer à quoi papa pouvait ressembler à présent – non pas son fantôme, mais dans son cercueil. Ou encore, s'il n'avait pas été enterré mais soigneusement nettoyé par un charognard, qui n'aurait laissé de lui qu'un élégant squelette d'un blanc éclatant ?

Maman s'agaçait de ce qu'elle appelait mes Obsessions Morbides. À quoi ressemblait papa mort était la dernière des choses à laquelle elle avait envie de penser, même si elle-même s'accrochait à sa mémoire de façon tout aussi obsessionnelle. Récemment, j'avais découvert une relique sous son oreiller : une enveloppe contenant un petit crayon de papier, portant l'inscription *Dernier crayon utilisé par Fletcher*. Il avait gardé les marques des dents de papa, car il en grignotait l'extrémité à force de concentration lorsqu'il alignait soigneusement ses chiffres en colonnes.

J'avais la ferme intention de lui raconter la nouvelle d'une façon calme et détachée. Au lieu de quoi, je traversai la bibliothèque en courant et l'entourai de mes bras.

– Oh, maman !

Le cliquetis des aiguilles de Grannie Jane s'arrêta, comme en attente. Tony quitta son coussin près du feu et vint frotter sa tête contre ma jambe, considérant mes caresses comme un dû.

– Que s'est-il donc passé ? s'enquit maman, d'une voix étouffée par mon étreinte. Miséricorde, Agatha !

Elle aperçut alors Hector, qui hésitait à entrer.

– Qui est-ce ?

Elle voulut se lever, mais mon embrassade l'en empêcha.

– Il y a des garçons, maintenant, au studio des Sirènes ?

Grannie posa son tricot dans son panier – un fait assez rare pour être signalé.

– C'est Hector, maman. Hector Perot.

Je tentai de me souvenir de l'art et la manière de faire les présentations.

– Hector, je te présente ma mère, Mrs Morton. Et mon chien adoré,

Tony.

Tony renifla les chaussures d'Hector et sembla approuver. Saperlotte, n'aurais-je pas dû commencer par Grannie Jane, d'une part parce qu'elle était âgée et d'autre part parce que c'était une personne ?

– Et voilà ma grand-mère, qui s'appelle également Mrs Morton.

Hector se comporta en parfait gentleman. Il les salua tour à tour de la tête, avant de claquer des talons.

– Oh, dit maman, quelque peu surprise.

– Maman, je t'ai raconté comment nous avons rencontré Hector la semaine dernière dans la confiserie de Mr Dillon. Aujourd'hui, je l'ai invité à déjeuner.

– Je suis ravie de te rencontrer, Hector. Et comment s'est passé ton cours de danse ?

– Il ne s'est pas passé du tout ! Tu devrais t'asseoir, maman, parce que…

Je pris une inspiration.

– Il y avait un cadavre sous le piano. Pas écrasé par le piano, juste étendu sous le piano, adossé aux pédales d'un côté. C'est moi qui l'ai vu la première, n'est-ce pas, Charlotte ?

– Oui, mademoiselle.

– Bonté divine ! s'écria maman. Ce n'était pas notre chère miss Marianne ?

– Non, non ! Miss Marianne se porte à merveille, mais elle était partie chercher un docteur. Donc j'étais là, avec…

Maman, debout, se prit le visage entre les mains.

– Agatha ! Mais c'est abominable !

Elle se tourna vers Charlotte, restée sur le seuil de la pièce.

– Comment avez-vous pu la laisser voir une chose pareille ? Vous êtes censée veiller sur elle !

– Certainement, Mrs Morton. Je n'ai pas quitté miss Aggie d'une semelle.

À son ton, il était clair que veiller sur moi n'était pas de tout repos.

– Ce n'est pas la faute de Charlotte, maman ! J'ai simplement été la première à franchir la porte.

– Tu ne nous as toujours pas dit qui était mort, intervint Grannie Jane. Je m'efforce d'être patiente, mais je n'ai jamais entendu un récit aussi décousu !

– C'est la femme du capitaine, annonça Charlotte.

– La veuve du capitaine, corrigeai-je. La mère de Rose,

Mrs Eversham, notre voisine.

– Irma ! s'écria maman, cherchant à tâtons les accoudoirs de son fauteuil.

– Cora !

Grannie fit un pas vers maman, mais Hector était plus près.

– Je vous prie de vous asseoir, madame, dit-il doucement.

Il lui présenta son coude et l'aida à se rasseoir. La truffe de Tony vint se glisser dans la main de maman jusqu'à ce qu'elle lui caresse le cou. Il avait un don pour sentir quand elle avait besoin de lui. Depuis la mort de papa, il dormait sur son lit et ils étaient devenus les meilleurs amis du monde.

Grannie Jane ouvrit un meuble bar et en sortit une bouteille munie d'une étiquette dorée, avec un sceau rouge en relief. Elle versa le liquide ambré dans une tasse à thé et y ajouta une cuillerée de sucre.

– Du cognac pour le choc, ma chère, et du sucre pour le sucre.

Maman but une gorgée, fut parcourue d'un frisson, puis en reprit une seconde.

– Je crois que je vais m'étendre un peu, annonça-t-elle. Charlotte ? Pourriez-vous apporter une bassinoire pour réchauffer mon lit ?

À peine le bruit des pas s'était-il éloigné dans le couloir que le heurtoir de la porte d'entrée retentit. Nous tressaillîmes. La plupart de nos visiteurs passaient par la porte de côté, moins solennelle, ou même faisaient le tour par le jardin et entraient par la cuisine.

Grannie porta la main à son cœur.

– Qui donc fait ce tapage épouvantable ?

– Nous n'avons personne pour ouvrir, chuchotai-je à Hector. Robertson nous a quittés il y a des mois, quand nous avons découvert que les mauvais placements de papa nous avaient rendus pauvres.

Un deuxième coup se fit entendre.

– J'y vais.

Je m'élançai dans le vestibule, talonnée par Hector.

Je glissai un regard par la vitre qui donnait sur le perron.

– Oh ! m'écriai-je. Un policier !

C'était l'agent de Charlotte ! Grand, les joues rouges, il leva la main, s'apprêtant à frapper une nouvelle fois. À côté de lui se tenait le chef à la moustache touffue, qui tapait du pied avec ses énormes chaussures.

J'ouvris la porte.

– Je suis Mr Locke, inspecteur principal, déclara-t-il.

Je hochai la tête, les yeux fixés sur ses chaussures dans l'espoir de trouver mes mots. Je réussis à marmonner que maman était indisposée, mais que Grannie se trouvait dans la bibliothèque.

– Menez-moi à la bibliothèque.

Tout en longeant le couloir, je m'imaginai en tenue de majordome, avec une redingote aux pointes effilées et une large ceinture rayée.

– L'inspecteur principal Locke et l'agent de police Beck, annonçai-je à Grannie de ma voix la plus distinguée.

– Oh, Dieu du ciel, murmura Grannie Jane.

L'inspecteur s'arrêta sur le seuil. Ses yeux balayèrent les murs tapissés de livres, les bouquets de fleurs qui avaient servi au concert, les profonds fauteuils en velours, le feu qui crépitait dans le foyer – pour moi, la pièce la plus chaleureuse du monde. Grannie attendit, l'œil vif, que l'inspecteur s'avance. Le policier et Hector se glissèrent à sa suite.

– Tu peux nous laisser, Agatha, dit Grannie. Demande donc à Mrs Corner d'apporter un plateau de thé pour monsieur l'inspecteur.

– Je vous remercie, m'dame, mais pas de thé pendant le service. Et la demoiselle doit rester. C'est pour la voir que nous sommes venus.

– Nous aurons aussi à interroger la… euh… nanny de la d'moiselle, ajouta l'agent. Le deuxième témoin de la scène.

– Charlotte se trouve auprès de ma belle-fille, qui ne se sent pas bien.

– Et ce n'est pas une nanny, marmonnai-je. Je ne suis pas un bébé.

Ce n'était guère poli, mais au moins, j'avais réussi à ouvrir la bouche.

– Qui est-ce ? demanda l'inspecteur, baissant les yeux sur Hector comme si c'était une mouche sur un biscuit à la crème.

– Hector Perot, à votre service, *monsieur**.

Au ton de sa voix, on aurait pu croire qu'il était aussi noble que le prince de Galles.

– Avez-vous vu la scène du crime, vous aussi ?

– Non, *monsieur**.

– La scène du crime ? répéta Grannie Jane.

La scène du *crime* ? Nous avions vu juste ! Hector haussa un sourcil, et je fis de mon mieux pour l'imiter. C'était officiel. J'avais vu une personne assassinée !

Quelle horreur, pour la pauvre Rose, de découvrir que sa mère avait été victime d'un meurtre ! Enfin… Si l'on se fiait à ce qu'elle

avait dit la veille, elle ne trouverait peut-être pas la nouvelle si horrible que ça ?

– Votre présence n'est pas nécessaire, lança l'inspecteur à Hector. Allez plutôt chercher miss… miss…

Il ouvrit son carnet pour retrouver son nom.

– Miss Graves, intervint l'agent depuis le seuil de la pièce.

– Graves, confirma l'inspecteur.

Hector s'inclina.

– Retiens tout ce qu'ils disent, me chuchota-t-il en passant.

Je rejoignis Grannie sur l'ottomane.

– Agatha ne parlera qu'en ma présence, déclara celle-ci à l'inspecteur, lui désignant le sofa dont j'aimais dire qu'il était d'une « rigidité cadavérique ».

Lorsque son fessier heurta la planche recouverte de satin capitonné, il écarquilla légèrement les yeux sous l'effet de la surprise.

– Bien, commença-t-il.

– Cette enfant vient de vivre une matinée très éprouvante…

– En effet. Je vais faire court, mais c'est elle qui est arrivée la première sur la scène du crime. Ses impressions peuvent avoir de l'importance.

Je m'interdis de sourire, mais me rengorgeai intérieurement. En tant que poétesse, je n'avais pas manqué de développer mon sens de l'observation. Si seulement on m'avait demandé d'écrire, plutôt que de parler… Je commençais déjà à ressentir des démangeaisons dans les doigts.

Grannie, se penchant en avant, planta sur l'inspecteur son regard perçant.

– J'ai cru vous entendre parler de scène de crime, monsieur l'inspecteur ?

– Exact, m'dame. La nouvelle aura fait le tour de la ville d'ici à demain matin, aussi est-ce inutile de chercher à le cacher. Cette dame a été empoisonnée. C'est clair et net.

6

UN INTERROGATOIRE SERRÉ

– Avec quelle sorte de poison ? demandai-je.

– C'est confidentiel, mademoiselle, protesta l'inspecteur en se tortillant sur le sofa, dont les pieds craquèrent. Je vous remercie d'ailleurs de ne pas ébruiter notre entretien. Le criminel court toujours et nous avons l'intention de l'arrêter aussi vite que possible.

– Le criminel… ou *la* criminelle.

L'inspecteur haussa ses sourcils broussailleux.

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela, mademoiselle ?

– On trouve du poison dans toutes les maisons, intervint Grannie Jane. Les femmes peuvent facilement y avoir recours.

– Le sang répugne à nos constitutions délicates, ajoutai-je.

Je préférerais de loin administrer du poison plutôt que de tirer un coup de feu. Il n'y a même pas besoin d'être présent au moment de la mort !

– Qui est mieux placé pour glisser du poison dans un plat que celle qui le prépare ? demanda Grannie.

L'inspecteur Locke tapota lourdement son carnet du doigt.

– Mesdames, nous sommes face à un crime tout ce qu'il y a de sérieux. Vous… (il me désigna) êtes témoin. Ne gênez pas l'instruction avec les élucubrations de votre imagination.

Je résistai à la tentation de faire un salut militaire et me contentai de me redresser.

– Oui, monsieur.

– Je vais vous demander, miss Morton, de fermer les yeux un instant. Dites-moi exactement ce que vous avez vu quand vous êtes entrée dans la salle de danse.

Me demander de fermer les yeux était une excellente idée. D'un coup, la bibliothèque disparut, et avec elle le visage moustachu de l'inspecteur.

– Le tabouret était renversé et son napperon tombé. Celui-ci est jaune, au bord un peu défraîchi, avec des pivoines brodées. Miss Marianne ne l'aurait jamais laissé par terre. J'ai deviné que quelque chose n'était pas normal avant même de voir le corps.

– Pouvez-vous décrire sa position ?

– Inspecteur, je vous en prie, c'est une enfant !

– Je vais vous montrer.

Je me laissai tomber sur le sol et pris la position dans laquelle j'avais aperçu Mrs Eversham. Je tournai la tête et ouvris la bouche, comme si je poussai un cri silencieux, puis m'empressai de la refermer, à cause de l'odeur poussiéreuse du tapis.

– Ma parole, dit Grannie Jane.

– En effet, admit l'inspecteur. Les enfants font parfois les meilleurs des témoins. Ils rapportent ce qu'ils ont vu au lieu de faire des suppositions sur ce que nous voudrions les entendre dire.

– Voilà qui est fort intéressant, commenta Grannie. Néanmoins… (elle s'interrompit pour me fusiller du regard). C'est assez, Agatha. Relève-toi.

– Néanmoins, répéta l'inspecteur, imitant le ton de Grannie, je vois que vous avez le plus grand mal à garder le silence. J'ai besoin d'entendre les impressions de cette jeune fille sans interférence, alors vous pouvez garder la bouche cousue ou passer dans une pièce où votre bavardage sera plus apprécié.

Personne n'avait jamais parlé à ma grand-mère avec un tel culot !

Je retins mon souffle, mais il ne lui fallut que trois secondes pour répondre.

– Je suis très bien ici, inspecteur, je vous remercie.

Elle entreprit de replacer les coussins sans rien laisser voir de l'humiliation qu'elle venait de subir. Elle enfila son costume de mignonne vieille dame sous nos yeux. Dans ma tête, j'entendais déjà ce qu'elle dirait plus tard : « Quel arrogant ! Il devrait tailler sa moustache. »

Un coup fut frappé à la porte. L'agent fit volte-face. Je roulai sur le ventre et me redressai. J'entendis Charlotte demander, depuis le vestibule, si on avait besoin d'elle.

– Dois-je emmener miss Graves ailleurs, inspecteur ? demanda l'agent. Nous aurions ainsi deux dépositions indépendantes, sans… euh… sans que l'une influence l'autre.

J'imaginai le rouge se propager de la gorge de Charlotte à ses tempes. Il voulait être seul avec elle ! L'inspecteur Locke le renvoya d'un geste de la main et la porte se referma. Oh, j'aurais tellement aimé assister à la suite !

Le viril agent de police, le front légèrement moite, se tourna vers la jeune femme au menton à fossette.

– Oh, miss Graves, soupira-t-il, saisissant son visage parsemé de taches de rousseur entre ses grandes mains osseuses. J'ai tant attendu ce moment ! Je rêve que vous partagiez avec moi les secrets qui troublent votre cœur…

– Miss Morton ? reprit l'inspecteur Locke. Pouvons-nous continuer ?

– Pourrions-nous, rectifia Grannie Jane, si bas que je fus la seule à l'entendre (ce qui était fort heureux, car je doutais que l'inspecteur eût apprécié une leçon de grammaire…).

– Réfléchissez vraiment, mademoiselle. La victime tenait-elle quelque chose à la main ?

Je secouai la tête.

– Prenez votre temps. Quelque chose de blanc, peut-être ?

– Non.

Je fermai à nouveau les yeux afin de mieux me souvenir.

– Ses mains étaient… gonflées, et grisâtres plutôt que bleues. La main la plus proche, la droite, était… grande ouverte. La paume tournée vers le plafond, et vide, sans aucun doute.

On aurait dit un gant de jardinage oublié dans une allée.

– Et l'autre ?

– La gauche était refermée. J'imagine qu'elle pouvait tenir quelque

chose, mais de très petit. Je n'ai pas pu voir, aucune des deux fois.

– *Deux* fois ? Vous avez vu la morte plus d'une fois ?

– Je… je… J'ai quitté le studio lorsque le docteur est arrivé, dis-je. Mais ensuite…

– Crachez le morceau, miss Morton. Nous ne sommes pas là pour le plaisir de la conversation.

– J'avais oublié mon cahier, chuchotai-je en fixant mes mains. Sur le piano. Je suis retournée le chercher.

L'inspecteur s'éclaircit la gorge.

– Et lorsque vous êtes revenue, pouvez-vous me dire si votre professeure de danse tenait quelque chose à la main ?

– Non, rien.

Je m'en souvenais parfaitement.

– Elle était assise sur le tabouret du piano, donc elle avait dû le redresser…

– A déplacé le tabouret du piano, nota l'inspecteur sur son carnet.

– Euh… certes, mais on peut penser qu'elle avait besoin de s'asseoir, n'est-ce pas ?

Les mots me venaient plus facilement à présent. Je m'amusais plutôt.

– Elle… elle se tenait *avachie*, les épaules voûtées ; rien à voir avec son port de danseuse habituel. Et elle se tordait les mains.

Je fis une démonstration.

– Elle ne tenait rien, j'en suis sûre.

– Était-elle nerveuse ? demanda-t-il tout en écrivant.

– Bouleversée, plutôt. Profondément bouleversée ! Qui ne l'aurait été à sa place ? Sa belle-sœur se trouvait morte à ses pieds !

– Tout à fait morte, en effet, dit l'inspecteur. Ce qui était loin de déplaire à tout le monde.

Un frisson me courut le long du dos. Tenait-il déjà un suspect ?

Grannie Jane se pencha pour demander, d'un ton de confidence :

– Vous ne pensez pas à quelqu'une de nos connaissances, inspecteur ?

– Dans les cas de meurtre, madame, le tueur est presque toujours un proche de la victime.

« La vie à Torquay serait plus douce sans elle », avait dit miss Marianne.

Et j'entendais encore Rose : « Je me surprends à souhaiter sa mort au moins une fois par jour. »

– Vous ne pensez tout de même pas que…

Je m'interrompis. Cette pensée m'avait effleurée moi-même, mais, venant de lui, elle m'apparaissait sous un jour bien plus sinistre.

– Ce que je pense ou ne pense pas ne regarde que moi, jeune fille. Votre rôle se réduit à me décrire la pièce. Parlez-moi du service à thé. A-t-elle été assez négligente pour le déplacer aussi ?

Je fermai mes yeux soudain remplis de larmes. Que pouvais-je lui dire pour prouver l'innocence des demoiselles Eversham ? Mais, innocentes, l'étaient-elles seulement ?

La flaque de thé, par terre, n'était pas limpide, elle était mélangée à du lait. Elle ne provenait donc pas de la théière, mais d'une tasse. La théière… Où était la théière ? Miss Marianne avait-elle servi le thé dans l'office avant de l'apporter à sa visiteuse ? Cela signifiait qu'elle l'avait préparé seule, sans témoins. Peut-être valait-il mieux éviter d'attirer l'attention de l'inspecteur sur ce point.

– Il n'y a pas de table roulante dans le studio, il n'y a pas la place. Je ne me souviens pas d'avoir vu la théière… 77En revanche, une tasse brisée en morceaux gisait par terre, au milieu d'une flaque. Le plancher est en bois nu, naturellement, pour la danse ; il n'y a pas de tapis pour absorber le thé. D'où la flaque.

Je serrai les paupières.

– Le petit pot à lait bleu de miss Marianne se trouvait sur le piano. (Mon cahier était posé juste à côté.) Et il y avait un sucrier…

Grannie écoutait avec la plus grande attention.

– Le sucrier était-il bleu, lui aussi, mon petit ? s'enquit-elle.

Je la regardai avec admiration.

– Non.

Je me tournai vers l'inspecteur afin de lui livrer cette information cruciale.

– Le sucrier portait l'insigne de l'hôtel Royal Victoria.

S

– Je crois que mon destin est décidé ! déclara Hector, les yeux étincelants, un soupçon de rose sur ses joues si pâles.

Un sourire d'intense satisfaction lui monta aux lèvres.

– J'aime beaucoup ce métier où on a le droit de mettre son nez

dans les affaires des autres ! Policier, c'est idéal pour moi.

– Pas si tu dois te laisser pousser un énorme buisson 78sur le visage, plaisantai-je, pensant aux favoris broussailleux de l'inspecteur. C'est à peine mieux que la chenille poilue de Mr Robert Pottin !

– *Mais, non* !* Ma moustache à moi va être très élégante. Elle va remonter jusque-là, elle va être fine et pointue…

Hector se frotta le bout des doigts à la hauteur des oreilles, comme si sa moustache allait être aussi majestueuse que celle d'un Monsieur Loyal.

– Beurk, dis-je, inflexible.

– Avoir le droit de poser des questions que personne de poli ose poser ! s'exclama Hector. Deviner les pensées du suspect, chercher à résoudre les énigmes ! N'est-ce pas un métier magnifique ?

– Dis-moi plutôt ce qui s'est passé entre Charlotte et le policier ! m'écriai-je. Je veux tout savoir !

Je lui avais déjà raconté mes quarante-deux minutes passées avec l'inspecteur Locke. C'était son tour.

Hector, me raconta-t-il, s'était senti profondément malheureux (« dévasté ») quand on lui avait demandé de quitter la bibliothèque.

– Rejeté loin de la chaleur du feu ! Mais le béguin du policier pour miss Graves, c'est de la chance pour moi, *non** ?

– Allez, continue !

Hector avait remâché son amertume, assis sur le divan du vestibule. Il s'était demandé comment prévenir 79miss Graves qu'on voulait l'interroger et il avait espéré qu'une servante passe par là, car il est impossible de savoir à quelle porte frapper dans une grande maison qu'on ne connaît pas. Par chance, Charlotte en personne était apparue en haut de l'escalier et avait frappé à la porte de la bibliothèque. L'agent Beck, le visage en feu, l'avait informée qu'il avait des questions officielles à lui poser : pouvaient-ils passer dans la salle à manger ? Hector avait profité du moment où le jeune policier demandait l'autorisation à son chef pour se glisser dans la pièce avant eux et se cacher sous la table.

– Exactement ce que j'aurais fait ! m'exclamai-je. C'est la meilleure des cachettes ! Du vivant de papa, mes parents donnaient des dîners mondains où tout le monde était en tenue de soirée. Le champagne les rendait terriblement bavards. C'était un jeu épatant. Maintenant, nous ne recevons plus que la famille et je connais déjà tous leurs secrets…

Les griffes de Tony cliquetèrent sur le parquet nu. Délaissant son

coin exposé à la lumière, il vint se planter devant nous et fit entendre un petit jappement poli.

– Il faut aller le promener, déclarai-je. Tu me raconteras dehors.

Je baissai la voix pour murmurer :

– Grannie Jane dit que les servantes écoutent tout.

J'entraînai Hector dans le couloir qui menait à la cuisine, Tony trottinant sur nos talons.

– Bonjour, Mrs Corner ! lançai-je, tapotant le bras de la cuisinière au passage. Je vous présente mon ami Hector. C'est lui, l'invité surprise pour le déjeuner.

– J'espère que vous aimez la tarte autant que miss Aggie, dit Mrs Corner.

– *Mais oui, madame* !* répondit Hector en s'inclinant, réussissant à ne pas trébucher sur Tony.

– Je vais te montrer mon coin préféré, repris-je.

Nous traversâmes le jardin. Je l'entraînai au-delà des poiriers, à la lisière du petit bois qui séparait notre propriété de la villa des Eversham.

– Tu la vois ?

Groveland était si éloigné de la ville que, l'hiver venu, lorsque les arbres étaient nus, on apercevait la mer. Ce jour-là, néanmoins, les quelques feuilles jaunes qui restaient encore en ce mois d'octobre masquaient la vue, jetant une ombre mouchetée sur le banc en bois et les tombes colorées alignées à nos pieds.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Maman dit que c'est un symptôme de mes Obsessions Morbides. Mais, moi, je trouve ça joli. Celle-ci est pour Bouton-d'Or, mon canari. C'était mon premier animal de compagnie, j'avais six ans. Là, c'est Kiki, et ici, Tom-Tom. C'étaient mes mainates, c'est pour ça que j'ai mis ces bandes de couleur sur les stèles.

– Très attentionné, dit Hector, impassible. Et celle-là ?

– C'est juste un écureuil. Il ne faisait pas partie de la maisonnée, mais je l'ai appelé Pompette pour que sa tombe soit personnalisée. Et la grande, là-bas, c'est le chat de la cuisine, Gui. C'est pour ça que j'ai peint des feuilles, tu vois ? Lorsque Gui est mort, j'ai joué de la mandoline à son enterrement. C'était si triste que la cuisinière a pleuré toutes les larmes de son corps. Nous n'avons jamais repris de chat, c'est pourquoi nous sommes envahis par les souris, comme partout à Torquay.

– Tu fais un agréable lieu de repos pour les animaux, approuva Hector. Et un endroit idéal pour discuter de la mort.

– Asseyons-nous, tu vas tout me raconter.

Hector épousseta le banc de la main et vérifia que celle-ci n'était pas poisseuse, puis il s'assit prudemment, en serrant les genoux et les chevilles. Je considérai qu'il n'aurait pas été de bon ton de le railler pour quelque chose d'aussi dérisoire que sa maniaquerie, alors qu'un meurtrier courait en liberté.

– Eh bien ? m'impatientai-je.

Tony reniflait une touffe d'herbes hautes que Léonard avait oublié de tondre.

Hector reprit le fil de son récit :

– Je suis sous la table, aussi entortillé qu'un serpent dans un panier.

– Et qu'as-tu entendu ?

– Le policier, il pose beaucoup de questions. Où les gens se tiennent, comment est le corps, est-ce qu'elle remarque quelque chose de déplacé ? Miss Graves répond très clairement. Elle dit comme toi.

Tony jappa deux fois, excité par une trouvaille près de l'arbre.

– Chut, Tony ! Continue, Hector.

– Cependant, il y a un détail curieux. Le policier s'intéresse beaucoup à la feuille de papier.

– Quelle feuille ?

– Tu n'en parles pas quand tu décris la scène du meurtre, alors j'essaie très fort d'écouter, mais mes jambes ont des fourmis. On pense qu'une feuille de papier disparaît à cause du morceau déchiré.

– Quel morceau déchiré ?

– Un petit bout de papier coincé entre le pouce et l'index de la morte, découvert par le docteur Chase quand il l'examine.

Hector plissa les yeux.

– Tu ne sais pas ça ?

Voilà ce que l'inspecteur Locke avait tenté de me faire dire ! « Réfléchissez vraiment, mademoiselle. La victime tenait-elle quelque chose à la main ? Quelque chose de blanc, peut-être ? »

Que c'était agaçant de n'avoir rien vu !

– Il devait être vraiment petit.

Les seules feuilles de papier que j'avais vues dans la pièce, c'étaient les pages de mon cahier de poésie posé sur le piano.

– Ta nanny dit qu'elle ne voit pas de papier non plus, dit Hector. Après, l'interrogatoire est ce que vous, les Anglais, vous appelez

sentimental, je crois. Les questions de l'agent deviennent des murmures d'amour. C'est là que je mets mes doigts dans mes oreilles et j'arrête d'écouter.

– D'amour ? Vraiment ? Charlotte, si stricte et si sérieuse ? Je ne peux pas imaginer quelqu'un de moins *sentimental* !

– Ils ne font rien d'incorrect, je t'assure, dit Hector. Seulement des roucoulades.

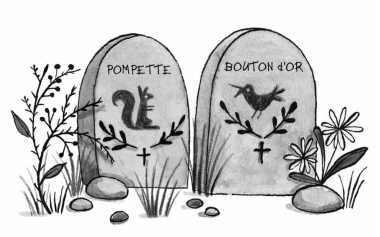
Il enroula le doigt autour de sa moustache imaginaire.

– Ils ne se connaissent que depuis une semaine ! m'offusquai-je. C'est plutôt osé de la part de Charlotte de roucouler !

Tony jappa, tout en grattant le sol de ses pattes.

– Qu'as-tu donc trouvé, Tony ? m'exclamai-je en me levant. Quelque chose d'intéressant, j'imagine, pour que tu t'excites comme ça !

C'était un lapin mort. Sa fourrure raide était ébouriffée et sa petite tête à moitié arrachée. Un filet de sang coulait d'une masse informe, molle et grise.



7

UN TOUR DE PASSE-PASSE

–J'ai toujours pensé que mon cerveau était rose ! m'exclamai-je, me penchant pour l'examiner de plus près. Les lapins sont-ils différents des hommes ?

– Non, non, répondit Hector. Je suis un étudiant passionné par le sujet du cerveau humain. Et pour quelque chose d'aussi fascinant, le cerveau a une couleur très ennuyeuse. Comme tu peux voir.

– Beurk, Tony, non !

J'attrapai mon chien par son collier et l'écartai de son trophée.

– Laisse ce pauvre lapin reposer en paix.

J'arrachai quelques poignées d'herbe et les répandis sur la carcasse mutilée. L'image des pieds de Mrs Eversham me traversa l'esprit.

– Ce n'est déjà pas très digne de perdre son cerveau, dis-je, alors ne parlons pas d'être mis en pièces par un terrier excité. Même s'il n'a pas grand-chose à perdre, avec une cervelle de la taille d'une prune.

– *Au contraire**, protesta Hector. Le lapin est un animal avec beaucoup de caractère, joueur et intelligent.

– Intelligent ?

Éloigner Tony du cadavre et l'entraîner le long du chemin fut une véritable épreuve de force.

– Dans le cerveau…, commença Hector en se tapant le front, il y a des milliards de nerfs qui dansent ensemble et se font passer des messages. C'est leur *friction* qui produit nos pensées.

– Et un lapin a beaucoup de friction entre ses cellules nerveuses ?

– Pas autant qu'un humain, admit Hector. Mais pour sa taille, oui. Hélas, cette petite taille en fait une proie pour presque tous les autres animaux, y compris nous. Dès sa naissance, il sait qu'il va mourir.

– N'est-ce pas notre lot à tous ?

Tony s'éloigna en courant, décrivit un cercle et continua en bondissant.

– Regarde, Léonard est là !

Je fis signe au jardinier, qui leva la tête du trou qu'il creusait. Il redressa sa casquette, faisant tomber une boucle de cheveux sur ses sourcils.

– Oui, miss Aggie ? répondit-il, jetant un regard oblique à Hector.

– Je vous présente mon ami, Hector Perot. Il est venu déjeuner. Hector, je te présente Léonard, qui s'occupe de notre jardin.

Léonard fit un signe de tête à Hector, qui répondit de même.

– Nous avons trouvé un lapin mort, ajoutai-je. Enfin, c'est Tony qui l'a trouvé. Sa cervelle s'est…

J'agitai les doigts à la hauteur de ma tête.

– … répandue dans l'herbe.

– C'est peut-être un renard qui l'a chopé.

– Comme nous ne le connaissions pas, nous ne ferons pas de cérémonie d'enterrement. Mais pourriez-vous… Cela vous ennuierait-il de creuser un trou ? à côté des autres ?

Je regardai la ramure du hêtre qui abritait du soleil les animaux enterrés à son pied.

– Oui, miss. Ce sera fait avant la nuit.

– Merci, Léonard ! Je lui trouverai un nom et lui ferai sa pierre plus tard.

– Oui, miss, dit-il, passant sa pelle d'une main à l'autre. Je me demandais : y a-t-il un souci ? J'ai vu la voiture de la police…

– Il y a eu un *meurtre* ! m'écriai-je, ravie d'être la première à lui

annoncer la nouvelle. Au studio des Sirènes, là où vous avez apporté les fleurs hier soir ! Je devais avoir mon cours du samedi, voyez-vous ? Et c'est moi qui ai trouvé le corps !

Léonard me regarda fixement. Peut-être avais-je montré trop d'enthousiasme. Je pris une inspiration.

– La police est venue nous interroger, Charlotte et moi. J'ai failli être témoin d'un horrible crime !

Je sentis qu'Hector se raidissait.

– Ce n'est peut-être pas une bonne idée de le crier sur tous les toits. Si c'est un meurtre, alors le meurtrier court toujours.

– Bien sûr que c'est un meurtre ! Tu crois qu'elle s'est empoisonnée toute seule ? Je le dis à Léonard, je ne le claironne pas dans *La Voix de Torquay* ! Sapristi ! Cela signifie que j'ai trouvé *deux* cadavres le même jour ! D'abord Mrs Eversham et, maintenant, ce pauvre lapin…

Léonard posa sur moi ses grands yeux bruns.

– Mrs Eversham, miss ? Elle est *morte* ?

– Autant qu'on peut l'être, confirmai-je.

« Aussi morte que ce lapin dans l'herbe. Aussi morte que les clous d'un cercueil. Aussi morte que papa. »

Léonard parut quelque peu perturbé, aussi abandonnai-je le sujet du cadavre pour revenir à la police.

– Ils m'ont posé tout un tas de questions, lui expliquai-je. J'ai dû leur montrer la position du corps. Et je suis sûre que d'autres indices vont me revenir en mémoire. La police avait l'air de patauger, pour être honnête. Mais, sapristi ! Vous y étiez ce matin, vous aussi, Léonard ! Avez-vous remarqué quelque chose de louche en venant chercher les bouquets ? Merci, d'ailleurs, de les avoir rapportés à Groveland. On se croirait au printemps dans le salon. C'est une chance pour nous que miss Marianne n'ait pas voulu les garder.

Léonard triturait le bord de sa casquette.

– Je suis entré et ressorti aussi vite que j'ai pu, dit-il. L'escalier était plus bouché qu'une vieille pipe, avec les hommes du pasteur qui descendaient ces énormes caisses. Le gars de l'hôtel, celui qui joue les petits chefs, il rangeait ses tasses avec autant de manières que si c'était le service du roi. Et moi, au milieu de tout ça, j'essayai de m'en sortir avec mes vases.

– Avez-vous vu Mrs Eversham ?

– Elle se chicanait méchamment avec votre professeure.

Il regarda le sol et donna un coup de pied dans une motte de terre

au milieu du chemin.

– Vous pensez à quelque chose ?

– Non, c'est rien.

Il retira sa casquette et la remit avec une inclinaison différente.

– Rien ne doit être écarté, insistai-je. Elle est *morte*.

– Je vais vous dire de qui je pense pas trop de bien : c'est ce Mr Pottin. Il a failli me marcher sur les pieds à plusieurs reprises, il allait et venait sans vraiment aller nulle part. Il prenait son temps, il rangeait les tasses une par une…

Son regard passa de mon visage à celui d'Hector, puis revint se fixer sur moi.

– Je vous conseille de rester en dehors de tout ça, ajouta-t-il d'une voix pressante. Vous mêlez pas d'une histoire aussi…

– Scandaleusement macabre ? proposai-je.

Cela ne le fit pas sourire comme je l'espérais. Je tentai autre chose :

– Pourriez-vous nous montrer un tour, Léonard ? Je parie qu'Hector sera épaté. Je vous en prie !

– Pour sûr, miss.

– Il fait de la prestidigitation, indiquai-je à Hector. Regarde !

Léonard se balança d'un pied sur l'autre.

– Sauf que j'ai pas de monnaie…

Je n'en avais pas non plus, mon argent de poche étant soigneusement gardé par Charlotte.

– Bon, je vérifie quand même…, poursuivit Léonard, posant sa pelle à terre et retournant ses poches pour montrer qu'elles étaient vides.

Cela faisait partie du tour !

– Flûte, dis-je. Rien.

Léonard scruta le sol un moment, comme s'il espérait trouver une pièce dans l'herbe. Il retira sa casquette et en examina la doublure.

Puis : « Ah ah ! » Ses doigts firent habilement surgir une pièce de derrière l'oreille gauche d'Hector. Il la brandit avec un sourire victorieux.

Je battis des mains en riant.

– C'est très fort, approuva Hector.

– Un autre ! plaidai-je.

– Je crois que les policiers s'en vont, fit alors remarquer Hector.

En effet, les chevaux s'éloignaient de la maison.

– Au revoir, Léonard ! m'écriai-je, m'élançant à travers la pelouse jaunissante.

– Ne pouvons-nous pas prendre le chemin ? cria Hector qui avait du mal à me suivre. La saleté sur mes chaussures est…

Je continuai à courir.

– … sale, conclut-il.

– J'ai pensé à quelque chose, lui lançai-je par-dessus mon épaule. Il faut que je parle à l'inspecteur !

Mais les chevaux avaient pris de la vitesse. Ils disparurent dans le tournant avant que nous ayons atteint l'allée.

Mes bas avaient glissé pendant la course. Je les remontai d'un coup sec.

– Pourquoi souffles-tu comme un vieux chien ? demandai-je à Hector.

– Je n'ai pas l'habitude de galoper à travers la campagne.

Il retira quelques brins d'herbe restés accrochés à son pantalon.

– Je me demande si tu penses la même chose que moi…

– Je ne crois pas que miss Marianne soit l'assassin ! m'écriai-je. J'ai beaucoup d'amitié pour elle et je suis prête à témoigner de sa bonté… Enfin, j'imagine que même les pires crapules ont des amis prêts à jurer de leur innocence. Mais… elle vit sous le même toit que la victime ! Si elle avait voulu tuer sa belle-sœur, n'aurait-il pas été plus simple de le faire chez elle ?

– Très certainement, approuva Hector.

– Elle aurait pu mélanger du poison dans la poudre de cacao et lui en apporter un au lit… ou laisser traîner un seau en haut de l'escalier de la cave pour qu'elle trébuche et se rompe le cou en tombant. Ou encore la poignarder avec un couteau de cuisine et prétendre qu'il s'agissait d'un accident. Ou alors trafiquer discrètement ses médicaments, si elle en prend… si elle en prenait…

Ma voix s'effilocha. Hector haussa les sourcils au point qu'ils touchèrent ses cheveux.

– Tu ne manques pas d'idées ingénieuses. J'espère que tu ne vas jamais te fâcher contre moi, dit-il, un sourire aux lèvres. Mais c'est miss Marianne qui fait infuser le thé ?

– Je suppose. C'est son office.

Ce détail ne parlait pas en sa faveur.

– À ton avis, demandai-je, le poison se trouvait-il dans la théière ou dans le sucrier ?

– C'est un point que nous devons tenter de résoudre, dit Hector. Dans les deux cas, à première vue, miss Marianne est la personne la

plus suspecte.

– Alors il faut creuser ! m'exclamai-je. Nous devons activer la friction dans nos cerveaux. L'inspecteur ne connaît pas miss Marianne comme moi et il ne sera pas disposé à faire autant d'efforts.

– Supposons que ce n'est pas elle, notre assassin. Elle ne se débrouille pas pour qu'un accident parfait arrive chez elle. Elle ne pense pas que se débarrasser de sa méchante parente va lui rendre la vie plus facile.

– En fait, si, elle a bien dû le penser. Comme tout le monde, et en particulier Rose. Et même…

J'eus alors la vision d'un visage qui souriait d'un air suffisant.

– Même Mr Robert Pottin.

– Si ce n'est pas miss Marianne qui commet le meurtre, reprit Hector, cela veut dire que *quelqu'un d'autre* s'arrange pour que Mrs Irma Eversham boit le poison, oui ?

– Le poison devait être dans le sucrier, dis-je. Voilà pourquoi l'inspecteur a été si intéressé en apprenant qu'il portait l'insigne de l'hôtel ! Sans Mr Robert Pottin, ce sucrier ne se serait jamais retrouvé au studio des Sirènes ! Est-ce que ça ne le rend pas terriblement suspect ? Encore plus que miss Marianne ?

– Quoi qu'il en soit, déclara Hector d'un air grave, l'important, c'est de comprendre pourquoi ça se passe au studio des Sirènes. Pourquoi pas chez elle, dans le cacao ? Quelqu'un sait-il que Mrs Eversham va venir boire le thé ce samedi-là ?

Mon cœur fit un soubresaut dans ma poitrine.

– Mrs Eversham n'était jamais venue lui rendre visite. C'est ce qu'a dit Mr Dillon, tu t'en souviens ? Personne ne pouvait le savoir à l'avance. Soit l'assassin l'a vue arriver, soit…

Tony gémit à mes pieds. Une bourrasque de vent nous apporta quelques gouttes de pluie. Hector et moi étions arrivés à la même conclusion. C'était exactement ce que je voulais suggérer à l'inspecteur Locke.

– Miss Marianne était toujours là. Et toujours seule, sauf pendant les cours. Et si c'était à *elle* que le poison était destiné ?

8

UN MOMENT EMBARRASSANT

L'office du dimanche matin offrait souvent un divertissement agréable mais, ce jour-là, Mr Theillard n'était pas à son meilleur. D'ordinaire, il tempêtait et tapait du pied, ce qui produisait le plus bel effet. Naturellement, il avait manqué de temps pour écrire son sermon. Si l'un de vos paroissiens se fait assassiner un samedi, vous êtes obligé de rassurer vos ouailles le lendemain matin, ce qui doit mettre une pression terrible sur votre créativité.

Une pauvre âme s'était égarée, nous dit-il. Elle était sortie du droit chemin, qui menait au paradis, pour tomber dans un fossé grouillant de vipères. Il nous incombait, à nous autres, de faire preuve de compassion envers les âmes perdues, celles qui erraient dans le noir, tous nos frères en peine. L'évocation de *nos frères en peine* lui fournit le prétexte pour nous inviter à descendre au sous-sol de l'église après le service, afin de venir en aide aux étrangers dans la misère. Il passa

sous silence la probabilité que l'âme égarée en question se trouve parmi ses paroissiens. Je balayai du regard les bancs, examinant avec soin chaque visage. Qui avait pu souhaiter la mort de miss Marianne ? Un certain nombre de gens, dans la ville, la trouvaient un peu siphonnée. Elle voulait bannir les corsets. Elle pensait que les femmes devraient avoir le droit de vote et que celui-ci devrait être garanti à tous les adultes, qu'ils soient propriétaires ou non. Et elle ne s'était jamais mariée, ce qui suscitait de la méfiance chez les dames, je l'avais remarqué. De la méfiance ou de la pitié. Mais rien de tout cela n'était de nature à justifier un meurtre ! Qui, dans notre paroisse, pouvait se sentir menacé par les bizarreries d'une vieille fille ? L'assemblée se leva pour l'hymne final – *Behold ! A Stranger at the Door !*

Ma question ne faisait qu'en engendrer de nouvelles. Qui ? Pourquoi ? Comment ?

S

Avec ses tables alignées formant de longues rangées, la crypte de l'église de la Toussaint semblait s'être transformée en marché de rue. Le sol était encombré de piles toujours plus hautes : aux dons récoltés dans le studio des Sirènes s'ajoutaient ceux de toute la paroisse, apportés dans des caisses, des paniers, des cartons et des sacs. Les femmes triaient, pliaient, empilaient. Les enfants couraient en tous sens, transportant qui des livres, qui des babioles, qui une théière.

– Merci, Mr Theillard, pour votre sermon si réconfortant, lui dit Charlotte. Et quelle satisfaction de voir tous ces dons ! Vous devez être fier !

– Non pas fier, très chère, mais *humble* face à cette merveilleuse générosité, répondit Mr Theillard, rayonnant, avant de se souvenir des circonstances et d'afficher un visage lugubre. Et durement éprouvé par le Mal, auquel nous venons d'être confrontés. Je prie pour que l'auteur de cet acte méprisable ne soit pas un étranger.

Charlotte éluda en lui proposant nos services.

– Voyons ce que nous pouvons faire pour vous aider aujourd'hui.

J'étais déjà occupée à sortir des livres de leur carton et à les disposer en piles. À mon humble avis, la prière de Mr Theillard était tout à fait inutile.

– Comment et pourquoi un étranger serait-il entré dans le studio des Sirènes avec du poison ? chuchotai-je à l'oreille de Charlotte, une fois que le pasteur se fut éloigné.

– Chut ! me réprimanda-t-elle. Ne pensez pas à ces choses-là !

– Tous ces livres sont ennuyeux, dis-je un peu plus tard. Pourquoi un étranger aurait-il envie de les lire ?

– Pour apprendre l'anglais, naturellement, rétorqua-t-elle.

– Mais…

Je soulevai un ouvrage pour lui montrer le titre en lettres dorées : *Le Monde comme volonté et comme représentation*, d'Arthur Schopenhauer.

– Un abécédaire serait plus utile, non ? ou un livre illustré ?

– Contentez-vous de les épousseter. Nous ne sommes pas là pour juger.

– Mais…

– Oh, bonjour, Mrs Theillard ! s'exclama Charlotte.

La femme du pasteur rôdait parmi nous comme une mouette prête à se jeter sur le moindre quignon de pain.

– Bonjour, miss Graves.

Ses lèvres étaient si fines que je ne savais jamais si elle souriait.

– Bonjour, Agatha.

– Mrs Theillard, répondis-je en inclinant la tête.

– Quel choc cela a dû être pour toi, me dit-elle.

Je hochai à nouveau la tête. Il était difficile de lui expliquer que la découverte d'un cadavre était un choc plus stimulant qu'éprouvant.

– J'étais avec Rose Eversham, vous savez, reprit Mrs Theillard. Au moment où elle a appris la mort de sa mère. Elle était venue nous aider à installer les tables.

Rose Eversham se trouvait dans la crypte de l'église au moment du meurtre de sa mère ?

– C'était fort aimable de sa part, commenta Charlotte.

C'était surtout *chanceux*, pensai-je. Elle n'avait pas pu commettre cet acte affreux. Ou alors, pas seule.

– Ce n'était pas par bonté de cœur, rétorqua Mrs Theillard, mais en guise de pénitence pour avoir prononcé inutilement le nom du Seigneur pendant la répétition du chœur. Mon mari sait y faire quand il s'agit de recruter des bénévoles pour les besoins de l'église !

Je remarquai que la femme du pasteur semblait tenir quelqu'un par le bras. Une petite personne qui disparaissait derrière elle.

– Je suis sûre que Rose Eversham a apprécié de se trouver dans un lieu de réconfort lorsqu'elle a appris la nouvelle.

– J'avais mes sels à portée de main, expliqua Mrs Theillard, mais ce fut tout à fait inutile. Elle n'a pas bronché. Son esprit est un champ de ronces, à celle-là. Si je n'étais pas chrétienne, je dirais que je l'ai vue sourire quand mon mari lui parlait.

– Un homme d'un si grand tact, dit Charlotte. Il aura su lui tirer un sourire de courage par ses paroles chaleureuses.

– Avez-vous rencontré notre hôte ? s'enquit Mrs Theillard, tirant sur le bras. Nous l'accueillons au presbytère pour quelques mois, afin de donner un exemple de charité à nos paroissiens. C'est notre petit immigré à nous.

Hector !

– N'est-ce pas, très cher ? ajouta-t-elle, haussant la voix pour s'adresser à lui.

Je vis qu'Hector aurait aimé que le sol s'ouvre sous ses pieds et l'engloutisse.

– Nous attendons de savoir si le reste de sa famille va le rejoindre, articula Mrs Theillard d'une voix extrêmement lente. La Belgique peut sembler un pays civilisé au premier regard, mais leur roi s'est comporté de façon épouvantable ! Je ne suis pas étonnée que le père d'Hector ait jugé préférable d'éloigner son fils pour un moment.

– Mrs Theillard, commençai-je, je connais Hec…

– *Madame**, dit Hector, j'ai déjà le plaisir de…

– Les écoles sont bien meilleures en Angleterre, naturellement, continua Mrs Theillard. Imaginez un peu ce qu'on doit enseigner dans un pays où tout le monde parle français !

– Français ou flamand, *madame**, précisa Hector.

– Bonté divine, qu'est-ce que tu nous as dégoté là ? s'exclama-t-elle en désignant la collection d'objets qu'Hector tenait entre ses bras. Est-ce pour ton père, très cher ?

Sa voix était si forte qu'elle me perçait les tympans. Elle tenta d'attraper une chaussure noire brillante.

– Ces souliers ne me paraissent pas très pratiques. Veux-tu que je t'aide à en trouver d'autres ?

– *Non, madame**, elles sont pour moi.

J'avais vu quelqu'un les jeter dans une des caisses de la salle de danse des Sirènes, la veille du meurtre. Hector était peut-être la seule personne de Torquay à les considérer comme un trésor. Elles avaient

trouvé leur propriétaire idéal ! Il tenait aussi un bonnet en laine vert et un livre.

– *Une étude en rouge* ! m'écriai-je. Sherlock Holmes est mon détective préféré !

Hector sourit.

– Je dois lire en anglais, indiqua-t-il.

Dans un soupir, Mrs Theillard lâcha la chaussure vernie, avant de demander à Charlotte de l'aider à déplacer une pile de linge de table. Je restai près des livres, stupéfiée par ce que je venais de découvrir.

La veste d'Hector était soignée et bien coupée, sans aucune trace de rapiéçage. Un garçon anglais aurait tout à fait pu porter ces vêtements. Ses cheveux étaient propres, ses dents étincelantes de blancheur et ses manières assez bonnes pour impressionner Grannie Jane. Certes, il avait un drôle d'accent et il ne parlait pas parfaitement anglais, mais il ne sentait aucune épice exotique. Mon expérience des garçons se limitait à ceux que je voyais dans la rue ou quand je faisais du patin à roulettes sur le Princess Pier, mais Hector ne me paraissait pas différent, sinon qu'il était intelligent et excessivement poli.

Il aimait les sucreries.

Il aimait les romans policiers et lisait les enquêtes de Sherlock Holmes.

Et pourtant, c'était un garçon qui avait besoin de l'aumône.

Je lus dans ses yeux brillants une inquiétude, que j'aurais certainement ressentie à sa place : « Vas-tu rester mon amie ? »

Je hochai la tête. « Oui, oui, oui ! »

Un grand sourire lui monta aux lèvres, puis il retrouva vite son sérieux.

Il me montra un morceau de papier plié, bleu pâle et froissé. Tout en le dépliant avec précaution, il me fit signe d'approcher. Le papier était saupoudré d'une poudre blanche, comme celle des fruits déguisés, qui s'accumulait en plus grande quantité dans les plis. Il le disposa sur sa paume comme si c'était un joyau de grande valeur.

– Je trouve ça dans la chaussure gauche, chuchota-t-il.

– Qu'est-ce que c'est ?

Je léchai mon doigt et m'apprêtai à la goûter.

– Non ! Ne mange pas ça !

Je me figeai.

– Je peux me tromper, dit Hector, mais ça ressemble beaucoup à du poison.

Charlotte, si douée pour surgir au mauvais moment, fit entendre un rire bref. Elle arracha le papier des mains d'Hector.

– Vous avez trop d'imagination, les enfants. Du poison, voyez-vous ça ! Votre mère est suffisamment inquiète de vos Obsessions Morbides, miss Aggie, sans qu'il y ait besoin de les encourager !

Elle roula en boule la trouvaille d'Hector et la jeta dans un carton servant de poubelle sous une table voisine.

– Fini, les discussions sur le meurtre, vous m'entendez ? Je crois qu'une petite pause dans votre amitié ne fera pas de mal. Mr Perot, nous partons. Au revoir.

Hector avait écouté, les yeux baissés, le visage encore plus pâle que d'ordinaire. J'aurais aimé échanger une grimace avec lui, mais, hélas, la main de Charlotte me tenait fermement le coude et m'entraînait plus loin. Je me retournai à temps pour voir Hector récupérer prestement son précieux indice, avant de me lancer un fervent sourire de conspirateur.

9

UNE INSTRUCTION MENÉE AU PAS DE CHARGE

Après avoir déjeuné d'un turbot à la crème, je m'habillai pour l'excursion de l'après-midi, et admirai au passage mon reflet dans le miroir du vestibule. Je trouvai mon petit chapeau en feutre noir particulièrement seyant. Renouveler ma garde-robe avait été l'une de mes maigres consolations après la mort de papa, l'année précédente. Ce ravissant petit bibi était l'un de mes préférés. Je n'irais pas jusqu'à dire que j'étais *heureuse* d'avoir une raison de le porter à nouveau, mais je n'étais pas *malheureuse* non plus.

– Le deuil, soupira Grannie Jane. Tu sais ce que c'est… « Avoir perdu un parent proche ou un ami pour cause de décès. »

Elle tira sur son deuxième gant violet, doigt après doigt. Seuls le violet, le noir ou le gris étaient jugés acceptables lors d'une visite à une famille endeuillée. Je soupçonnais Grannie d'aimer autant ses gants violets que moi mon chapeau. J'étais beaucoup moins heureuse

de devoir porter un manteau du dimanche gris perle qui me venait de ma sœur et dont les épaules étaient trop larges.

– En un sens, c'est une chance que notre propre perte nous permette de porter le deuil correctement…

Ma grand-mère interrompit sa bataille contre son gant.

– Grâce à ton cher papa.

« Et ton cher fils », ajoutai-je mentalement.

– Naturellement, il y a un an, tu n'étais pas en état de te soucier de l'étiquette.

Les funérailles d'Irma Eversham n'avaient pas encore eu lieu, la police n'ayant pas donné son accord. La famille, cependant – miss Rose et sa tante, miss Marianne –, était chez elle cet après-midi-là afin de recevoir les condoléances.

– Où est son âme, à ton avis ? demandai-je. Puisque son corps est gardé à la morgue de l'hôpital de Torquay ?

– Rien de plus éprouvant que de voir sa propre dépouille terrestre retenue. L'âme doit sans aucun doute rester auprès d'elle. Raison de plus pour que nous fassions notre visite aujourd'hui.

Mais comment exprimer un chagrin poli lorsqu'une personne a été assassinée ? une personne que nul ne portait dans son cœur ? Cela m'était d'autant plus difficile que je me posais mille questions. Comment, par exemple, son grand corps, encombrant et pesant, avait-il été descendu dans l'escalier étroit et raide ? Elle paraissait lourde. L'avaient-ils portée en position verticale, avec son dos curieusement cambré et ses membres de travers ?

Je secouai vigoureusement la tête afin de chasser cette vision. Grannie et maman avaient-elles eu ce genre de pensées affreuses après la mort de papa ? Maman ne nous accompagnait pas, car le décès d'Irma Eversham avait ravivé son chagrin et elle n'avait pas quitté le lit depuis la visite de l'inspecteur, la veille.

Je forçai mes pensées à suivre un cours plus poétique. Le deuil me donnait la sensation… d'être un pot rempli de vers de terre fraîchement ramassés. Mes boyaux se tortillaient de façon très désagréable. Pour autant, je n'avais aucune envie de rester allongée sous les couvertures dans une pièce plongée dans l'obscurité. J'étais terriblement impatiente de savoir qui, à Torquay, était un assassin.

– Grannie Jane ?

Je voulais en avoir le cœur net.

– Porte-t-on aussi le deuil pour les gens qu'on n'aime pas ? La ville

entière savait que la mère de Rose était un vrai roquet. Miss Marianne et elle se disputaient comme deux chats pour une tête de poisson !

Comme des mouettes pour une croûte de pain.

Comme Dieu et le diable pour une âme mourante.

Grannie Jane prit un air indigné.

– Toi, tu as écouté les commérages !

– Non, Grannie, j'ai rassemblé des indices.

Se tournant vers le miroir afin d'ajuster son chapeau, elle fit entendre son rire chevalin, si rare, que j'aimais tant. Un de mes plus grands plaisirs était de susciter ce rire.

– Je me réjouis que tu aies découvert qu'il est intéressant d'écouter les conversations de tes aînés. Mais rappelle-toi, je te prie, que les rumeurs sont comme le limon d'une rivière. Il faut les passer soigneusement au tamis pour trouver des pépites au milieu des cailloux. Comprends-tu ?

– Mmm. Pas vraiment.

– Tu ne dois croire que ce que tu vois de tes propres yeux ou ce que tu entends de tes propres oreilles.

– Personne ne peut voir Dieu, rétorquai-je. Ne devons-nous pas croire en Lui ?

Grannie Jane poussa un soupir.

– Nous remettrons la question de Dieu à un prochain jour. Le jeune Léonard nous attend pour nous emmener à EverMore.

La villa des Eversham était presque entièrement cachée par les arbres. J'aurais pu m'y rendre en un clin d'œil : il suffisait de passer par le cimetière des animaux, d'enjamber l'échalier en relevant mes jupes et de traverser le ruisseau sur les pierres du gué. Mais Grannie Jane, si peu solide sur ses jambes (je priais souvent pour n'avoir jamais soixante-six ans), avait besoin de se faire emmener en carriole. La pauvre femme ne pouvait pas même remonter l'allée, elle n'aurait jamais pu parcourir Bertram Road à pied ni le chemin sinueux qui menait à EverMore.

Bien que notre sortie n'ait rien eu d'exaltant en soi, se rendre dans la maison dont l'un des membres avait été assassiné sortait de l'ordinaire. Je me promis de prêter attention au moindre comportement suspect de nos hôtesses.

– Ne te soustrais jamais à tes obligations en ce qui concerne les visites et les enterrements, mon enfant, m'enseigna Grannie tandis que nous cheminions en cahotant. Porte le deuil pour les autres comme tu

aimerais qu'on le porte pour toi.

– Oh, Grannie, je t'en prie, ne parle pas de mourir ! protestai-je, glissant ma main gantée de blanc dans la sienne.

– Ne t'inquiète pas pour moi, chère petite. Ce n'est pas demain qu'on me mettra dans un pot de colle.

– Mais tu n'es pas un cheval, Grannie Jane, tu ne seras pas transformée en colle !

– Alors disons que je ne suis pas prête à servir de petit déjeuner aux vers, dit Grannie. Pas avant longtemps. Et pour l'instant, il s'agit d'apporter un peu de réconfort à miss Eversham et à Rose, qui viennent de connaître un terrible malheur.

Belle, qui tirait la carriole, tourna pour s'engager dans l'allée d'EverMore. Nous nous retrouvâmes face à une voiture de police emmenée par d'immenses juments noires. Léonard mit pied à terre et fit reculer Belle afin de laisser le passage à l'individu qui criait.

– Quel cirque, soupira Grannie Jane avec une moue désapprobatrice.

Notre carriole se remit en route. Grannie se dévissa le cou pour suivre des yeux la voiture de police.

– Avoir un inspecteur barbu dans les pattes est bien la dernière chose dont a besoin une famille endeuillée qui doit recevoir…

Nous étions nous aussi une famille endeuillée, songeai-je. Plus rien n'était pareil depuis la mort de papa, bien que presque un an se soit écoulé. Combien de temps avant que la peine ne s'efface ?

– Grannie ? chuchotai-je. Parfois, je pense à papa dans les moments les plus inattendus… Comme si un serpent se faufilait dans l'herbe sans que je le voie et qu'il provoquait soudain une douleur fulgurante dans ma jambe !

La carriole s'arrêta. Grannie passa le bras autour de mes épaules.

– C'est joliment dit, chère enfant. Nul doute que tu seras poétesse.

Léonard nous aida à descendre et offrit son bras à ma grand-mère pour marcher jusqu'au perron.

– Merci, jeune homme. Vous pouvez attendre notre retour dans la cour.

Léonard porta la main à sa casquette, puis entraîna Belle plus loin.

Grannie fit une pause pour lever les yeux.

– Cette maison est si ravissante, dit-elle.

– C'est peut-être indélicat de poser cette question, déclarai-je, mais ne va-t-elle pas revenir à Rose ?

– Non, non, chère petite. C'est une curiosité tout à fait légitime ! Figure-toi que, dans un éclair de génie, le capitaine avait légué la maison à sa sœur et l'argent à sa femme. Voilà pourquoi ces deux-là n'ont pas eu d'autre choix que de cohabiter. Irma a eu assez de jugeote pour ne pas arracher Rose de la maison de son enfance, mais elle devait attendre avec impatience que sa fille se marie afin de partir faire sa vie ailleurs.

– Et maintenant, ce ne sera plus utile. Rose et sa tante peuvent continuer à vivre ensemble. Elles s'aiment beaucoup.

– Certes, approuva Grannie Jane. Souhaitons qu'il en soit toujours ainsi. Si l'on découvre que l'une des deux a glissé du poison dans le thé d'Irma, cela pourrait refroidir quelque peu leur relation, n'est-ce pas ?

Elle se tapota les lèvres avec son mouchoir, puis referma d'un geste sec son sac noir à glands.

– À moins, bien sûr, qu'elles ne soient complices. Nous entrons ?

Nous frappâmes à la porte d'EverMore, richement décorée de rubans de crêpe noir. Alors que je m'apprêtais à exprimer ma peine aux endeuillées, la remarque de Grannie Jane me jeta dans le plus grand trouble. Par sa boutade, ma grand-mère m'obligeait à reconsidérer ma liste de suspects. Si mon instinct me criait : « NON ! Pas miss Marianne ! Pas Rose !!! », mon bon sens, qui se faisait souvent si discret, criait tout aussi fort. Les deux personnes qui tiraient le plus grand profit de la mort d'Irma attendaient derrière cette porte de recevoir la compassion des amis et voisins. La tante et la nièce s'entendaient le mieux du monde. Les avais-je innocentées trop vite, aveuglée par mon admiration ? Se pouvait-il qu'elles soient liées par le pire des crimes ?

Ce n'était pas le moment d'explorer cette piste car nous entrions déjà dans le vestibule, dont les stores avaient été baissés. Les chaises étaient toutes encombrées de couronnes de fleurs sophistiquées, obligeant parents et amis à rester debout. Je fouillai dans ma mémoire à la recherche de ces mots appris par cœur, « Je vous prie d'accepter mes condoléances pour cette terrible perte ». Mais aucun son ne passa mes lèvres. Je me contentai d'une petite révérence – je pensais que miss Marianne apprécierait, sachant avec quelle ardeur je m'y étais exercée.

Lorsque je relevai la tête, son regard se fixa sur le mien avec intensité. Ses yeux étaient rougis et cernés sous l'effet de l'épuisement.

Cette femme avait-elle échappé de peu à la mort ? Ou ce visage était-il celui d'une empoisonneuse ?

10

UNE VISITE LUGUBRE

Chère Aggie, déclara miss Marianne, je regrette infiniment que tu aies dû voir cette pauvre Irma morte…

Elle serra ma main, qui était moite à l'intérieur de mon gant blanc, avant de se tourner vers Grannie :

– Mrs Morton, acceptez mes excuses, qui viennent du fond du cœur… C'est une telle épreuve, pour une enfant…

– C'est nous qui sommes censées vous apporter du réconfort, très chère, pas l'inverse. Agatha est une jeune fille pragmatique, qui ne se laisse pas impressionner facilement.

Miss Marianne s'arracha péniblement un sourire.

– La police est encore venue, reprit-elle en portant la main à ses cheveux et en fermant les yeux pendant deux longues secondes. Que voudraient-ils que je dise de plus ? Elle est morte d'une façon atroce. C'est moi qui ai fait infuser le thé. Mais comment peuvent-ils imaginer

que…

Elle avait fait infuser le thé ! Voilà qui répondait à la question d'Hector. Et elle l'avait dit si naturellement, sans la moindre trace de culpabilité ! Ma confiance remonta en flèche.

– Nous avons croisé la police qui repartait, intervins-je. Ils sont venus hier à Groveland pour me poser des questions.

– Que peuvent-ils attendre de toi ? Que leur as-tu dit ?

Face à son regard implorant, l'idée qu'elle ait pu glisser du poison dans le sucrier me paraissait maintenant grotesque. Et pourtant, comme l'avait fait remarquer Grannie, qui d'autre qu'elle et Rose avaient gagné richesse et tranquillité grâce à une simple cuillerée de poudre ? Dans un crime comme celui-là, chaque minute qui passe ne fait qu'ajouter au doute, suscitant une nouvelle question, soulevant une nouvelle énigme.

Grannie Jane, posant la main sur le bras de miss Marianne, caressa doucement sa manche en soie noire.

– Ils ne faisaient que leur travail en venant interroger un témoin. Ne vous affolez pas, très chère.

Elle lança un regard vers la porte : d'autres visiteurs arrivaient.

– Voilà du monde pour vous. Mais n'oubliez pas que nous habitons juste à côté, si vous avez besoin de nous.

Pour quelqu'un qui avait suggéré, à peine quelques instants plus tôt, que miss Marianne avait pu commettre un meurtre, Grannie se montrait particulièrement chaleureuse ! Telles étaient les manières, supposai-je, qu'elle souhaitait m'inculquer : se montrer affable en toute occasion et envers tout un chacun. Miss Marianne frissonna nerveusement puis, se penchant vers moi, elle chuchota :

– Tu as écrit un poème sur ce qui s'est passé ? Tu as ton petit cahier avec toi ?

Je secouai la tête.

– Non, mademoiselle. Les circonstances sont trop tristes pour me donner envie d'écrire.

– J'aimerais lire tes autres poèmes, insista-t-elle, me pressant la main trop fort. Pourrais-tu m'apporter ton cahier ? Demain, peut-être ?

C'était là une bien curieuse requête ! Je ne sus que répondre. Miss Marianne ne me semblait pas avoir toute sa tête. Peut-être avait-elle pu tuer Irma Eversham dans un accès de folie, plutôt qu'en suivant un plan soigneusement établi ? La voir dans cet état était

déconcertant. Elle me lâcha enfin et je pus suivre Grannie Jane dans la pièce où recevait Rose.

Vendredi soir, lorsque Rose m'avait sauvée d'une honte éternelle… était-elle en train de rêver au meurtre de sa mère ? Était-elle à ce point remplie de ressentiment et de colère que tuer sa mère ait pu lui apparaître comme la seule façon de se sauver elle-même ? Ou Rose était-elle au contraire victime, privée de sa parente la plus chère – quand bien même elle était difficile à vivre ?

Mes larmes jaillirent avant même que j'aie pu ouvrir la bouche. J'aurais aimé, avec des mots choisis, exprimer à la fois ma gratitude et mes condoléances, mais je demeurai muette. J'enlaçai alors sa taille et me laissai aller à sangloter, pleurant pour tous les parents partis trop vite et pour leurs enfants restés seuls. J'avais découvert sa mère morte, c'était comme si je l'avais vue dans son bain ou si je l'avais entendue ronfler : j'avais vu quelque chose d'intime, qui aurait dû être réservé à la famille.

– *Chhh*, fit Rose, me tapotant doucement le dos.

Je refoulai une nouvelle explosion de larmes et me redressai. Grannie Jane prononça quelques paroles de réconfort, puis m'entraîna à l'écart pour que je m'essuie les yeux avec son mouchoir, tandis que d'autres visiteurs en noir s'avançaient vers Rose. La chaleur dans la pièce bondée devenait suffocante.

– Il semblerait, commença Grannie du ton qu'elle réservait aux remarques inconvenantes, qu'Irma Eversham n'ait jamais été autant aimée que depuis qu'elle est passée de vie à trépas.

Je masquai mon rire sous une toux. Je savais qu'elle disait vrai. Des années d'écoute discrète m'avaient appris que bien des habitants de la ville préféraient traverser la rue plutôt que de lui adresser la parole et risquer de faire les frais de sa méchanceté. Un seul d'entre eux – hormis Rose – était-il sincèrement triste de sa disparition ?

– Rien de tel qu'un meurtre, continua Grannie Jane, pour rameuter les foules. Irma Eversham sera honorée dans son repos éternel par plus de gens qu'elle n'en a croisé de toute l'année 1902.

Nous nous frayâmes un passage jusqu'à la salle à manger, où des hommes et des femmes se pressaient autour d'un somptueux buffet. Deux assiettes de sandwichs au beurre de poisson ou à la sardine, des biscuits, des macarons et des boudoirs disposés sur des présentoirs à étages, un immense plateau de tranches de gâteau au citron… Rien qu'à les voir, la salive me monta à la bouche. Un souvenir datant de la

mort de papa me revint en mémoire. Outre mes nouveaux vêtements, j'avais trouvé un maigre réconfort dans les montagnes de gâteaux livrés chez nous par les cuisines de la ville. Je me rappelai en particulier les tartines de beurre d'un pain aux graines de carvi envoyé par un lointain voisin. Deux jours après la mort de papa, j'avais passé plusieurs minutes à me régaler au lieu de penser à mon deuil.

Une dame au chapeau orné de quatre plumes d'autruche teintes en noir avait mis le grappin sur Grannie Jane. Je m'approchai de la table du buffet pour mieux l'observer. Je retirai mes gants et les fourrai dans la poche de mon manteau, puis choisis un chou à la crème saupoudré de sucre glace. Les assiettes et les serviettes se trouvaient en bout de table, trop loin de moi. Je fis disparaître le chou dans ma bouche et en pris un deuxième.

– Ce n'est pas mon genre de dire du mal des morts, chuchota une voix derrière moi. Mais je ne suis pas surprise qu'on ait voulu se débarrasser d'Irma Eversham. Dans ses *meilleurs* jours, elle était bourrue.

– Vous êtes gentille.

Dieu du ciel ! Qui pouvait prononcer de telles paroles ? Je n'osai pas me retourner. Décidément, la défunte semblait ne pas avoir un seul ami !

Je me retins de lécher le chou : le sucre n'était pas sans rappeler la poudre qu'Hector avait découverte sur le papier dans sa nouvelle chaussure. J'enveloppai la mignardise dans un mouchoir en papier et jetai mon dévolu sur une meringue jaune pâle.

– Quelle épreuve ce devait être de vivre avec elle ! Elle était aussi enragée qu'un chat au milieu de pigeons. J'avais déjà du mal à supporter son autoritarisme pendant les réunions du Comité des dames, alors partager la même salle de bains !

De petits rires étouffés se firent entendre.

– Allons, Myrtle ! tu es bien mauvaise ! déclara une troisième voix. Enfin, je reconnais que c'est étonnant qu'elle ait une fille si charmante.

– Rose Eversham n'est pas si charmante qu'elle s'en donne l'air, rétorqua la première. Elle est très aguicheuse avec les garçons, d'après ce que j'ai entendu dire. Et elle ne se pliait pas du tout aux volontés de sa mère.

– Il fallait un sacré tempérament pour tenir tête à Irma, commenta quelqu'un. Elle va mener sa vie à sa guise, maintenant qu'elle n'aura plus à se battre contre sa mère…

– Vous souvenez-vous, reprit la dénommée Myrtle, de cette drôle d'histoire, aux tout premiers temps de son mariage avec le capitaine ? Il avait eu je ne sais quel tort qu'elle ne voulait pas lui pardonner. Je me souviens qu'elle ne lui avait pas adressé la parole pendant des semaines !

Un murmure :

– Et elle n'a jamais dit de quel crime il s'était rendu coupable…

Elles se perdirent en conjectures au milieu de gloussements.

Une autre femme ? Il avait dû être infidèle. Non, non, il avait bu et l'avait traitée de grosse truie. Impossible, il n'a jamais été porté sur la boisson. Je sais, il l'avait surprise en train de voler des guinées dans son tiroir à mouchoirs. N'importe quoi, il aura simplement refusé de prendre un chat !

J'avalai ma meringue et songeai à en prendre une deuxième. Cette discussion valait n'importe quelle pièce de théâtre et, moi, j'étais aux premières loges – même si je n'avais pas pu identifier les comédiennes. Aussi immobile qu'un chou à la crème, j'examinai la dentelle de la nappe, suivant du regard les ornementations.

– Et maintenant, elle est morte en emportant ses secrets avec elle, conclut Myrtle.

– Ses secrets… ou ceux d'un autre, fit remarquer quelqu'un.

– Agatha ?

Grannie Jane, debout près de la fenêtre au store baissé, me faisait signe de la rejoindre. Comme il faisait sombre ! Pourquoi devait-on porter le deuil dans le noir ? Pièces plongées dans la pénombre, volets clos, vêtements sombres, couronnes mortuaires garnies de dahlias noirs et violets… Je préférais mille fois me souvenir de papa au soleil dans le jardin, assis dans son fauteuil avec une citronnade, en train de me soumettre des additions et des problèmes d'arithmétique…

Près de Grannie se tenait un homme au col très raide qui lui rentrait dans le menton, l'obligeant à lever haut la tête. Son nez était busqué, mais ses yeux pétillèrent lorsqu'il me sourit, visiblement heureux de faire ma connaissance.

– Voici la fille de Fletcher, annonça Grannie Jane. Agatha Morton.

J'essuyai furtivement le sucre de mes doigts, avant de m'incliner pour faire la révérence. En me redressant, au lieu de regarder poliment l'homme qu'on me présentait, je balayai la pièce des yeux. J'espérais repérer Myrtle et ses amies. Une rangée de femmes rondouillettes à l'allure de mères de famille dégustaient des pâtisseries

d'un air tout à fait innocent.

– Agatha, je te présente Mr Hugo Standfast. Il est notaire et il vit aujourd'hui à Londres. Ton père et lui étaient des amis d'enfance.

– Cela doit te paraître de l'histoire ancienne, Agatha, dit Mr Standfast. Ton père avait deux ans de plus que moi et il n'avait peur de rien. Il était très doué pour nous mettre dans le pétrin, mais aussi bien pour nous en tirer. C'est lui qui m'a mis au défi de sauter du plongeoir des hommes, la première fois. Je devais avoir environ neuf ans. J'en ai gardé un souvenir impérissable.

Il désigna une petite cicatrice au-dessus du sourcil gauche, aussi pâle qu'une plume de colombe.

Comme c'était étrange de penser que cet inconnu avait des souvenirs de mon père complètement différents des miens ! Ce Mr Standfast se rappelait quelqu'un que je n'avais jamais connu, un garçon qui plongeait dans la mer et qui avait renversé son verre de limonade sur son pantalon lors d'une fête de village. Il avait gardé de lui une image intacte, qui n'avait été pas altérée par des semaines de maladie ni par le sifflement de son rire entravé.

– Ton père était mon héros, reprit-il. J'ai été profondément attristé d'apprendre son décès.

Je ne sus que dire. Par comparaison avec le chagrin de maman, de Marjorie ou le mien, sa tristesse ne pesait pas plus lourd qu'une cacahuète, mais ce n'était pas une raison pour la mépriser. Grannie n'avait pas abordé ce point dans ses leçons sur le deuil, mais j'étais certaine qu'elle attendait de moi davantage qu'un hochement de tête muet.

– Êtes-vous un ami des Eversham, vous aussi ? réussis-je à prononcer.

– Oui, grâce à Fletcher, encore une fois. Il m'avait présenté les Eversham il y a des années de cela. J'ai été le notaire du capitaine et c'est moi qui ai rédigé le testament de sa femme.

Il s'interrompit pour jeter un regard par-dessus son épaule, puis il adressa à Grannie un sourire teinté d'excuse.

– Ce testament, chuchota-t-il, intéresse la police au plus haut point, dans la mesure où il pourrait constituer un mobile. Mais je suis tenu par le devoir de confidentialité, et il doit être lu à la famille en premier, ce qui aura lieu dans quelques jours.

– J'imagine que la famille est également curieuse de le connaître ? demanda Grannie Jane.

Je la soupçonnai de l'être tout autant.

– Avait-elle de la famille ? questionnai-je. À part Rose ?

Miss Marianne n'avait pas de lien de sang avec Irma. Rose n'allait-elle pas hériter de toute la fortune de ses parents ? Mais en quoi consistait cette fortune ? Était-elle assez conséquente pour susciter un crime ?

– Sais-tu ce qu'est un testament ? me demanda le notaire.

– Oui.

J'étais bien placée pour savoir ce qu'était un testament et l'impact qu'il pouvait avoir sur votre existence. Le document que papa avait laissé derrière lui avait signé le début de nos soucis financiers, car sa fortune s'était avérée essentiellement imaginaire. Papa avait beau avoir été mon professeur d'arithmétique, il n'avait pas tenu ses comptes de façon très avisée. Sa richesse sur le papier dépassait ce qu'il possédait en réalité et qui ne suffisait pas à payer ses dettes – encore moins à garder sa famille à l'abri du besoin. Par chance, Groveland appartenait à maman, sinon nous aurions perdu notre toit. Et il était heureux que Marjorie soit mariée avec James, un homme aussi riche que charmant, qui ne nous laisserait pas sombrer dans le dénuement. Grannie Jane disposait de quelque argent de son côté et ne finirait pas à la rue. Seules maman et moi avions véritablement senti le vent tourner, ainsi que les pauvres domestiques dont nous avions dû nous séparer. Nous mangions moins de steak, mon plat préféré, et je faisais durer mes robes deux ans au lieu d'en changer à chaque saison. En un mot, nous avions dû réduire la voilure.

Et si le capitaine Eversham et sa femme avaient fait preuve de négligence, eux aussi ? Si une vie de privations attendait Rose ? Peut-être n'aurait-elle pas dû donner tant de vêtements aux réfugiés ! En revanche, si elle était devenue riche… – et si elle l'avait su à l'avance, évidemment… Mr Standfast détenait une information qui, à elle seule, pouvait renforcer ou invalider les soupçons.

– Que contient le testament ? demandai-je, la curiosité étant plus forte que ma timidité. Savez-vous ce que peut espérer Rose Eversham ?

– Agatha, me reprit Grannie Jane d'un ton sec. On ne parle *jamais* d'argent.

Mr Standfast mordit avec ferveur dans une part de gâteau, laissant une trace de glaçage sur sa lèvre supérieure.

– En un sens, mon métier n'est pas si éloigné de celui d'espion ou

de détective, déclara-t-il. Moi aussi, je m'intéresse aux secrets des gens, à cette différence près que je ne mets pas mon nez dans ce qui ne me regarde pas. Un notaire attend que les familles s'ouvrent à lui spontanément. Et jamais je ne divulguerai ce qui m'a été confié !

– Recevoir des confidences à longueur de journée, cela me plairait bien, dis-je. Peut-être deviendrai-je notaire.

Mr Standfast fit entendre un petit rire.

– Impossible, affirma-t-il. Je ne connais aucune école qui accepterait une femme comme élève. L'examen est trop difficile !

Je tournai les yeux vers le seuil de la pièce, où miss Marianne était accaparée par une matrone pleine de bonnes intentions qui ne lui lâchait pas les mains. Si elle avait connu les opinions de Mr Standfast sur les femmes, il n'aurait pas été si bien reçu dans sa maison !

– Et d'ailleurs, continua-t-il, quand bien même un ou deux membres de la gent féminine auraient assez de détermination pour le réussir, qui diable aurait envie de confier ses secrets à une femme ? Même un criminel aurait plus de jugeote ! Chacun sait que les femmes sont de vrais moulins à paroles, ce qui compromettrait quelque peu l'impératif de confidentialité…

Toute ma sympathie envers Mr Hugo Standfast s'était évaporée. J'étais parfaitement capable de garder des secrets importants, oui, monsieur ! Et même d'en découvrir ! Je me consolai en songeant qu'il était grotesque avec sa trace de glaçage sur la lèvre.

– Mr Standfast, déclara Grannie Jane en lui présentant une serviette, avant de quitter la ville, il faut absolument venir dîner à Groveland… si cela ne vous dérange pas d'entrer dans une maison tenue par la gent féminine, naturellement. Êtes-vous libre ce mardi ? Je sais que la femme de Fletcher serait enchantée. Il lui manque terriblement, vous pourriez partager vos souvenirs.

Il accepta sur-le-champ. Pour ma part, je doutai que maman saute de joie à l'idée de recevoir un inconnu. Cela l'obligerait à prévoir un dîner normal, au lieu d'un simple plateau avec un bol de soupe. Mais peut-être m'autoriserait-elle à inviter Hector ? À moins que Charlotte ne l'ait mise en garde contre lui. Pourquoi certaines gens, à l'instar des nannies ou de la femme du pasteur, s'imaginent-ils savoir mieux que vous ce qui est bon pour vous ?

La pièce était à présent aussi bondée que le vestibule. Grannie Jane et Mr Standfast baissèrent la voix plutôt que de tenter de percer le brouhaha. Je remarquai alors, posté devant le buffet, le monsieur à

lunettes qui avait assisté au concert. Il dévorait une tarte par petites bouchées, répandant des miettes de pâte sablée partout sur sa chemise. Pourquoi un reporter était-il venu un jour de visite ? Voulait-il présenter ses condoléances ? ou continuer sa série d'articles sur le crime ? Mr Fibbley méritait toute notre attention ; je le dirais à Hector lorsque j'en aurais l'occasion.

Miss Marianne et Rose avaient rejoint leurs invités dans la salle à manger. Rose était assise sur le banc du piano, les yeux troubles, l'air fatigué.

Mr Robert Pottin se tenait près d'elle, la main posée sur son épaule. Elle ne le regardait pas, et lui non plus ne la regardait pas, mais il ne cessait de lui tapoter l'épaule au vu et au su de tous. Si le fantôme de la mère de Rose s'était remis de recevoir tant de visites, il se serait opposé avec vigueur à ce qu'un homme touche ainsi sa fille en public. Je plissai les yeux vers les recoins du plafond, imaginant un fantôme en train de murmurer : « Baaaas les paaaattes ! »

– Robert est très dévoué, murmura quelqu'un. Il est très attaché à Rose.

« Oui, pensai-je, attaché comme de la bardane à un bas de soie. Comme un poil de chien sur un coussin en velours. Comme de la cire de bougie sur une manchette en dentelle. »

Rose ferma les yeux et oscilla légèrement, s'appuyant contre Robert Pottin. Avec un sourire idiot, il lui caressa les cheveux. Elle se redressa alors vivement et repoussa sa main. Il écarta la dame qui parlait à Rose et claqua des doigts en direction de Norah, leur servante. Je la connaissais, car elle venait souvent rendre visite à la nôtre, Sally, dans la cuisine de Groveland. Je l'avais plus d'une fois entendue se plaindre d'Irma Eversham et souhaiter sa disparition. Qu'éprouvait-elle à présent ?

Norah apporta un petit plateau avec une tasse de thé. Elle ajouta une goutte de lait et précisa à Mr Pottin que c'était ainsi que Rose le préférait, avec un nuage de lait.

– Elle est encore sous le choc, déclara-t-il. Il lui faut du sucre.

Il en versa deux cuillerées et remua rapidement, avant de présenter la tasse à Rose.

La peau me démangea, comme si des fourmis s'étaient glissées sous mon corsage. Venais-je d'assister à une reconstitution du crime ?

(coupure de *La Voix de Torquay*)

EMPOISONNÉE !!!
MEURTRE ABOMINABLE
DANS LA SALLE DE DANSE DES SIRÈNES !
LE CADAVRE DÉCOUVERT PAR DES ENFANTS !
Y A-T-IL UN ASSASSIN EN LIBERTÉ ?
TORQUAY RETIENT SON SOUFFLE…
TOUS LES DÉTAILS DANS L'ÉDITION DU SOIR !
Augustus C. Fibbley

11

QUELQUES QUESTIONS

L'après-midi qui suivit notre visite, j'attendais dans le jardin, Tony affalé sur mes pieds comme une bûche. Ma séance de lecture avec maman avait été repoussée au profit d'une excursion au musée de Torquay avec Grannie. Je savais – pour l'avoir entendue – que cette sortie avait été suggérée par Charlotte dans le but de me changer les idées de l'horrible événement.

Le meurtre.

Malgré mes efforts pour la chasser, l'image du visage bouffi de Mrs Eversham n'avait pas disparu de mon esprit. Rien de morbide pour autant, je la voyais davantage comme une énigme que j'étais avide de résoudre. J'avais hâte de coucher mes pensées sur le papier avant que tout ne s'embrouille dans ma tête. Tenir un crayon à la main permettait à mes idées de couler directement de mon cerveau à la page. Le *scratch-scratch-scratch* de la mine de plomb sur le papier et

les pauses pour le tailler m'aidaient à affûter la phrase suivante. Que ce soit pour écrire de la poésie ou dresser la liste des détails cruciaux, un crayon et du papier m'étaient indispensables.

Mon cahier, cependant, se trouvait quelque part à l'étage et mes pieds étaient bloqués sous un chien. J'allais devoir faire de mon mieux pour organiser ce que je savais dans ma tête, en prenant exemple sur Hector et en procédant avec logique, au lieu de me laisser entraîner par mon imagination.

Un. Miss Marianne s'était précipitée dans la rue en tenue de danse, sans châle, ce qui signifiait qu'elle pensait que sa précipitation pourrait sauver la vie d'Irma Eversham (donc elle respirait encore) et qu'il fallait chercher un médecin de toute urgence. Cela supposait qu'elle était inquiète et qu'elle souhaitait porter secours à sa belle-sœur plutôt que de la tuer. *À moins* (même si je n'y croyais pas réellement) qu'elle ait été diaboliquement intelligente et qu'elle ait délaissé le corps de sa victime dans le seul but de paraître innocente. Point non résolu.

Deux. Rose Eversham était celle qui tirait le plus de profit de la mort d'Irma. Elle allait certainement hériter de sa fortune et elle était enfin délivrée de sa langue acérée. Mais après l'avoir supportée toute sa vie, qu'est-ce qui avait pu provoquer un acte aussi désespéré ? Un acte qu'elle n'avait pas pu commettre elle-même, puisqu'elle était occupée toute la journée à l'église… ce qui impliquait que Rose ne pouvait être coupable sans un complice. Point à préciser.

Trois. Mr Robert Pottin avait fourni les sucriers de l'hôtel Royal Victoria. Avait-il fourni aussi le poison mortel ? Avait-il conspiré avec Rose Eversham ? ou était-elle de connivence avec sa tante ? Un élément crucial méritait toute mon attention : miss Marianne ne possédait pas de sucrier. Elle n'en faisait pas secret, détaillant à qui voulait l'entendre les méfaits des sucreries. Elle nous encourageait, nous ses élèves, à éviter la confiserie de Mr Dillon pour le bien de notre santé. Robert Pottin savait pertinemment que miss Marianne détestait le sucre et qu'Irma Eversham l'adorait. Si c'était lui qui avait glissé le poison dans le sucrier, miss Marianne n'était pas la victime visée. Mais la question restait ouverte : était-il le meurtrier ? Point non résolu.

Quatre. Quelque part se trouvait une feuille de papier au coin déchiré, un papier si crucial aux yeux de quelqu'un qu'il était prêt à tuer pour s'en emparer. Qu'était ce papier ? et où se trouvait-il ? Autre

point non résolu.

C'était exaspérant ! Toutes mes idées ne faisaient qu'amener de nouvelles questions ! Loin d'avoir nettoyé la vitre pour avoir une vision claire de la scène, je l'avais salie en y passant mes doigts crasseux ! Et aucun des points ne pointait réellement quelque part.

J'étais encline à penser que la découverte d'Hector la veille, le papier couvert de poudre, nous donnait une longueur d'avance sur la police. C'était un petit triomphe, quoi qu'en pense Charlotte. J'avais insisté, pendant le long chemin du retour, pour informer l'inspecteur Locke de cette nouvelle preuve.

– Une preuve de quoi ? s'était récriée Charlotte. Du délire idiot de deux enfants ?

– Mais ne croyez-vous pas que l'agent Beck…

– L'agent Beck ? s'était-elle exclamée en devenant écarlate. Il ne doit pas en entendre parler, vous m'entendez ? Vous pouvez jouer au petit détective si ça vous amuse, miss Aggie, mais vous devez laisser la police en dehors de vos enfantillages ! Votre prétendue preuve a fini là où elle devait être, à la poubelle.

« Dont elle est ressortie », pensai-je en souriant intérieurement. Le papier se trouvait en sécurité dans la poche d'Hector et la police ne pourrait s'en prendre qu'à Charlotte si un élément important de l'enquête leur avait échappé. Je savais garder un secret, et j'allais le prouver.

Au même instant, Tony sortit de son sommeil de plomb pour bondir sur ses pattes et aboyer furieusement. Avait-il senti une musaraigne dans l'herbe ? un autre lapin mort au milieu des roses ?

– Chut, le réprimandai-je. Ce n'est que moi, Tony chéri. Désolée de t'avoir réveillé !

Mais Tony continua à aboyer en direction des buissons de houx qui entouraient le portail du jardin.

– Arrête ! criai-je. Tu vas déranger maman, qui se repose ! S'il te plaît, arrête !

Je posai la main sur sa tête pour le faire rasseoir, mais il grogna, puis jappa plusieurs fois, tout en fixant d'un air furieux les feuilles de houx qui bougeaient.

– Je crains que ce ne soit moi qui l'agace, dit une voix derrière le buisson.

Je cessai de respirer. *La jeune fille était assise dans le fauteuil de jardin, proie solitaire ignorant tout du destin tragique qui l'attendait. Un*

maniaque avait remonté le chemin, n'attendant qu'une occasion pour étrangler l'innocente qui réfléchissait à son précédent crime.

– Si vous tenez votre chien, je sors, ajouta la voix.

Était-ce l'assassin ? Franchement, c'était peu probable. Je ne crois pas qu'un assassin se serait inquiété d'un chien qui aboyait.

– Qui est-ce ? demandai-je, faisant appel à un moi factice, bien plus assuré. Montrez-vous immédiatement, sinon mon chien va vous dévorer !

Un jeune homme mince apparut et s'appuya au portail. Ah ah ! Mr Augustus C. Fibbley, journaliste à *La Voix de Torquay*. Il portait une casquette à carreaux marron et une veste mal ajustée. Il n'avait pas les yeux enfoncés ni les cheveux gris, comme je l'avais imaginé du tueur. Ses joues étaient lisses – ni moustaches ni barbiche idiote. Ses lunettes rondes étaient cerclées d'une fine monture dorée.

J'ouvris la bouche et la refermai. Ma velléité de bravoure n'avait pas fait long feu.

– Bonjour, dit l'homme d'une voix éraillée, comme s'il avait mal à la gorge et aurait eu besoin d'un grog au miel brûlant. Ai-je l'honneur de parler à miss Agatha Morton ?

Incapable de répondre, je hochai la tête.

Tony jappa.

– C'est bien ce que je pensais. Vous m'avez l'air de quelqu'un capable de regarder froidement la mort en face tout en gardant le sourire.

J'aimais bien cette phrase, « regarder froidement la mort en face ». C'était exactement ce que j'avais fait, mais sans sourire, pour être honnête. Le jeune homme souleva le loquet. Il entra dans le jardin, très sûr de lui.

– Tony ! dis-je sèchement. Arrête d'aboyer !

– Sacré gardien que vous avez là. J'ai dû l'inquiéter en surgissant de nulle part.

– D-d'habitude, il n'aboie que sur les filles, dis-je, désespérant de calmer mes nerfs. Enfin, les autres filles que moi.

C'était quelqu'un qui vivait de sa plume ! Je ne voulais pas lui donner l'impression de ne pas savoir aligner deux mots.

– Je vous prie de m'excuser, mais je tenais à vous poser quelques questions.

Il jeta un regard au carnet qu'il tenait à la main et qu'il agita.

Les gros titres du matin me traversèrent l'esprit. « Le cadavre

découvert par des enfants ! » Il avait dû apprendre que j'avais été la première à arriver sur la scène du crime ! Il voulait me poser des questions ! Après avoir été évoquée en qualité de poétesse, j'allais être interviewée ! Si seulement je parvenais à trouver mes mots et à me les sortir de la bouche.

– J'aurais dû commencer par me présenter, reprit le jeune homme. Je m'appelle Augustus Fibbley, mais je préfère Gus. Je suis journaliste à *La Voix de Torquay*.

Je hochai la tête. J'étais au courant.

– J'ai cru comprendre que vous aviez été la première à découvrir cette pauvre femme, ajouta-t-il. Avez-vous perdu connaissance ?

Je secouai la tête.

– Bien sûr que non ! s'exclama-t-il. Maintenant que je vous connais, je vois bien que vous n'êtes pas du genre timoré.

Notre brève rencontre ne m'avait pas permis de montrer beaucoup de courage, mais je n'étais pas aussi timorée qu'une Florence Pottin, pour sûr.

– Vous étiez dans le vestibule chez Rose hier après-midi, murmurai-je.

– En effet.

Il s'approcha d'un pas.

– Et au concert aussi. Pour l'amitié entre les peuples. Je vous ai vu dans le fond de la salle.

– Pour avoir entendu votre poème, j'en conclus que vous êtes une fine observatrice, dit Mr Fibbley. Le désordre qui régnait dans le studio des Sirènes a dû vous sauter aux yeux, n'est-ce pas ?

Tony avait enfin cessé d'aboyer, mais il se tenait immobile à mes pieds et soufflait comme une machine à vapeur.

– Et comme vous êtes un excellent témoin, vous avez pu décrire à la police tout ce que vous aviez remarqué ?

– Je pense.

Nul besoin d'attirer l'attention sur le fait que miss Marianne avait pu verser le poison elle-même.

– Le corps, le visage bleui… le thé renversé, le sucrier…

– Le sucrier ? releva-t-il.

– L'insigne de l'hôtel Royal Victoria, précisai-je. Sur le sucrier où se trouvait le poison.

– Ah ! Vous confirmez mon intuition. Vous êtes aussi fine qu'une aiguille !

Il griffonna quelques mots dans son carnet.

– C'est Mr Robert Pottin qui offrait la collation, n'est-ce pas ?

Je me retournai au bruit de pas sur le chemin. Léonard portait un seau, répandant de l'eau sur le dallage.

– Léonard ! m'exclamai-je. Vous m'avez fait peur !

Il s'écarta de la flaque qui s'était formée.

– Venez faire la connaissance de Mr Fibbley, dis-je. Il est journaliste.

– Miss Graves est-elle au courant que vous parlez à un inconnu ?

Je plissai les yeux en direction de la maison et haussai les épaules avec la plus grande nonchalance.

– Ce n'est plus vraiment un inconnu. Nous parlons depuis des heures !

Cinq minutes tout au plus. Mais je n'avais pas l'impression de parler à un inconnu ordinaire. Ma timidité s'était évaporée.

– Miss Agatha, déclara Léonard en serrant les dents, rentrez le chien dans la maison.

Il repoussa Tony d'un petit coup dans les côtes du bout des orteils et s'avança.

– Vous vous croyez malin, à pénétrer par effraction dans les jardins ? lança-t-il à Mr Fibbley. C'est ainsi qu'on écrit les nouvelles, aujourd'hui ? En tirant les vers du nez d'une enfant ?

Le jeune homme se heurta au buisson de houx en reculant.

– Je ne pensais pas à mal, mon ami. Cette jeune fille fait partie des témoins…

– Je suis pas votre ami, rétorqua Léonard. Allez plutôt poser vos questions indiscrètes au grand hôtel. Et qu'on ne vous revoie pas traîner par ici !

– Léonard !

Mr Fibbley rougit, remonta ses lunettes sur son nez et s'éloigna à grands pas pressés en direction du coin de la maison. Tony se remit à japper.

– Les journalistes sont comme les mauvaises herbes, reprit Léonard. J'amène la carriole devant l'entrée dans cinq minutes. Pour votre sortie au musée.

– Je ne suis plus une enfant, dis-je. Si vous pouviez faire l'effort de vous en souvenir.

Tony s'arrêta enfin de japper.

– Miss Agatha ? appela Sally depuis le seuil de la cuisine. Votre

grand-mère vous demande !

Je fis un signe à Sally, mais ne bougeai pas tout de suite. Léonard s'était montré très grossier. Allait-il moucharder auprès de maman ? Peut-être devrais-je le remercier de m'avoir tirée des griffes d'un inconnu ! S'il était possible de découvrir un cadavre sous un piano, pourquoi n'y aurait-il pas un meurtrier dans notre jardin ?

12

UNE SORTIE SENTIMENTALE

Lorsque papa était encore vivant, nous allions souvent ensemble au musée d'Histoire naturelle de Torquay, mais je n'y avais pas remis les pieds depuis sa mort. Quand je franchis la porte voûtée et pénétrai dans l'entrée plongée dans la pénombre, j'eus le cœur transpercé.

– Je sais que tu as des animaux favoris, Agatha, alors vas-y, me dit Grannie Jane. L'instinct est le meilleur des guides pour faire des découvertes. Et quand tu auras eu ton compte, tu me trouveras dans la salle de lecture avec les dessins de botanique.

Je montai le double escalier jusqu'au deuxième étage des salles d'exposition, où l'on pouvait admirer des squelettes et des animaux empaillés.

Papa faisait partie de ces visiteurs qui s'arrêtent devant chaque vitrine, l'observent avec attention, lisent les explications et l'observent à nouveau. Mais, moi, j'aimais déambuler entre les vitrines jusqu'à ce

que quelque chose capte mon attention.

Je commençai par l'une de mes préférées, le diorama d'un lynx attaquant un faon. Le lynx avait disparu depuis longtemps en Angleterre, mais il redevenait vivant devant le décor peint de château fort avec pont-levis censé indiquer la période où la bête arpentait encore nos campagnes. Le lynx, avec son pelage doré couvert de taches et ses élégantes touffes au niveau des oreilles, avait été immortalisé en plein bond, surgissant de derrière un trône en plâtre. Les griffes du fauve s'enfonçaient dans l'arrière-train du faon, laissant de longues éraflures ensanglantées sur sa fourrure. Si on regardait de près, on pouvait distinguer des éclats de peinture rouge autour des stries, mais l'effet, de loin, était délicieusement horrible.

Je m'imaginai perchée sur un tabouret dans un atelier, entourée de pots de peinture et de colle, de tas de copeaux de bois et d'un assortiment de pinceaux… *L'artiste, concentrée, portait un tablier en toile avec une poche spéciale pour son marteau. Ses lunettes étincelaient tandis qu'elle fredonnait. Tout en recousant à petits points l'oreille arrachée d'un blaireau, elle imaginait qu'il s'était battu contre un raton laveur. Chaque piqûre d'aiguille, chaque coup de poinçon, s'intégrait à l'histoire qu'elle se racontait.*

La scène préférée de papa était un serpent à la gueule béante, en train de voler un œuf dans le nid d'une mère colvert furieuse. Papa se moquait du mâle, qui se planquait frileusement dans les roseaux tandis que la femelle ouvrait grand son bec et ses ailes dans un accès de fureur maternelle.

Je passai devant les scènes du loup gris, du castor canadien et de la tortue luth, mais ma tristesse ne faisait que croître à chaque pas. C'était bien moins amusant de visiter le musée seule, sans papa. Je pris conscience que tout ce que je vivrais dorénavant, jusqu'à mon dernier souffle, se déroulerait sans lui. Comment accepter une chose pareille ? Des larmes me brûlèrent les yeux. Il fallait l'accepter, point. Je n'avais pas le choix. « Alors, Agatha, n'y pense plus. »

La prochaine fois, songeai-je, Hector devrait venir avec moi. Quel serait son animal favori ? J'étais certaine qu'il apprécierait aussi les vitrines de squelettes. Si seulement Charlotte ne s'opposait pas si vivement à notre amitié ! Nous avions tant de choses à nous dire ! Un vrai journaliste était venu recueillir mes impressions ! Si Léonard ne nous avait pas interrompus, j'aurais pu lui poser quelques questions à mon tour. Par exemple, comment écrit-on un article quand on se

retrouve face à tant de pistes différentes ? Et, face à un cadavre, comment faire le tri entre les détails insignifiants et les éléments cruciaux ?

Je m'essuyai le visage avec ma manche. Était-il possible qu'au lieu de détourner mes pensées du meurtre, j'aie justement *besoin du meurtre* pour me changer les idées, afin de dissiper la grisaille d'un monde sans papa ?

S

Grannie Jane était dans la salle de lecture, comme promis, en train d'examiner un dessin encadré sur le mur. Près d'elle, un homme solidement charpenté, aux favoris broussailleux, lui donnait des explications à voix basse :

– *Lavandula*, dit-il, communément appelée lavande, comme vous devez le savoir. Elle fait partie de la même famille que la menthe, aussi vous ne serez pas étonnée de ses qualités aromatiques. Les espèces présentées ici ont des feuilles très découpées et dentées, ce qui n'est pas représentatif du genre.

– Ah, te voilà, ma chérie, dit Grannie en me touchant le bras. Tu te souviens de Mr Herbillon, le botaniste du musée ?

– Monsieur…

J'inclinai légèrement la tête.

– Je suis ravie de vous revoir ici, miss Morton. Je crois que votre grand-mère me trouve plutôt rasoir cet après-midi…

Je vis en effet que ses yeux reflétaient un profond ennui. Je l'entraînai vers une chaise pour la faire asseoir. Ma détermination eut raison de mon désir habituel de fuir toute conversation. Voilà qu'on m'offrait un expert sur un plateau !

– Grannie Jane est aussi incollable sur les fleurs que sur les points de tricot. Mais, moi, j'ai une question à vous poser.

Son visage s'éclaira.

– Bien sûr, miss Morton. Que puis-je pour vous ?

Je parcourus des yeux la petite collection de dessins exposés sur l'unique mur de la bibliothèque qui n'était pas couvert d'étagères. Il devait certainement s'y connaître en plantes vénéneuses.

Mais comment l'interroger sans inquiéter ma grand-mère ?

– Avez-vous des dessins rangés quelque part ? demandai-je.

Un grand meuble se dressait au milieu de la pièce, doté d'une dizaine de tiroirs étroits.

– Je m'intéresse en particulier…

Je baissai la voix.

– … aux champignons toxiques.

« Entre autres poisons », aurais-je pu préciser, mais je n'en fis rien.

– C'est un intérêt inhabituel pour une jeune demoiselle, commenta Mr Herbillon, jetant à Grannie Jane un regard soucieux.

– Je m'inquiète pour mon chien, expliquai-je. Tony est très téméraire dans ses goûts, il aime manger des tas de choses horribles. Hier encore, nous avons trouvé un lapin avec la cervelle arrachée.

Mr Herbillon parut de plus en plus alarmé.

– Ce n'est pas Tony qui l'a tué ! Mais il avait très envie de s'en approcher, vous voyez ? Alors j'aimerais en savoir davantage sur les dangers potentiels du jardin.

– Euh…

– Le cyanure, dis-je. Est-ce que cela vient d'une plante ?

Le botaniste toussa.

– On trouve du cyanure dans de nombreux noyaux. Les cerises, par exemple, ou les pépins de pomme, mais en toute petite quantité. Si vous l'empêchez de manger des fruits, votre toutou ne risque rien.

– Auriez-vous des dessins que je puisse consulter ? demandai-je. À quoi ressemble la belladone ? ou l'opium ?

J'étais ravie de découvrir qu'une fois une conversation lancée, il me suffisait de poser des questions pour l'entretenir.

Le botaniste ouvrit un tiroir et me montra un dessin détaillé d'une fleur violette.

– Je n'ai jamais entendu parler d'un chien qui aime manger les fleurs, dit-il. Je peux vous rassurer, Tony ne deviendra pas un drogué. Cette fleur s'appelle *Papaver somniferum*, ou pavot somnifère. On l'utilise en Orient pour produire de l'opium et de la morphine.

– Et la strychnine ? insistai-je. Dans les enquêtes de Sherlock Holmes, on parle souvent de strychnine.

Mr Herbillon toussa à nouveau, un bref jappement, et regarda Grannie à l'autre bout de la salle.

– J'ai entendu dire que la strychnine était l'un des ingrédients de la mort-aux-rats, continuai-je, parvenant enfin à mon but.

Était-ce une coïncidence si Robert Pottin et miss Marianne s'étaient

tous deux plaints des rongeurs la veille du meurtre ? Avaient-ils tous deux le poison à l'esprit ?

– Ce serait dangereux pour un petit terrier, n'est-ce pas ?

– Sans aucun doute, confirma-t-il. Mais on ne l'utilise pas ailleurs qu'à l'office ou à la cuisine. Un chien qui vit dehors ne risque rien.

– Quels seraient les symptômes, insistai-je encore, s'il venait à en manger ? Je me demande si cela donne le visage bleu une fois mort ?

– Le *visage* ? répéta-t-il, d'une voix où perçait clairement la panique.

– Agatha, chérie, intervint Grannie Jane.

Saperlotte ! Depuis combien de temps nous écoutait-elle ?

– Je crois que nous avons assez fatigué Mr Herbillon pour cet après-midi. Et je m'inquiète pour mon thé.

Je remerciai et saluai poliment, puis nous retraversâmes tout le musée pour rejoindre Léonard, qui nous attendait patiemment. Ce n'est qu'alors que surgirent les réprimandes.

– Je vois que cette sortie ne t'a pas du tout ôté de la tête la mort de cette pauvre Irma Eversham, déclara Grannie Jane, haussant la voix à cause du martèlement des sabots et du grincement des roues. J'imagine que tu n'as rien appris d'intéressant ?

– Pas vraiment, reconnus-je. Mais tu devrais applaudir mes efforts, chère Grannie. J'ai fait chauffer mes neurones cet après-midi.

S

Nous arrivâmes à l'hôtel Royal Victoria avec un bel appétit. Goûter à l'hôtel était un plaisir rare, réservé aux occasions spéciales. J'imagine que se changer les idées d'un meurtre en était une.

– Que dirait notre demoiselle d'un délicieux cacao ? s'enquit Grannie.

– La demoiselle serait ravie s'il était accompagné d'une bonne cuillerée de crème Chantilly…

Mes sandwichs préférés étaient ceux au concombre et à la ciboulette, et ceux avec du jambon en tranches aussi fines que des pelures d'oignon. Après les sandwichs venaient les gâteaux et les tartes. Plus une assiette de scones à la crème avec un pot de confiture de fraises.

– Je doute qu'on se régale autant au presbytère. J'aurais tellement aimé qu'Hector vienne avec nous !

– Hector doit être à l'école, un lundi après-midi, rétorqua ma grand-mère. J'ai entendu dire qu'il avait eu une bourse pour le collège.

– Il est très intelligent, approuvai-je. Et il fait un ami on ne peut plus convenable, non ?

– Ce n'est pas l'avis de miss Graves, Agatha, même si, moi, je le trouve charmant. Ce sera à ta mère de trancher, je suppose.

Je tartinai un scone d'une couche si épaisse de beurre qu'il pouvait passer pour du fromage.

– Je trouve ça agréable d'avoir un ami. Et de me passionner pour des questions de chimie plutôt que de tourner en rond. J'aimerais savoir quel poison a été utilisé… Qu'en penses-tu, Grannie ?

– Cela t'étonnera peut-être, mais je ne suis pas très versée en poisons, Agatha. Cependant, je me souviens d'un cas dans ma jeunesse – il y a trente ans peut-être ? –, celui d'une femme nommée Mary Ann Cotton, qui avait été arrêtée pour le meurtre de son beau-fils. Un beau-fils d'un quatrième mariage. On avait découvert lors de son procès – grâce à l'acharnement des journalistes – qu'elle avait laissé derrière elle toute une collection de cadavres.

– Combien ? m'exclamai-je. Comment s'y prenait-elle ?

– Si je me souviens bien, elle avait tué trois de ses quatre maris et onze de ses enfants. Tous avec de l'arsenic. Les victimes souffrent de crampes d'estomac. Mrs Cotton ne fut pas soupçonnée avant des années. Son avocat a tenté de prouver que son beau-fils était mort à force d'inhaler la teinture utilisée dans le papier peint vert de leur maison.

Je léchai un morceau de beurre sur mon pouce.

– Des crampes d'estomac, cela ne paraît pas très rapide.

– Je crois que l'arsenic met plusieurs jours à agir et qu'on confond souvent ses effets avec le choléra, entre autres.

– Alors ce n'est pas de l'arsenic dans le cas de Mrs Eversham. Elle est morte si vite ! Est-ce qu'on peut combiner les poisons ? Pour allier la rapidité à la puissance ?

– Ta mère a raison de trouver tes préoccupations un peu trop morbides… Même si je reconnais que c'est une affaire pour le moins intrigante…

Je restai un moment silencieuse.

– Je ne choisis pas mes pensées, dis-je enfin. Ce sont elles qui viennent à moi, tout comme les vers d'un poème.

– Il y avait eu un poème justement ! s'exclama Grannie Jane. Sur Mrs Cotton. Voyons voir… J'en ai oublié l'essentiel.

Elle se frappa le front.

– Mais les derniers vers me sont restés. Je sens que tu vas les aimer, Agatha… « *Mary Ann Cotton, morte et oubliée. Couchée sur son lit, les os tout rongés* » !

Elle se mit à rire, contente d'elle-même. Je reconnus que c'était une excellente rime.

– Quel était le mobile de Mary Ann ? Était-ce simplement une personne remplie de haine ?

– De haine ? Non. C'était plutôt l'appât du gain. Tu n'as sans doute jamais entendu parler du fonctionnement des assurances-vie, mon enfant. À l'époque, c'était une idée assez nouvelle. On pouvait assurer la vie d'une personne à la façon des paris sportifs, pour quelques livres. Si la personne assurée mourait soudainement, le parieur recevait des dividendes assez importants. Mary Ann Cotton a gagné une somme considérable en sacrifiant les membres de sa famille.

– Elle a tué ses propres enfants pour de l'argent ? m'exclamai-je, ahurie qu'une telle méchanceté pût exister. Sherlock Holmes a raison, alors. Dans les affaires dont il s'occupe, le mobile est presque toujours l'argent. Le meurtre et l'appât du gain doivent se tenir la main comme deux meilleurs amis, qu'en penses-tu ?

– L'argent, ou une immense souffrance, soupira Grannie en étalant de la crème sur son scone. Ou les deux à la fois. Des amis intimes, comme tu dis.

– Crois-tu que Mrs Eversham avait pris une assurance-vie ?

– Quelle que soit notre envie de connaître la vie des gens, certains détails ne regardent pas leurs voisins, rétorqua Grannie Jane. Si tu *insistes*, toutefois, je dirais que, non, les Eversham n'étaient pas le genre de personnes à s'abaisser à placer de l'argent sur une vie humaine.

Elle remua sur sa chaise de façon à attirer l'attention du serveur, et lui demanda la note. Je détournai les yeux du spectacle des vagues pour voir qui avait la chance de prendre son thé à l'hôtel Royal Victoria un lundi après-midi.

– Oh ! m'écriai-je, me couvrant la bouche de ma serviette. Encore lui !

– Qui ça, *lui* ?

– Le reporter, chuchotai-je. Mr Augustus Fibbley, juste là, à la table du coin.

Grannie Jane, naturellement, ne pouvait pas se dévisser le cou pour regarder.

– Et depuis quand reconnais-tu les journalistes de presse ?

Mentir fut plus facile que je ne l'aurais cru.

– Il a assisté à notre concert de bienfaisance (ce qui était vrai et faux à la fois). Il a même mentionné mon poème dans sa chronique.

Pas mon nom, cela dit.

– Et aujourd'hui, je ne voudrais pas me vanter, mais… on a parlé de moi dans les gros titres. « EMPOISONNÉE !!! » citai-je. « Meurtre abominable dans la salle de danse des Sirènes ! », « Le cadavre découvert par des enfants ! » Tu t'en souviens ? « Torquay retient son souffle » ?

– Racoleur, commenta-t-elle.

– Il parle à Robert Pottin, dis-je, l'observant. Enfin, c'est surtout Robert Pottin qui parle. Le reporter prend des notes plus vite que la lumière.

– Quel dommage que notre table soit si mal placée, déclara Grannie Jane.

Elle ôta son sac à main du crochet sous la table.

– Viens, Agatha, j'aimerais toucher un mot au jeune homme chargé de couvrir le meurtre du studio des Sirènes.

Son visage affichait une ferme détermination, à l'exception de ses yeux, qui brillaient malicieusement. En me redressant brusquement, je fis voler les miettes du gâteau. Grannie y mit plus de grâce. Le serveur se précipita pour l'aider, mais elle l'écarta d'un petit geste de la main.

Les deux hommes levèrent les yeux à notre approche. Le duvet de Robert Pottin le faisait paraître plus âgé que Mr Fibbley, avec ses joues rasées de près, mais je supposai qu'ils avaient le même âge que Rose Eversham et que ma sœur Marjorie. Les verres des lunettes d'écolier du reporter réfléchissaient l'éclat du soleil qui pénétrait par les fenêtres. Robert Pottin se mit prestement debout par respect pour Grannie Jane. J'imagine qu'il montrait le même empressement envers toutes les vieilles dames qui venaient à l'hôtel. Mr Fibbley, plus gauche, fit horriblement grincer sa chaise en se levant.

Je bégayai en faisant les présentations, mais ne m'embrouillai pas.

– J'aime m'informer des nouvelles, dit Grannie, et je ne déteste pas

une petite dose de ragots de temps en temps. Mais gagner sa vie en fourrant le nez dans les affaires des autres me paraît des plus *sordide*.

Le rose monta aux joues de Mr Fibbley, tandis que Mr Pottin devenait écarlate.

– C'est pour une bonne cause, Mrs Morton, se défendit-il. C'est pour Rose que je parle à ce type, pour qu'il sache que c'est une chic fille.

– Mr Fibbley aurait-il la moindre raison de croire que Rose Eversham n'est *pas* une chic fille ? s'enquit Grannie Jane en posant sur le reporter un regard cinglant.

Mr Fibbley remonta ses lunettes sur son nez et cligna des yeux.

– Je suis ravi de vous compter parmi mes lecteurs, Mrs Morton. La plupart des histoires ont des ressorts plus profonds que les faits ne le laissent croire, comme vous l'aurez remarqué. Dans ce cas précis, je suis à la recherche de mobiles qui n'apparaîtraient pas à la surface.

– Si Rose avait dû tuer sa mère, je ne vois pas pourquoi elle aurait attendu si longtemps, déclara Robert. La vieille ne l'a pas volé, à force de chercher querelle à tous ceux qui croisaient son chemin. Moi compris.

Il sourit brièvement.

– Mais Rose surtout.

Les yeux de Mr Fibbley plongèrent sur le carnet ouvert sur la table. Je le sentais, les doigts lui démangeaient de noter ce que Robert Pottin venait de dire. Pouvait-on considérer qu'il avait à moitié avoué sa participation à un homicide qu'il jugeait justifié, car la victime était une méchante femme ? Robert savait-il quelque chose qu'il était seul à savoir ? Ou était-il habilement en train de détourner l'attention sur quelqu'un d'autre que lui ?

Grannie Jane haussa les sourcils.

– Un petit conseil, Agatha chérie, lorsque tu feras tes premiers pas dans le monde. N'oublie jamais à qui tu t'adresses, ni comment tes paroles peuvent être interprétées par ceux qui t'écoutent.

– Voilà un conseil judicieux, Mrs Morton, approuva Mr Fibbley. Même si, pour ma part, j'ai besoin que les gens oublient de se surveiller lorsqu'ils me parlent…

Puis il fit un clin d'œil. *Dans ma direction*.

– Attendez un instant, s'exclama Robert Pottin, comprenant enfin qu'ils faisaient allusion à ses propos irréfléchis. Si vous pensez que…

– Il est temps, Agatha, murmura Grannie Jane. Notre curiosité devient déplacée. Vous avez un ravissant salon de thé, Mr Pottin. Nous

avons passé un moment fort agréable. Bonsoir.

– Si vous pensez que j'ai trucidé cette vieille bique à cause de ce que je viens de dire, vous faites fausse route, déclara Robert Pottin. Si je devais tuer quelqu'un…

Il me fixa d'un air furieux.

– Je le ferais de mes propres mains.

13

DEUX LETTRES ET UN SECRET

– Il me semble, me confia Grannie Jane un peu plus tard, que Mr Robert Pottin est de la même trempe que le petit Bertie Cummings, qui vivait en bas de ma rue lorsque j'étais enfant. Bertie attendait que des garçons plus courageux escaladent le mur du presbytère et en reviennent les poches remplies de prunes. Lorsqu'il avait réussi à en mendier une, il venait se pavaner devant nous en la mâchant ostensiblement, pour nous montrer comme il était canaille.

Je trouvai curieux qu'on puisse vouloir paraître canaille, alors que, moi, je déployais beaucoup d'efforts pour paraître sage. Grannie voulait-elle suggérer que Robert Pottin n'avait pas tué Mrs Eversham, même s'il aurait aimé le faire ? En tout état de cause, il figurait toujours en très bonne place sur ma liste de suspects.

Dès que nous fûmes rentrées à la maison, Grannie alla rattraper sa sieste perdue. Je fourrai en vrac mon manteau dans le placard du vestibule avant de m'élancer vers l'escalier, impatiente de noter les indices que j'avais rassemblés dans ma tête.

– Mademoiselle ! appela Sally depuis le couloir d'en bas. J'ai une lettre pour vous !

Elle agita l'enveloppe.

– Le facteur ne se fatigue plus à frapper à la porte d'entrée, il vient directement à la cuisine.

Marjorie ! Elle était revenue de sa lune de miel ! J'avais reconnu son écriture qui ressemblait à la mienne, même si la mienne n'était jamais si soignée.

– Merci, Sally ! Est-ce que maman en a reçu une aussi ?

– Oui, mademoiselle.

Je ne pris pas la peine de chercher un coupe-papier. Grimpant l'escalier pour rejoindre ma chambre, je fis sauter le sceau du bout de l'ongle.

Jeudi

Très chère Aggie,

Merci pour ta lettre et le joli dessin de Tony avec son énorme os d'agneau. Elle m'attendait à la maison quand nous sommes rentrés de notre voyage de noces, qui a été magnifique (ton orthographe est toujours épouvantable ! Un des inconvénients de l'idée de maman de ne pas t'envoyer à l'école !).

Je suis assise dans le petit salon du matin et je t'envoie tous mes voeux pour le concert de ce soir au studio des Sirènes. Lorsque tu recevras ce message, tu te souviendras de ta déclamation avec soulagement et fierté. Félicitations, miss !

Je fis une pause. Ma dernière lettre datait d'avant la découverte du corps de Mrs Eversham ! Avec quelle rapidité notre vision du monde pouvait se retrouver bouleversée – surtout quand on a « regardé froidement la mort en face »…

La nièce de James, Lucy, a été très marquée par sa rencontre avec toi le jour de notre mariage. Elle dit que c'était le plus beau jour de sa vie. (Pour moi aussi, mais rien d'étonnant quand on est la mariée !) Je suis si heureuse que Lucy et toi vous entendiez bien.

James et moi espérons que maman, Grannie Jane et toi, vous viendrez passer Noël avec nous à Owl Park. Lucy sera là, ainsi que le reste de la famille de James, quelques amis et connaissances qui n'ont nulle part où aller. Dis que tu en as envie autant que moi !

Mille baisers, Agatha-Pagatha,
Ta soeur qui t'aime, Marjorie.

Je gardai la lettre à la main, les yeux fermés, refoulant mes larmes. Ma sœur me manquait terriblement. Mais papa me manquait davantage encore et Marjorie venait de remuer le couteau dans la plaie. C'est papa qui utilisait ce surnom, en référence à cette comptine absurde :

Agatha-Pagatha[*]*, ma poule aux yeux bleus,*
Pond des œufs pour ces messieurs.
Elle en pond un, elle en pond deux,
Un matin, elle a dit : « Meuh ! »

Je grimaçai le plus fort possible en me mordant la lèvre. « ALLEZ-VOUS-EN, les larmes ! Pense à autre chose ! »

Alors que je glissai la lettre dans son enveloppe, je vis que Marjorie avait griffonné un post-scriptum sur l'autre côté.

Bonté divine, Aggie !
Je viens de recevoir un message de Grannie Jane au sujet de la mère de Rose Eversham. Quelle affreuse nouvelle ! Je vais écrire à Rose sans attendre, mais je suis horrifiée à l'idée que tu aies fait une découverte aussi effroyable. Tu es courageuse.
Toute mon affection, M.

Ma réputation de découvreuse de cadavre se répandait comme une traînée de poudre. Mais trouver le meurtrier, ça, c'était une autre paire de manches. Et être un fin limier demandait plus de mérite que de simplement entrer dans une pièce où un cadavre attendait qu'on le

découvre, couché sous le piano.

Pour être un fin limier, il fallait prendre des notes. J'étais montée chercher mon cahier, n'est-ce pas ? Je ne le trouvai pas dans le tiroir de ma table de chevet où je le rangeais d'habitude. Pas davantage au milieu des coussins sur la banquette de fenêtre, où j'aimais m'installer pour écrire de la poésie. Pas sur le lit. Ni en dessous.

« Allons, réfléchis ! Où l'as-tu vu pour la dernière fois ? »

Mon esprit vola dans le studio des Sirènes. Je revis le docteur Chase agenouillé près du corps de la mère de Rose, miss Marianne, blême, qui se tordait les mains… Charlotte me houspillant pour que je ressorte… Moi n'en tenant pas compte, mais me précipitant – au point de manquer marcher sur la pauvre Mrs Eversham – pour reprendre le cahier là où Rose l'avait posé la veille au soir, sur le couvercle du piano.

Et ensuite ?

Charlotte m'avait entraînée hors de la salle, puis dans l'escalier, et enfin dans la confiserie de Mr Dillon afin d'y attendre la police. *Eurêka !* J'avais glissé le cahier dans mon sac de danse, et n'y avais plus songé.

Combien de neurones avais-je dû activer pour me souvenir d'un simple détail ? Je tirai mon sac de danse de sous ma penderie et tentai d'ouvrir le fermoir.

Hourra ! Mon cher cahier tout usé n'attendait que de reprendre du service. Je le feuilletai à la recherche de la dernière page écrite. Une feuille en tomba. Elle ne portait aucune écriture manuscrite, mais des fragments de mots imprimés, découpés et collés, qui formaient un texte :

Je retournai la feuille. Rien de l'autre côté. Je la lus une deuxième fois, puis une troisième. La chaleur m'était montée au visage et mes mains tremblaient. Qui avait pu écrire ça ?

Il était clair que le message ne m'était pas destiné. Mes parents avaient d'abord eu Marjorie, puis moi, aucun doute là-dessus. Mais si ce n'était pas pour moi, alors pour qui ? Et comment s'était-il retrouvé dans mon cahier ? Malgré la signature « Fair-Play », le ton était plus

menaçant que bien intentionné.

Et il contenait un très grand secret.

Chaque lettre avait été découpée dans un texte imprimé afin de former de nouveaux mots. La plupart, assez petites, devaient provenir d'un journal. Majuscules et minuscules étaient mélangées, de sorte que les lignes formaient des vagues irrégulières. Je les observai de si près que je sentis l'odeur de la colle et de l'encre. L'auteur s'était donné beaucoup de peine pour cacher son identité.

Je me secouai. Je tenais là un vrai indice dans une vraie histoire de meurtre. Car c'était forcément lié au meurtre. Deux mystères ne pouvaient pas survenir en même temps.

« Commençons par le commencement, me dis-je. Procédons avec logique, comme le ferait Hector. »

Lorsque j'avais donné mon cahier à Rose pendant le concert, il ne contenait aucune lettre. Elle y avait donc été glissée entre ce moment-là et celui où j'avais tendu la main par-dessus le corps pour l'attraper. Mais par qui ?

Était-ce l'auteur du texte qui l'avait cachée dans mon cahier ? Ou était-ce au contraire le destinataire, afin de la soustraire aux regards ? Y avait-il deux personnes à découvrir… ou trois ? Mon cahier avait-il servi de boîte aux lettres ? Ou le message avait-il atterri là par hasard ? Aucune de ces deux hypothèses ne faisait sens. Mon nom était très visible sur la couverture, on ne pouvait pas s'y tromper.

Rose avait probablement été la dernière à toucher mon cahier, puisque je l'avais retrouvé à l'endroit où elle l'avait posé. Si Rose y avait glissé la feuille pendant qu'elle lisait, le public l'aurait vu. Et ensuite, quand chacun était rentré chez soi ? À ce moment-là, elle n'avait plus besoin de se cacher. Elle pouvait ranger la lettre dans son sac à main, tout simplement.

La tête me tournait. Comment venir à bout de ce mystère ?

À cet instant, deux coups furent frappés à ma porte, suivi d'un troisième. La manière habituelle de Charlotte. Je fis prestement disparaître la feuille dans le cahier.

– Miss Aggie ?

Elle passa la tête par la porte. Mon cœur battait aussi fort que si j'avais fait la course avec un poney.

– Bonjour, couinai-je.

– Nous sommes tous à table, sauf vous, annonça-t-elle.

Je passai la main à plat sur mon précieux cahier.

– J'arrive. Dix secondes.

Dès qu'elle fut repartie, je volai à la fenêtre et le glissai sous les coussins. Une chose au moins était certaine, je ne parlerais pas de la lettre à Charlotte. Elle avait été odieuse avec Hector lorsqu'il avait trouvé le papier couvert de poudre. Lui montrer ce deuxième indice reviendrait à tendre le bâton pour me faire battre. Jamais elle ne serait une alliée dans la recherche du meurtrier, je le savais. Je m'élançai dans le couloir et dévalai l'escalier sans m'arrêter pour lisser mes cheveux ni reprendre mon souffle. Être cachottière demandait une énergie considérable ! Comment les criminels faisaient-ils leur compte ?

Grannie Jane me jeta un regard sévère lorsque j'apparus dans la salle à manger, les joues brûlantes, bafouillant des excuses. Charlotte me fit passer une assiette avec de la langue froide, du pain et du beurre. Je *détestais* la langue. Ça ressemblait bien trop à une vraie langue !

– Si j'avais su que notre sortie nous vaudrait l'impolitesse d'un retard…, commenta Grannie Jane.

– Pardon, Grannie. Je suis désolée.

Grrumpf ! Grannie Jane était si imprévisible ! Elle était votre meilleure amie et, la minute suivante, elle devenait brusque et impitoyable. Mieux valait ne pas lui montrer la lettre. Si je tombais dans un mauvais moment, elle était capable de la jeter au feu ou, pire, de l'envoyer directement à l'inspecteur Locke. Quelle insulte à mes dons de limier !

– Tu es sûre que ça va, ma chérie ? s'enquit maman en posant la main sur mon front. Tu as l'air indisposée.

– Non, non, ça va.

Je grignotai un morceau de pain recouvert d'une épaisse couche de beurre.

– Tu n'as pas touché à ta langue, dit maman. Un enfant en pleine croissance a besoin de bonne viande, de céréales et de grand air. Charlotte, allons de ce pas voir la cuisinière. Nous allons mettre au point un régime revigorant pour Agatha. Je me fais du souci pour elle depuis le drame de samedi.

Je ne protestai pas. Cela faisait du bien à maman de me gaver de son de blé et d'huile de foie de morue. Mais je ne lui montrerais pas la lettre à elle non plus. Elle s'inquiétait trop facilement, et quand elle s'inquiétait, elle se mettait dans tous ses états. Je ne l'avais jamais fait

exprès, naturellement, mais je me rappelai avec embarras les rares fois où je lui avais causé de la détresse. Comme lorsque ce balourd de Tony était tombé dans le ruisseau l'été précédent et n'arrivait plus à en ressortir. J'avais dû patauger dans l'eau pour l'aider et j'étais rentrée couverte de vase. Maman s'était évanouie, pour de bon. Si elle voyait la lettre de menaces, nul doute qu'elle réagirait comme Charlotte et m'interdirait ce qui me tenait le plus à cœur : résoudre l'énigme du meurtre de Mrs Eversham.

– Le cacao de l'hôtel t'aurait-il gâté l'appétit ? s'enquit Grannie. Tu avais pourtant promis de manger sans faire d'histoires !

– Je ne savais pas que ce serait de la langue, marmonnai-je.

Grannie déplia *La Voix de Torquay*.

– Quelle déception, murmura-t-elle. Mr Fibbley n'a rien fait paraître ce soir, malgré sa promesse dans l'édition de ce matin. Trop occupé à prendre le thé avec l'un des principaux suspects, je suppose.

– Il n'y a *rien* sur la mort de Mrs Eversham ?

– Juste une déclaration de l'inspecteur Locke. « L'enquête poursuit son cours, etc. Quiconque détenant une information doit se rendre à la police immédiatement, etc. »

Je fixai les petits reliefs sur mon morceau de langue. Si Tony avait été accepté dans la salle à manger, j'aurais pu discrètement lui en faire profiter. La police l'ignorait, mais Hector et moi disposions de deux informations importantes : un papier recouvert d'une poudre peut-être mortelle et une lettre de menaces anonyme. Mais Charlotte nous avait vertement semoncés pour avoir osé penser que notre trouvaille était digne d'intérêt. Elle m'avait interdit de m'y intéresser davantage. Il paraissait plus prudent de lui obéir et de taire nos indices pour le moment. Qui avait dit qu'une fille ne savait pas garder un secret ?

– S'il te plaît, Grannie, s'il te *plaît*, est-ce que je peux sortir de table ?

– Tu peux. Mais ne va pas t'imaginer que recouvrir ton assiette d'une serviette suffit à faire disparaître ta langue.

S

De retour dans ma chambre, j'ôtai mes chaussures, tirai mon cahier de sa cachette sous les coussins de la banquette et m'assis, jambes

repliées, fixant l'obscurité par la fenêtre. La nuit tombait si brusquement en automne… Au-dessus des branches du petit bois, une seule lumière brillait dans la chambre de Rose Eversham.

Les doigts de la jeune fille pianotaient nerveusement sur le couvre-lit couleur pêche. Elle regardait la lueur de la bougie vaciller, imaginant qu'elle ne dormirait plus jamais tant son cœur était lourd de chagrin.

Ou, peut-être…

Les yeux noirs de la jeune fille étincelaient à la lueur de la bougie, brillant d'une exaltation qu'elle peinait à contenir. Jusqu'au samedi précédent, elle avait été soumise aux lubies d'une femme colérique, aussi ballottée qu'une plume par les caprices du vent. Mais c'était fini ! Elle était maintenant reine en son propre domaine, riche et jolie, heureuse de partager son château avec sa chère tantine.

Tantine.

Un souvenir me revint, malgré les efforts que j'avais faits pour l'oublier.

Mon cahier intéressait en général peu les adultes. Maman disait tendrement que j'étais une vraie poétesse et Grannie Jane me suggérait de temps en temps d'y noter l'orthographe d'un mot nouveau. Mais personne ne demandait jamais à lire les vers que je composais.

Jusqu'à hier.

*Dans la version originale de la comptine, c'est « Picoti picota ». (*NdT*)

14

MISE AU POINT D'UN PLAN

Je me souvenais du regard suppliant de miss Marianne lorsqu'elle m'avait demandé – imploré même – d'apporter mon cahier, manifestant une curiosité soudaine pour mes poèmes. Et avant cela, lorsque Mrs Eversham était étendue à ses pieds, elle m'avait découragée de venir prendre mon cahier sur le piano. Sur le moment, j'avais cru qu'elle ne voulait pas que je touche à la scène du crime. Mais sa demande prenait soudain un sens nouveau et terrible. Elle avait caché la lettre dans mon cahier et voulait la récupérer.

Voulait-elle l'envoyer ? Mais à qui ?

Ou l'avait-elle reçue ? Mais de qui ?

J'avais besoin d'aide pour démêler ce mystère. Je décidai d'aller trouver Hector le lendemain pour que nous éclaircissions les choses ensemble. Je pris la lettre et la lissai à plat sur mon lit.

Un frisson froid me parcourut la nuque, comme si j'avais oublié

mon cache-col un jour d'hiver. Un des coins était déchiré. Le coin manquant semblait avoir tout juste la taille de tenir entre le pouce et l'index de quelqu'un à qui on l'aurait arrachée.

Quelqu'un de mort.

J'avais sous les yeux l'indice que l'inspecteur Locke recherchait. Je me mis à arpenter la pièce tout en me frottant les dents avec de la poudre de dentifrice et un gant rugueux. Aller, retour, aller, retour, mes pieds tentaient de suivre le rythme échevelé de mes pensées. Impossible de patienter jusqu'au lendemain. Il fallait agir tout de suite. Mais comment ? Que pouvais-je faire ?

Je me rinçai la bouche et crachai, puis me brossai les cheveux et les tressai du mieux que je pus, bien que ce fût Charlotte qui préparait habituellement mes cheveux pour la nuit. Mes boucles étaient si longues qu'elles s'emmêlaient affreusement si je les laissais libres. Je défis le crochet de ma robe et la retirai. J'étais en train de la suspendre sur un cintre lorsque la solution me vint à l'esprit. Une solution très simple.

Une lumière brillait encore dans la remise de Léonard, une lueur jaune dans le froid de la nuit. Malgré son mouvement d'humeur de l'après-midi, j'avais bon espoir qu'il soit assez gentil pour m'aider dans ma mission.

Les fleurs en dentelle des rideaux de Rose étaient encore illuminées, tout comme le ciel nocturne au fur et à mesure que la lune montait au-dessus de la mer. Apporter la paix aux habitants d'EverMore, tel était le but de mon plan, que je mis aussitôt en action. Je déchirai avec soin une page à la fin de mon cahier et trouvai un crayon taillé dans le tiroir de ma petite table.

Nouvel indice crucial.
Quand pouvons-nous nous voir ?

Je pliai la feuille en deux et écrivis : « Hector Perot, confidentiel » sur le dessus. Puis je penchai la bougie et laissai tomber des gouttes de cire pour la cacheter. Je pressai ensuite mon pouce pour former un sceau.

La porte s'ouvrit. Je tressaillis.

– Êtes-vous prête pour le coiffage ? demanda Charlotte.

Je me relevai maladroitement et me cognai le genou en tentant de cacher le bureau à sa vue. Le regard de Charlotte, naturellement, alla droit au papier que je désirais dissimuler.

– Qu'est-ce que vous fricotez ?

Mes joues me brûlèrent. Je haussai les épaules – un geste qui n'était pas autorisé dans notre maison. Charlotte plissa les yeux.

– Vous avez fait vos nattes vous-même, constata-t-elle.

– J'ai douze ans. Je peux tresser mes cheveux. Et je n'ai pas besoin qu'on me borde non plus.

– Très bien, alors, dit Charlotte. Bonne nuit, miss Aggie.

Elle avait presque refermé la porte lorsqu'elle se retourna.

– Est-ce que ça ne concernerait pas ce drôle de garçon ?

Quel était le pire ? Passer pour une menteuse ou pour une dinde sentimentale ?

Je poussai un soupir agacé et me laissai tomber lourdement sur le lit. Dès que j'entendis le déclic de la porte, je courus à la fenêtre. Une bougie brûlait toujours dans la remise de Léonard. Au-delà du verger, la villa des Eversham était maintenant plongée dans l'obscurité.

Je comptai lentement jusqu'à cent, puis à rebours. Je ne ressentais pas la plus petite parcelle de fatigue. J'enfilai le vieux pull en laine que j'empruntais à maman pour me tenir chaud le soir. Le pull laissait voir mon caleçon de façon tout à fait indécente, aussi boutonnai-je mon jupon pour couvrir mes jambes, puis comptai à nouveau jusqu'à cent et à l'envers.

Aucun bruit ne me parvenait à travers la porte.

La remise était toujours allumée.

Il était temps d'y aller.

Le couloir était désert et aussi noir qu'une cave. Les lampes à gaz étaient-elles toujours éteintes une fois que j'étais couchée ? Comment Charlotte trouvait-elle son chemin lorsque je la sonnais la nuit ? C'était une chance que je ne dorme plus dans la nursery avec elle ! Et que Tony passe la nuit avec maman dans sa chambre, et ne fasse pas un barouf du diable !

Quelle malchance, en revanche, de ne pas avoir une de ces lampes électriques dont j'avais vu la réclame dans *La Voix de Torquay*. Je demanderais au Père Noël de m'en apporter une. En attendant, je posai la main sur le mur et descendis l'escalier pas à pas. Au premier grincement, je laissai échapper un cri étouffé. Au deuxième, je retins mon souffle et me figeai, m'attendant à voir s'ouvrir la porte de

Charlotte et la lumière d'une bougie dissiper l'obscurité. J'étais en train de faire le mur ! Au troisième, je ris intérieurement, à la fois de terreur et de pure joie. J'avais descendu deux étages entiers ! Puis, alors que je traversais le couloir menant à la cuisine, de petites bulles de rire me remontèrent dans le ventre. Arrivée devant la porte du jardin, j'attrapai la veste que la cuisinière mettait pour aller ramasser les œufs et l'enfilai sur le pull. Mes bras étaient un peu raides, mais c'était une tenue un tantinet plus présentable pour rencontrer un jeune homme dans une remise en plein milieu de la nuit. Je glissai la lettre pour Hector au fond d'une poche.

L'air glacial de la nuit pénétra aussitôt sous mes vêtements, remontant le long de mes jambes, et j'appréciai d'autant plus la protection de la veste. Comment avais-je pu passer douze années entières sans jamais sortir seule la nuit ? Les étoiles formaient de magnifiques constellations et une lune lumineuse apparaissait à travers les branches presque nues. Au loin, on entendait la douce berceuse du grondement incessant de la mer.

Sauf qu'il y avait eu un meurtre, et moi, Agatha Caroline Morton, j'avais en ma possession un indice crucial ! Allons, du nerf !

Il avait plu quelques gouttes, l'herbe scintillait et mes chaussons en crochet furent trempés en un rien de temps. La remise projetant son ombre sur ma route, je me cognai à la brouette. Et, en tendant les bras pour rétablir mon équilibre, je heurtai la bicyclette de Léonard, appuyée contre le mur.

J'avais fait un boucan à réveiller les morts, comme aurait dit Grannie. Aussi ne fus-je pas surprise de voir la porte de la remise s'ouvrir avant même que j'aie eu le courage de frapper.

Léonard portait un bonnet en laine et un vieux cache-col défraîchi enroulé deux fois autour de son cou et remonté sur son menton.

– Oh, dis-je. Vous alliez sortir. Je suis ravie de vous avoir trouvé avant !

– Miss Aggie !

Il ouvrait des yeux ronds, qui paraissaient plus sombres dans la nuit.

– Je vais nulle part, c'est juste pour avoir chaud.

Il jeta un regard par-dessus mon épaule, l'inquiétude se lisant sur son visage.

– Y a un problème, mad'moiselle ? Votre mère est malade ?

– Il n'en est rien, Léonard. J'ai juste besoin de votre aide. C'est

assez pressant, si cela ne vous ennuie pas.

– De quoi s'agit-il ?

– Eh bien, j'ai trouvé quelque chose de crucial. Ça a un lien avec le meurtre. Je ne peux pas vous en dire plus, parce que c'est un secret qui ne m'appartient pas.

Je pensai brièvement à l'insistance de Mr Standfast, le notaire, sur l'importance de la discrétion.

– Mais… Rose, voyez-vous, avait mon cahier pendant le concert…

Je bredouillais. Après avoir été si prudente et si silencieuse toute la soirée, les mots sortaient en désordre.

– Je n'ai pas pu parler devant tous ces gens au concert vendredi. Je perds mes moyens, parfois. Donc Rose a lu mon poème à voix haute. C'est la dernière personne à avoir tenu mon cahier. Lorsque je l'ai ouvert ce soir, j'ai trouvé… une feuille de papier à l'intérieur, et c'est un indice.

Léonard me regardait fixement. Pourquoi, alors que d'habitude j'étais paralysée, me transformais-je parfois – avec le beau Léonard, par exemple – en véritable moulin à paroles ?

Je pris une profonde inspiration.

– C'est assez confidentiel. Ça vous ennuie si j'entre ? Il fait horriblement froid dehors.

– Non ! s'exclama Léonard. Ce serait pas correct, mad'moiselle. Votre maman serait horrifiée rien que de vous savoir sortie du lit à cette heure de la nuit. C'est trop petit ici pour recevoir des visiteurs, sans parler d'une demoiselle.

J'aperçus un lit de camp avec une couverture en laine en boule, comme si elle avait récemment servi de châle. Je vis la bougie plantée dans un pot de confiture et un tas de journaux roulés pour former des sortes de bûches. Enfin, je compris qu'ils servaient de bûches, car deux d'entre elles, dans un grand seau en métal, fumaient plus qu'elles ne brûlaient. Elles ne devaient pas produire beaucoup de chaleur.

– Vous n'avez pas de feu…

Comme s'il n'était pas au courant. Je fus mortifiée de ne jamais y avoir pensé. Pourquoi la remise du jardin aurait-elle été équipée d'un poêle ou d'une cheminée ? Et nous étions à la fin d'octobre ! Même Hector – un étranger – devait avoir un feu dans sa chambre !

– Je le dirai à maman demain matin, déclarai-je. Nous vous trouverons une place à l'intérieur, je vous le promets. Mais… mais ce soir…

Il me paraissait plus difficile à présent de solliciter son aide. Mais comment faire parvenir mon message à Hector avant le matin ?

– Ce soir, je me demandais si vous pourriez porter une lettre pour moi. Juste un peu plus loin, sur Bertram Road. Vous pouvez y aller à bicyclette. S'il vous plaît, Léonard…

Il secouait la tête.

Mes doigts se refermèrent sur le sceau de cire dans la poche de la veste.

Il plissa les yeux dans l'obscurité.

– Une lettre pour qui, mad'moiselle ? La police ?

– Je ne veux pas prévenir la police. Pas pour l'instant, du moins. Je sais qu'ils essaieront de me décourager d'en découvrir davantage et je…

– Miss Aggie, m'interrompit Léonard, il est trop tard pour jouer à ce genre de jeux. Brûlez la lettre avant que votre mère ne se fasse des cheveux blancs. Soyez une gentille fille et allez vous coucher.

Ouch !

Il tendit la main, comme pour recevoir la lettre. Sa main était emmitouflée dans une vieille chaussette, avec un trou pour laisser passer les doigts et le talon qui faisait une bosse sur son poignet. Je reculai d'un pas.

– Ce n'est pas grave. Je n'aurais pas dû vous déranger.

Je lui adressai un sourire que j'espérais innocent, et il m'en retourna un.

– Au lit, mad'moiselle.

Il posa la main sur mon épaule et me fit pivoter légèrement.

– Allez.

La porte se referma dans un clic.

Grrr. Je serrai les poings, démangée par l'envie de marteler la porte de la remise. Mais je repensai au gant-chaussette en guenilles, au lit de camp étroit et à la couverture si fine.

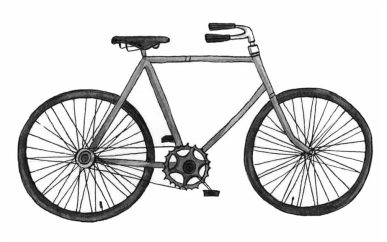
Quelle horreur de vivre ici ! Toutes ces bêches et tous ces râteaux suspendus au-dessus de votre lit, prêts à vous briser le crâne. Et puis tous ces pots, ces bocaux, ces outils pleins de terre, qui abritent sûrement des araignées et des chenilles. Pauvre Léonard ! Je ne pouvais pas lui en vouloir d'être d'humeur maussade par une nuit si froide. Peut-être pourrait-il s'installer dans la cave à vin, maintenant que papa n'était plus là pour s'en occuper. Au moins pour l'hiver. J'étais résolue à en parler à maman au petit déjeuner.

Mais ça, c'était demain. Ce soir, je devais prendre une décision. Je touchai l'enveloppe dans ma poche. Si je l'envoyais par la poste au premier courrier, Hector n'apprendrait ma découverte qu'à l'heure du thé. Nous ne pourrions pas nous voir avant mercredi ! Impossible d'attendre si longtemps. Nous étions mis en déroute par deux bouts de papier – une lettre dont le coin manquait et un petit carré bleu avec de la poudre dans les plis, trouvé dans une chaussure…

Je clignai des yeux, frappée par l'évidence. La chaussure d'Hector, celle qui contenait le papier, venait d'une des caisses du studio des Sirènes. Mais ces caisses avaient été emportées *avant* que le meurtre ne soit commis. Si le meurtrier avait glissé le poison dans le sucrier assez tôt pour pouvoir se débarrasser de la preuve dans une des caisses, comme Hector le pensait… comment avait-il – ou elle – su que Mrs Eversham demanderait du sucre un peu plus tard dans la matinée ? Elle n'était même pas encore arrivée au studio ! Cela paraissait peu probable ! D'après moi, ces caisses ne pouvaient contenir quoi que ce soit en lien avec le meurtre.

Je me mis à fredonner afin de couvrir la voix qui s'élevait dans ma tête pour me réprimander. Je ne pouvais plus reculer. En tombant de mon cahier, la lettre avait provoqué une succession d'événements, l'un entraînant inexorablement l'autre. Et maintenant, il fallait absolument que je dise à Hector que son papier n'avait rien d'un indice, mais que j'en avais trouvé un autre, bien plus précieux.

Comme si c'était mon plan depuis le début, je redressai la bicyclette de Léonard et me hissai sur la selle. Les bouts mouillés de mes chaussons atteignaient tout juste les pédales. Le garde-boue, tordu, frottait contre la roue, et les pneus n'étaient pas aussi gonflés qu'ils auraient dû l'être, mais je filai dans l'allée sous le ciel étoilé, habitée par un sentiment d'audace assez inhabituel chez moi.



15

UN MESSAGER EXTÉNUÉ

Il ne me fallut pas trois tours de roue pour m'apercevoir que mon jupon me gênait pour pédaler. Je comprenais mieux pourquoi les femmes cyclistes portaient des jupes-culottes dans les pages mode de *Tatler*, le magazine de maman ! D'un mouvement brusque du guidon, je fonçai volontairement dans une haie de troènes pour m'arrêter. Je détachai mon jupon, le roulai serré et le fourrai dans les ronces. L'air glacé s'engouffra dans mon caleçon long. J'allais rouler jusqu'au presbytère, aller et retour, sans rien d'autre qu'une fine épaisseur de coton sur les jambes ! Et si Mrs Theillard se piquait d'une promenade nocturne dans son jardin ? *Les cheveux tenus par des épingles sous son foulard ! Oui ! En train de fumer un cigare ! Un cigare épais, de feuilles roulées, importé du Maroc ! Poussant un juron entre chaque bouffée…*

Eh bien, si Mrs Theillard jetait ses cendres dans les lauriers, elle aurait mérité de me voir en caleçon ! Je balayai du regard la nuit

brumeuse autour de moi. Rien qui bougeait, pas même un renard ou une chouette. Personne. Allez, du nerf ! Ce n'était pas si loin que ça…

À chaque caillou, la bicyclette faisait un écart, comme si elle avait heurté un rocher. Je me concentrai sur mon équilibre et sur la direction. La pâle lueur de la lune transformait les arbres des haies, si familiers, en monstrueux farfadets.

– Merci, papa, dis-je à voix haute, dans le silence de la nuit.

Il avait passé de nombreuses heures à tenir la selle de ma bicyclette d'enfant, tandis que j'apprenais à pédaler en montant et descendant l'allée. Sur la fin, il m'avait fait croire qu'il me tenait encore, trottinant à côté de moi, alors qu'il m'avait lâchée depuis longtemps.

Monter et descendre l'allée, cependant, ne m'avait guère préparée à l'effort nécessaire pour monter et descendre une colline. Et si, en temps normal, j'appréciais que Groveland fût aussi isolé, ce soir-là, cela voulait dire que je devais faire une longue route sur une bicyclette en mauvais état. Les autres maisons de Bertram Road, puis de St Vincent's Close, tapies dans l'ombre, me paraissaient menaçantes.

Mon pied dérapa et mon tibia heurta la pédale. « Ouille ! fais plus attention ! » Puis je fonçai dans une butte boueuse sur le bord de la route et manquai basculer. Il n'était pas prudent de conduire en étant perdu dans ses pensées. Malgré le froid et le frottement de mes chaussons, je pédalai plus fort. Je dévalai encore une colline, freinant par à-coups, les jambes glacées par le vent. Quel spectacle je devais offrir, avec l'ourlet en dentelle de mon caleçon qui dépassait de la veste de Mrs Corner, mes chevilles nues et mes chaussons pleins de boue !

J'étais arrivée au presbytère sans avoir été repérée. Le portail était entouré de verdure et la maison elle-même n'était pas visible. J'appuyai la bicyclette contre la clôture et soulevai le loquet. Je foulais à présent une terre sacrée – si tant est qu'un presbytère fût un lieu sacré – et récitai intérieurement une prière. « Pardonne-nous nos offenses… »

Était-ce une offense ? Quelque part, un chien hurla. Le pasteur avait-il un chien ? Trois respirations inquiètes. Grand silence. Je sentais à peine mes pieds, mais je supposais qu'ils étaient toujours là, à l'intérieur de mes chaussons devenus des éponges. Je sortis la lettre, froissée et légèrement humide, de la poche de la veste de Mrs Corner. La cire du sceau avait bien tenu, et le nom d'Hector était parfaitement

lisible.

Le révérend Theillard était-il un lève-tôt ou prenait-il son thé au lit ? Avec un peu de chance, Hector serait le premier à sortir demain pour aller à l'école. Je glissai à moitié le papier sous le paillasson de la porte, puis je m'éloignai, repris la bicyclette et m'engageai sur la route. J'avais l'impression que mes pieds étaient plongés jusqu'aux chevilles dans de la boue froide. Mon cœur se serra à l'idée que le trajet de retour ne ferait que monter.

Tout à coup, *DONNnG !* Je fis un bond de trois mètres. *DONNnG ! DONNnG !* Les cloches de l'église de la Toussaint sonnèrent douze coups tonitruants. Bonté divine, étais-je jamais restée debout si tard ?

Alors que le bruit résonnait encore dans mes oreilles, j'entendis un grincement. Je n'eus pas le temps de me cacher qu'une autre bicyclette surgit à vive allure, une torche accrochée au guidon et un officier de police sur la selle.

– Halte-là !

L'agent Beck. Il posa les pieds à terre et m'aveugla en braquant la lumière sur mon visage.

– Miss Morton ?

La surprise s'entendait dans sa voix. La torche balaya mon torse, puis ma selle et mes roues.

– Que diable faites-vous ici au milieu de la nuit ?

Je fixai ses boutons qui luisaient dans l'obscurité, les mots coincés au fond de ma gorge. J'étais face à un adulte dont la mission était d'arrêter les fauteurs de troubles. Et j'étais dehors en pleine nuit sur une route déserte, portant la veste usée de la cuisinière sur mes sous-vêtements ! S'il existe une humiliation plus grande, je prie pour ne jamais la connaître.

– Êtes-vous… êtes-vous… *réveillée*, miss Morton ? s'enquit-il d'un ton où perçait l'inquiétude.

Devais-je faire semblant d'être en pleine crise de somnambulisme ? Les glaçons qui me servaient autrefois de pieds choisirent ce moment pour me trahir. Mes genoux ployèrent, je lâchai la bicyclette et tombai à terre. La roue m'érafla le mollet, dont la peau blanche et nue se détachait nettement sous le clair de lune.

Le policier poussa un cri de consternation. Il lâcha sa propre bécane pour se précipiter vers moi et me soulever dans ses bras musclés et rassurants comme ceux d'un papa, la laine humide de son uniforme sentant légèrement le camphre. Après m'avoir remise debout, il me

toisa d'un air sévère.

– En voilà une histoire !

– S'il vous plaît, ne dites rien à Charlotte ! suppliai-je, perturbée par ce bref contact physique et paniquée à l'idée des ennuis qui m'attendaient s'il caftait. Miss Graves, je veux dire.

Dans un éclair, je le vis en train de murmurer à l'oreille de Charlotte, pressant son menton dodu contre son cou. Je repoussai cette idée.

– Cela gâcherait la surprise, vous comprenez ? J'ai apporté une lettre à un ami…

J'agitai vaguement la main pour qu'il ne puisse pas deviner qu'il s'agissait du presbytère.

– Ce serait si triste que tous mes plans s'écroulent !

Le policier poussa un soupir.

– Remontez.

Dans une démonstration de force assez impressionnante, l'agent poussa sa bicyclette de la main droite tout en tractant la mienne avec la gauche. Il réussissait à nous maintenir en équilibre alors que j'étais assise sur la selle, mes pauvres pieds reposant sur les pédales qui tournaient lentement.

– Je suis le seul à savoir que vous vagabondez dehors à minuit passé ?

Pendant un bref instant, je me demandai avec effroi s'il pouvait être le meurtrier. *L'homme, rusé, avait fait semblant de courtiser la naïve nanny au cœur simple. Son but était de garder un œil sur une jeune fille à la curiosité diabolique. Et voilà qu'il la trouvait seule, sans chaperon, dans la nuit noire – circonstances idéales pour un meurtre près du presbytère ! Un rapide coup sur la tête avec sa matraque mettrait un terme définitif à sa curiosité !*

L'agent Beck ahanait sous ses efforts pour remorquer deux bicyclettes, plus une fille de douze ans qui était grande pour son âge. S'il avait voulu m'assommer d'un coup sur la tête, ne l'aurait-il pas fait avant de commencer à remonter la pente ?

– Deuxième fois aujourd'hui que je perds mon temps à cause d'enfantillages…

– Que voulez-vous dire ?

– Votre ami, là, le drôle de gars français…

Il s'arrêta et cala la bicyclette contre sa hanche, afin de chercher un mouchoir dans sa poche et de s'éponger le front, tout en continuant de

tenir mon vélo vertical.

Je comptai mentalement jusqu'à dix.

– Hector ? demandai-je enfin, tandis qu'il rangeait le carré de tissu dans la poche de sa veste.

– C'est ça ! Voilà-t-il pas qu'il entre au commissariat tout à l'heure avec un air si sérieux qu'on s'attendait à ce qu'il nous avoue avoir volé la tête de la statue de la reine Victoria.

Saperlipopette ! Le papier couvert de poudre ! Il avait dû le leur apporter…

– Le voilà qui s'avance vers l'accueil avec son drôle d'air et qui dit : « Je souhaite parler à l'inspecteur, je vous prie. »

L'agent Beck se mit à glousser, comme si c'était une bonne blague.

– « Je vous prie ! »

Ça n'avait rien de drôle de voir railler l'accent d'Hector. Je doutais sérieusement que le policier maîtrise le français aussi bien qu'Hector l'anglais.

– « L'inspecteur ! » s'exclama l'agent Beck, une trace de rire dans la voix. « Je vous prie ! » Nous lui avons répondu que l'inspecteur n'était pas disponible – ce qui était vrai, car c'était le milieu de l'après-midi et tout le monde à part nous était parti en pause.

Hector avait dû se rendre au poste directement après l'école, pensai-je. Il avait dû passer la journée dans un état de grande agitation, puis avait rassemblé son courage et…

– C'était l'agent Rushton à l'accueil, continua-t-il. Un de mes bons amis. « Et que pouvons-nous faire pour vous aider, puisque l'inspecteur Locke n'est pas disponible ? » a demandé Rushton au p'tit Français.

– Hector est belge, chuchotai-je, pas français.

– Et voilà qu'il sort de sa poche un bout de papier plié, comme s'il allait nous montrer les boutons de manchettes du duc de Buckingham.

Je me tortillai sur ma selle, ce qui fit vaciller la bicyclette, mais l'agent Beck la redressa d'un geste du poignet et continua son récit :

– Votre ami nous explique alors qu'il a découvert un indice de la plus haute importance dans une des caisses de dons qui se trouvaient sur la scène du meurtre. Rushton m'appelle et on se penche sur le papier pour l'examiner de plus près. Le jeune Mr Perot nous montre la poudre blanche dans les plis du papier. « Je pense que c'est du poison », nous confie-t-il.

Il prit un ton exagérément solennel pour raconter la suite :

– « C’est une accusation très grave », lui dit Rushton. Et alors, il le lève à la hauteur de son nez et le renifle. Il examine l’indice avec la plus grande attention, vous voyez ? Puis il se tourne vers moi : « Dis à ma Julie que je l’aime vraiment… » comme s’il partait à la guerre. Il approche le papier de ses lèvres et… il le lèche !

16

UN ÉCHANGE FRUCTUEUX

La langue de l'agent Rushton, large et rose, lécha le papier. Au premier abord, le goût était légèrement sucré, mais alors qu'il se jetait dessus avec avidité, une sensation de brûlure l'arrêta. Trop tard ! Le policier chercha désespérément de l'eau. Sa langue douloureuse avait pris une teinte jaune qui virait au violet, tandis que de la mousse lui remontait de la gorge…

– Est-il mort ?

Non, évidemment. L'agent Beck n'aurait pas pris un ton si jovial pour raconter le décès d'un collègue.

– C'était un emballage de loukoum ! s'écria-t-il. Il nous avait apporté un papier de bonbon ! Ah, c'est sûr, on a bien ri !

Oh, pauvre Hector ! Une sensation de chaleur m'envahit. Comme il avait dû se sentir bête ! Rempli de courage et de détermination en franchissant le seuil du poste, puis si bête ! Je détestai l'agent Beck, et je détestai l'agent Rushton encore davantage.

Je m'insurgeai au nom d'Hector :

– Je suppose que votre enquête avance à pas de géant et que vous avez déjà un suspect derrière les barreaux ?

– Vous savez parfaitement, je pense, que je ne suis pas autorisé à parler de l'affaire, dit-il.

J'eus l'impression d'entendre une phrase qu'il avait répétée devant le miroir, en se donnant un air important.

– Mais ça ne saurait tarder, miss Morton. Ça ne saurait tarder !

Ça ne saurait tarder ? Lui tirer les vers du nez serait une belle revanche à l'humiliation d'Hector. Je ne devais pas me décourager. Quand aurais-je une autre occasion de poser des questions à un officier de police ?

J'attendis qu'on soit à plat.

Par quoi devais-je commencer ? Je savais ce que dirait Grannie Jane. L'homme qui n'aime pas être admiré pour ce qu'il sait n'est pas encore né.

– Miss Graves…, parvins-je à dire.

– Oui ?

– Elle parle souvent de vous.

Jamais. Du moins pas à voix haute. Mais je me piquais de savoir ce qu'elle pensait.

– Elle dit que le métier des policiers est le plus difficile qui soit. Attraper les voleurs, vous montrer aimable envers les vieilles dames, garder tous les indices en tête… Vous savez tout faire, selon miss Graves.

L'agent Beck fit entendre un bruit de gorge. Il était en sueur, mais pas fâché.

– Ce n'est pas miss Marianne, l'assassin, lâchai-je.

– Si vous le dites, souffla-t-il.

– J'en suis certaine.

– Et pourquoi ça ?

– Si je voulais tuer quelqu'un qui vit sous le même toit que moi, je m'arrangerais pour que ça se passe à la maison. Et que cela ait l'air d'un accident, de préférence.

Je me retins de lui sortir tout mon catalogue d'idées de meurtre, toutes plus originales les unes que les autres.

– Pas vous ? demandai-je.

L'agent Beck grogna à nouveau, ce qui ne m'avançait guère.

J'insistai.

– N'est-ce pas plus compliqué dans un lieu public ?

– Dans un lieu public, au moins, vous n'avez pas à vous débarrasser du corps.

Découpé en morceaux dans une valise, jeté dans un puits, poussé du haut d'une falaise, enfermé dans un placard…

– Excellente remarque, monsieur l'agent ! (Pourquoi n'y avais-je pas pensé toute seule ?) Si le meurtre se passe chez vous, j'imagine que la liste des suspects se réduit à ceux qui vivent avec vous.

– C'est pour ça que le choix du studio des Sirènes était sacrément habile. Votre professeure de danse a réussi à donner l'apparence d'un crime non prémédité, dans un lieu public, avec plein de suspects !

J'eus soudain envie de vomir.

– Elle avait assez de poison pour décimer dix vieilles dames, ajouta l'agent Beck. Ou deux cents souris.

La mort-aux-rats ! J'y avais bien pensé… J'avais même questionné Mr Herbillon, au musée, après avoir entendu miss Marianne et Mr Robert Pottin en parler librement. Donc, c'était confirmé. Personne n'avait apporté le poison au studio des Sirènes, il était déjà là, à portée de main, prêt à l'emploi. Pas étonnant que la police ait si mal reçu Hector s'ils savaient déjà d'où venait le poison…

– À moins qu'un type très rusé n'ait laissé des fausses pistes pour nous égarer, reprit l'agent Beck, on tient notre meurtrier : c'est miss Marianne.

Pour quelqu'un qui ne voulait pas parler, il était plutôt bavard.

– Je n'y crois pas une seconde, scandai-je. Ce n'est pas possible.

Et si ça l'était ? Si je me trompais sur toute la ligne ?

– Notre deuxième hypothèse, continua-t-il, c'est la fille, Rose. Sauf que…

– Elle n'était pas là.

– Voilà. Et son alibi est solide. La femme du pasteur l'a eue sous les yeux toute la journée du samedi. Si Rose Eversham voulait tuer sa mère, elle n'a pas pu agir seule.

« Et Mr Robert Pottin ? » avais-je envie de demander, mais je me contins. Je préférais m'assurer d'abord que, s'il était coupable, Rose n'était pas sa complice.

– Dans les histoires de meurtre, c'est souvent quelqu'un de la famille qui espère toucher l'argent de la victime. Marianne Eversham a dû s'imaginer qu'elle recevrait une part de la fortune de son frère, une fois que sa femme serait morte. Vous seriez écœurée si vous saviez le

nombre de fois où c'est une question d'héritage…

– Et si Robert Pottin avait eu l'intention de se marier avec Rose et de devenir riche grâce à son héritage ?

– C'est assez tiré par les cheveux, répliqua l'agent Beck. Vous épouseriez l'assassin de votre mère, vous ? Je pense qu'on peut éliminer Pottin et ses assistants, tout comme les gens qui étaient là par hasard, comme le garçon des fleurs ou le reporter qui est revenu chercher son boîtier à lunettes.

– Ah, Mr Fibbley était là aussi ?

Il avait décidément un sixième sens pour se trouver au bon endroit au bon moment. Un sixième sens ou… quelque chose de plus sombre ? Et s'il avait succombé, lui aussi, au charme de Rose ?

Le malin petit reporter était tombé amoureux de la belle héritière. Quand il avait fait part à son acariâtre mère de son désir de demander sa main, celle-ci s'était ri de son audace et l'avait rejeté, sans se douter de la dangereuse profondeur de sa détermination…

En fait, j'aurais aimé poser des questions à Mr Fibbley. Qu'avait-il remarqué, lui, dans le studio des Sirènes, le matin du meurtre ? Qui était allé dans l'office ? Quelque chose avait-il éveillé ses soupçons lorsqu'il y avait repensé par la suite ? Quel détail avait pu m'échapper ?

– Il n'y a qu'une chose qui nous a retenus de coffrer miss Marianne Eversham dès ce soir.

– Et c'est ? chuchotai-je.

La selle de ma bicyclette me paraissait soudain très inconfortable.

– Et si la tasse de thé empoisonnée lui était destinée ? Il faut qu'on soit sûrs que c'était pas elle qui était visée…

– Non, ce n'était pas elle.

Les mots m'étaient sortis de la bouche avant que j'aie pu réfléchir.

– Sauf si le meurtrier la connaissait mal, ajoutai-je.

Comme Mr Augustus Fibbley, il me paraissait peu probable qu'il ait pu être au courant de ses petites manies.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Miss Marianne est une danseuse. Elle ne mange jamais de sucreries, tous ses proches le savent. Elle boit son thé sans sucre.

Je repensai au petit pot à lait bleu à côté du sucrier portant l'insigne doré de l'hôtel.

– Mr Robert Pottin a dû apporter du sucre de l'hôtel Royal Victoria parce qu'il n'y en a pas dans l'office du studio des Sirènes.

– Je vais consigner ce détail, déclara l'agent Beck. Vous avez beau être jeune, vous m'avez été d'une aide précieuse.

Je me laissai aller à sourire dans l'obscurité. En échange d'une information connue de tous – miss Marianne détestait les sucreries –, j'avais appris un détail crucial : Mr Fibbley était venu dans le studio de danse juste avant que le crime ne soit commis.

– À partir d'ici, je peux continuer à pied, dis-je. Vous avez fait le plus difficile.

Nous étions arrivés en haut de Bertram Road ; la maison n'était plus qu'à quelques minutes de marche.

– Pardon d'être indiscret, reprit le policier tandis que je mettais pied à terre, mais vous me paraissez bien légèrement vêtue pour ce temps…

Mon Dieu, j'allais oublier ! Je retrouvai mon ballot sous la haie de troènes.

– Retournez-vous, lui ordonnai-je.

Je lui tournai également le dos et enfilai mon jupon, fripé et glacé, mais qui constituait une épaisseur supplémentaire, si mince fût-elle.

– Il va falloir réveiller quelqu'un, reprit l'agent. Je veux m'assurer que vous êtes bien rentrée.

– Je vais rentrer aussi discrètement que je suis sortie. Par la cuisine. Si vous sonnez, vous allez effrayer maman et Tony va aboyer comme un fou !

– Je ne peux pas vous laisser impunie, rétorqua-t-il. Allez donc me chercher miss Graves.

– Vous voulez réveiller miss Graves à minuit et demi ? Pour qu'elle vienne vous parler en tête en tête, en chemise de nuit ?

Je sentis que ma flèche avait atteint sa cible.

– Hum, peut-être pas. Mais je reviendrai demain matin. Je ne veux plus jamais vous trouver en train de vagabonder sur la route la nuit. Plus jamais. Promettez-le !

– Je vous le promets.

Facile ! Si je devais vagabonder sur la route la nuit, je m'arrangerais pour ne pas croiser le chemin de l'agent Morris Beck.

– Et puis, ajouta-t-il, arrêtez d'essayer de faire mon travail. Vous allez retrouver votre lit et jurer d'être sage. Plus d'enquête, vous m'entendez ?

– Retrouver mon lit me paraît un excellent programme, dis-je, sincère.

– Et ?

Je croisai les doigts dans la poche de ma veste afin d'annuler ma promesse.

– Et… plus d'enquête.

« Jusqu'à demain. »

– Allez, donc, dit-il, désignant la maison du menton.

Je remontai l'allée boueuse et laissai échapper un soupir de soulagement en dépassant les buissons de houx qui me protégeaient de sa vue. J'appuyai avec précaution la bicyclette de Léonard contre l'arrière de la remise, veillant à ne pas faire de bruit. J'avais parcouru la moitié du chemin lorsque j'entendis :

– Hé !

Je me figeai.

L'agent Beck avait-il changé d'avis, m'avait-il suivie pour voir Charlotte ? Ou était-ce Mr Fibbley qui rôdait dans le jardin ?

Mais ce fut Léonard qui surgit de l'ombre.

– Vous m'avez fait une de ces peurs ! m'exclamai-je.

Il plissa les yeux en direction de la route.

– Il est parti, votre poulard ?

– Ce n'est pas mon poulard ! protestai-je. J'ai failli le percuter sur Bertram Road et…

– Sur une bicyclette que vous m'avez volée. Alors que j'vous avais dit non.

Je baissai la tête.

– Pardon, Léonard. Je ne la reprendrai plus jamais.

– Ça non, vous ne la reprendrez plus, miss Aggie. Que j'aie pas besoin de vous l'redire.

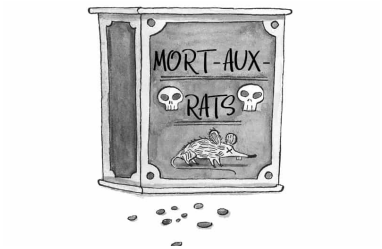
Il s'éloigna vers sa misérable remise. Je décidai d'en toucher deux mots à maman dès le lendemain – si je n'étais pas punie pour mon escapade de cette nuit.

Mes pieds étaient si gourds que j'avais envie de pleurer. Je boitillai jusqu'à la porte de la cuisine en pensant au moment béni où j'enfilerais mes chaussons de nuit. Coincée sous la clenche se trouvait une enveloppe. Avec mon nom. Je la pris à deux mains et la fixai. Je n'avais jamais vu cette écriture, mais je devinai que c'était Hector. Les lettres avaient été tracées avec précision, avec une fioriture au *A* qui ressemblait à la moustache qu'il rêvait d'avoir plus tard.

Une fois à l'intérieur, je replaçai la veste de la cuisinière à son crochet. Hector était lui aussi sorti secrètement dans la nuit, comme

moi ! Il trouverait mon message en rentrant au presbytère. J'arrachai mes chaussons et les enfonçai profondément dans la poubelle puis, serrant précieusement la lettre d'Hector, je regagnai ma chambre en clopinant. À la lueur vacillante de la bougie, je lus cet aveu d'échec :

LA POUDRE N'EST PAS POISON.
HECTOR PEROT EST UNE ANDOUILLE.



17

UNE NOTORIÉTÉ EMBARRASSANTE

Quelques heures après que je m'étais glissée dans mon lit, raide et transie jusqu'à l'os, Charlotte vint tenter de me réveiller. Je lui dis que j'allais me débrouiller seule, puis plongeai la tête sous l'oreiller pour grappiller quelques minutes de sommeil. Je finis par descendre prendre le petit déjeuner après avoir enfilé mes chaussettes les plus épaisses et coiffé mes cheveux tant bien que mal.

– Bonjour, Grannie Jane, dis-je en embrassant sa joue douce et rose. B'jour, Charlotte, désolée d'avoir été un ours hier, ajoutai-je en l'embrassant aussi.

Si l'agent Beck tenait parole et l'informait de mon escapade nocturne, ce serait peut-être le dernier baiser que Charlotte accepterait de ma part.

Grannie Jane, qui se levait à l'aube, était toujours bien habillée pour le petit déjeuner. Ce jour-là, elle portait une robe mauve au

corsage brodé de petites fleurs plus sombres.

– C'est ma robe préférée, Grannie.

Je pris un œuf dur dans le panier gardé au chaud et deux tartines dans le porte-toasts.

– Mmm.

Grannie Jane lisait le journal en mangeant, comme un homme. Elle ne prêtait aucune attention à ce qui se disait autour d'elle tant qu'elle n'avait pas absorbé les nouvelles du jour. Papa était pareil, impossible de l'approcher avant qu'il ait digéré les catastrophes du monde avec sa truite matinale.

Charlotte relisait *Raison et Sentiments* de Jane Austen pour la quatre-vingt-dix-neuvième fois. Le plus souvent j'apportai une aventure de Sherlock Holmes pour me tenir compagnie jusqu'à l'arrivée de maman. Mais ce matin-là, j'avais oublié mon livre, occupée que j'étais à trouver une explication à la disparition de mes chaussons et à m'inquiéter de la visite de l'agent Beck.

– Hé ! Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ?

J'avais aperçu un gros titre en première page de *La Voix de Torquay*.

MEURTRE DU STUDIO DES SIRÈNES

La danseuse célibataire est-elle une empoisonneuse ?

– Grannie ? Qu'est-il arrivé à miss Marianne ?

Je me penchai et secouai le coin du journal.

– Grannie Jane ! S'il te plaît, dis-moi !

Elle écarta *La Voix* hors de ma portée.

– Sommes-nous tombées si bas que ma petite-fille m'arrache le journal des mains ?

– Non. Pardon.

Je ne pouvais me la mettre à dos alors que je risquais d'être accusée de crimes bien plus graves que de mauvaises manières à table. J'attendis trois longues secondes.

– Mais j'aimerais vraiment savoir…

– Lorsque j'aurai fini.

Grannie Jane replia ostensiblement le journal, pinçant le pli avec ses ongles, pour en faire un petit rectangle plus adapté à la lecture.

Je repensai aux bûches en papier de Léonard. Les articles de la

veille s'envolaient en fumée chaque soir et il devait attendre la fin du petit déjeuner pour se procurer une nouvelle série de combustibles. Encore un sujet de préoccupation ! Comment allais-je faire passer le message que la remise était trop inconfortable pour être habitée sans révéler que j'en avais vu l'intérieur ? Peut-être pourrais-je poser une question innocente ? « Tu ne crois pas qu'il fait froid dans la remise de Léonard ? »

Charlotte, qui avait terminé son bol de porridge à la crème et au sucre brun, se servit une tasse de thé. Elle me demanda si j'en désirais une. Mais au même moment, ma grand-mère referma le journal, si bien que le titre de la première page me tomba à nouveau sous les yeux.

– C'est toujours troublant de découvrir que des âmes criminelles rôdent parmi nous…

Elle me tendit le journal en l'agitant légèrement.

– Même si je comprends ta curiosité, j'aurais préféré que tu te tiennes en dehors de cette histoire.

Charlotte releva la tête de son livre, en alerte.

– Moi ? protestai-je. Mais je…

– Qu'avez-vous fait encore, miss Aggie ? s'exclama Charlotte.

– Ne vous inquiétez pas, Charlotte, répondit Grannie Jane en me donnant *La Voix*. Cela lui servira de leçon.

L'article, qui s'étendait sur plusieurs colonnes, me captiva au point que j'en oubliai mon œuf dur et laissai ma tartine refroidir.

LA VOIX DE TORQUAY

MEURTRE DU STUDIO DES SIRÈNES

La danseuse célibataire est-elle une empoisonneuse ?

Par Augustus C. Fibbley

Samedi dernier, Irma Eversham, 44 ans, veuve du respecté capitaine Giles Eversham, tombait foudroyée dans le studio de danse des Sirènes, sur Union Street, tenu par miss Marianne Eversham, sœur de feu le mari de la victime.

D'après la professeure de danse, qui n'est pas mariée, sa belle-sœur lui a rendu une visite surprise. « Elle était dans un état de grande fébrilité, aussi lui ai-je préparé une tasse de thé, raconte Marianne Eversham.

Mais son état a vite empiré. » Aux premiers signes de détresse – des difficultés à respirer – la danseuse de 39 ans aurait attribué l'apoplexie à la détestable habitude de sa belle-sœur de lacer son corset trop serré. Marianne Eversham est bien connue en ville pour sa défense des libertés féminines, telles que l'interdiction des sous-vêtements serrés et le droit de vote des femmes lors des élections nationales.

Le corset n'était cependant pas la cause du problème. Lorsque la vieille dame tomba à terre, Marianne Eversham courut chercher l'aide d'un médecin, laissant sa parente évanouie, mais respirant encore.

– Je le savais ! m'écriai-je. Évanouie, mais respirant encore !

Évidemment, Mr Fibbley n'avait que la parole de miss Marianne.

– Miss Aggie, intervint Charlotte d'un ton sévère, vous n'avez pas apporté votre livre ce matin ?

Sally ouvrit la porte de la cuisine.

– Excusez-moi, madame, dit-elle à Grannie, mais on demande miss Graves.

Charlotte avala une gorgée de thé avant de suivre Sally.

Je m'empressai de lire la suite.

Le Dr Frank Chase, qui fut appelé, confirme que Marianne Eversham, très inquiète, l'a pressé de se hâter. Le Dr Chase a accompagné la danseuse et examiné la patiente, qu'il trouva sans vie. Certains détails de sa physionomie lui firent conclure à un empoisonnement.

Les traits de son visage étaient tordus et sa tenue débraillée. Aucun épanchement de sang, mais des traces et une odeur de vomi. Votre reporter peut confirmer qu'une boîte entamée de mort-aux-rats, un produit couramment utilisé contre les infestations de rongeurs, fut découverte dans l'office du studio des Sirènes. Avec la baisse des températures, les souris ont envahi nombre de maisons à Torquay.

La scène de crime fut découverte à 11 heures par les élèves du cours de danse. Miss Agatha Caroline Morton, 12 ans…

– Oh ! m'écriai-je. C'est moi !

Mon doigt se posa sur les petites lettres noires : *miss Agatha Caroline Morton*. Tout le monde à Torquay allait lire mon nom ce matin ! Sous ce paragraphe se trouvait une illustration : un dessin soigné, à l'encre, d'un sucrier à l'insigne de l'hôtel Royal Victoria. Moi, miss Agatha Caroline Morton, j'avais su trouver l'arme du crime ! Enfin, pas l'arme exactement, mais le récipient qui l'avait contenue, comme l'étui d'un revolver ou le fourreau d'un couteau.

Je poursuivis ma lecture.

> … 12 ans, voisine de la villa des Eversham sur Bertram Road, fut la première à arriver sur les lieux. Lors d'une interview, miss Morton a déclaré avec la plus grande spontanéité que c'était Mr Robert Pottin, de l'hôtel Royal Victoria, qui avait fourni le sucrier contenant le poison et que les soupçons de la police ne devaient pas s'arrêter sur sa professeure de danse. Mr Pottin a déclaré, en présence de miss Morton : « Si je devais tuer quelqu'un, je le ferais de mes propres mains. »

– Je n'ai jamais accusé Robert Pottin ! protestai-je.

Même si ce n'était pas l'envie qui m'avait manqué.

– Mais je crois dur comme fer que miss Marianne est innocente, poursuivis-je.

Le visage furieux de Florence Pottin me traversa l'esprit. Je n'oserais plus jamais croiser son regard.

– Ce… C'est vrai que j'ai parlé du sucrier, mais je ne l'ai pas accusé !

Je voulais d'abord rassembler davantage de preuves.

– Et quand exactement cette interview pleine de spontanéité a-t-elle eu lieu ? demanda Grannie Jane, penchant la tête sur le côté.

J'avais réussi à éluder la question la veille dans le salon de thé de l'hôtel, mais je n'avais pas d'autre choix que de lui dire la vérité. Elle m'écouta avec la plus grande attention.

– Je comprends mieux pourquoi il s'est montré aussi familier lors de notre rencontre, commenta-t-elle.

– Il a déformé mes paroles ! On a l'impression que je porte une accusation sans preuve ! Si Robert Pottin est vraiment le meurtrier, ce sera moi, sa prochaine victime !

– Et je ne pourrai pas l'en blâmer, dit Grannie Jane. Voir sa réputation piétinée par une fille de douze ans, voilà de quoi mettre en rage ! Cela explique qu'il ait été si courroucé hier, si ce journaliste l'a provoqué avec ces accusations.

La joie que j'avais éprouvée d'être citée dans un journal s'était muée en mortification. Pas assez, cependant, pour m'empêcher de lire le reste de l'article.

> Au-delà des présomptions de l'écolière, la police mène l'enquête sous la direction de l'inspecteur Henley Locke. L'après-midi du meurtre, le corps de l'infortunée a été emporté à l'hôpital de Torquay. En raison de l'enquête en cours, l'enterrement d'Irma Eversham a été reporté jusqu'à nouvel ordre.

Grannie se versa une seconde tasse de thé noir et but une gorgée.

– Tu as de la chance que je sois la seule de la maison qui lira cet article, déclara-t-elle. Être citée par un journaliste dans le cadre d'un meurtre n'est pas un exploit de nature à plaire à ta mère.

Je regardai la page, puis ma grand-mère.

– Est-ce vraiment une citation, puisque je n'ai pas dit ce qu'il prétend ?

– Je répéterai ce que j'ai conseillé à Mr Pottin hier. Ne livre pas tes pensées à n'importe qui.

Sally entra avec le courrier du matin.

– Il y a une lettre pour vous, miss Agatha, annonça-t-elle.

– Marjorie ! m'exclamai-je en tendant la main.

– Je ne crois pas, mademoiselle.

Grannie me passa une enveloppe froissée, où je reconnus la même écriture soignée que sur le message que j'avais trouvé sur la porte de la cuisine la veille. Oh, mon Dieu ! comment avais-je pu oublier ? La lecture de l'article m'avait sorti mes autres soucis de la tête. Grannie m'observait par-dessus le bord de sa tasse, tandis que Sally me surveillait du coin de l'œil en déplaçant les cuillères sur le buffet. J'imagine qu'elles attendaient de savoir qui d'autre que Marjorie pouvait m'écrire et escomptaient me voir prendre le coupe-papier ou roucouler de plaisir de recevoir une lettre.

Je posai l'enveloppe sur mes genoux. Protégée par la nappe, j'ouvris le rabat et en sortis une fine feuille de papier qui comportait six mots :

PRINCESS PIER.
TROIS HEURES ET QUART.

Sally repositionna les couverts de maman et débarrassa le bol de Charlotte.

– Sally, où est Charlotte ?

– Je suis venue la chercher il y a quelques minutes, mademoiselle. Elle est dans la cuisine. Enfin, devant la porte de la cuisine, pour être précise. Elle parle avec un agent de police. Des ennuis en perspective, je dirais.

18

UNE ENTREPRISE CLANDESTINE

Un frisson glacé me parcourut la nuque. La tempête allait s'abattre sur moi d'une minute à l'autre. Charlotte était en train d'écouter l'agent Beck lui raconter mes bêtises de la nuit.

– Agatha ?

– Oui, Grannie Jane.

Je fis un énorme effort pour parler d'un ton naturel :

– J'aimerais beaucoup faire du patin à roulettes cet après-midi.

Grannie haussa les sourcils, mais fut interrompue par l'arrivée de Charlotte, qui me fit signe de la rejoindre sur le seuil de la pièce. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Je pliai ma serviette le plus lentement du monde avant de me lever, tout en cherchant les mots pour décrire l'expression furieuse de Charlotte. *Un visage aussi sombre qu'un ciel d'orage. Le regard noir d'un chien enragé. Des yeux qui crachaient des étincelles.* J'étudiai brièvement les possibilités de fuite :

un saut périlleux par la porte vitrée qui donnait sur la terrasse, où un étalon fougueux m'attendait. Un rapide coup de pied aux fesses de Charlotte avant de m'élancer par la porte d'entrée. Escalader le conduit de la cheminée et tenter une redescente héroïque par le lierre de la façade…

– Savez-vous qui est venu me parler ? me demanda Charlotte, d'une voix contrariée.

Je fixai les boucles de mes chaussures, comme s'il suffisait d'échapper au regard furieux de Charlotte pour annuler ma faute.

Les cloches sonnaient à toute volée tandis qu'une procession solennelle accompagnait la jeune fille jusqu'à l'échafaud dressé sur la place du village…

Cependant, Charlotte parlait d'une voix anormalement basse. Elle ne claironnait pas son indignation, comme elle en avait l'habitude, ni ne cherchait une alliée en la personne de Grannie. Il semblerait… Était-ce possible ? *Charlotte me réprimandait discrètement.*

Je cessai de fixer le tapis usé pour lever les yeux vers le visage rouge de Charlotte. Ses yeux brillaient de larmes contenues. Je retins un sourire. Charlotte, sous le charme de l'agent Beck, avait davantage de choses à cacher que moi ! Avec un peu de chance, ni maman ni Grannie Jane n'apprendraient jamais ce qui s'était passé cette nuit…

– Je voulais juste vivre une toute petite aventure…, commençai-je, laissant libre cours aux mots que je retenais depuis quelques minutes.

– Vos explications ne m'intéressent pas, miss Aggie, rétorqua-t-elle en chuchotant. Vous vous êtes comportée de manière indigne ! Votre mépris des convenances…

– Bonjour !

Maman apparut sur le palier, les cheveux déployés sur ses épaules comme une écolière, drapée dans un châle en soie couleur pêche. Depuis le meurtre, elle prenait son petit déjeuner au lit sur un plateau et ne nous rejoignait qu'à l'heure du déjeuner. Mais c'était un de ses bons jours, elle s'était levée et elle descendait maintenant l'escalier, Tony sur ses talons.

– Mon petit chou, me dit maman en m'embrassant, ce sera Charlotte qui te coiffera aujourd'hui, d'accord ?

Elle caressa de la main mes boucles rebelles. J'acquiesçai.

– Maman, s'il te plaît, est-ce que je peux aller patiner cet après-midi ? Il fait si beau ! Charlotte boude et ne veut pas m'accompagner, mais…

– Enfin, c'est absurde ! Bien sûr que tu iras. Tu passes bien trop de

temps le nez fourré dans un livre. L'air frais vous fera du bien aussi, Charlotte. Léonard me conduira en carriole à l'église après le déjeuner, mais il peut vous emmener juste après. Cela te va ?

Léonard. J'étais décidée à plaider son cas ce matin, mais je n'osai pas le faire en présence de Charlotte, que je sentais prête à bondir au moindre faux pas. Peut-être au goûter.

– Oui, maman. Merci, maman.

Le regard de Charlotte lançait des étincelles, mais elle ne dit rien. Pas un mot. Elle hocha la tête et disparut dans la cuisine. Je regardai la porte se refermer sans pouvoir croire à ma veine. Charlotte était-elle si éprise de son policier que j'allais échapper à toute punition ? Maman s'installa pour son petit déjeuner, sans se douter un instant de tout ce qui se tramait dans son dos.

Je me précipitai à l'étage pour trouver des chaussettes en laine et une veste pour me protéger du vent sur la piste le long de la mer. Je pris mon cahier avec la lettre et taillai un crayon au cas où j'aurais besoin de prendre des notes, puis glissai le tout dans mon étui à patins. Moins de cinq minutes plus tard, j'étais redescendue.

Maman et Grannie Jane étaient toujours assises à table.

– Oh, mon Dieu, s'exclama maman, relevant la tête de son hareng fumé. Tes poignets dépassent de trois centimètres, Aggie ! Tu n'arrêtes pas de grandir !

– Même sans manger de langue, marmonnai-je.

– Ta veste est devenue trop petite.

– Mais je l'aime, moi, dis-je en tirant sur le bout des manches.

– Ta grand-mère pense que nous devrions inviter cette pauvre Rose Eversham à dîner en même temps que Mr Standfast. Personnellement, je n'aurais accepté aucune invitation si tôt après la mort de Fletcher, mais nous devons tout de même le lui proposer.

Elle prit la pince pour déposer un morceau de sucre dans sa tasse.

– Est-ce que nous inviterons aussi miss Marianne ? se demanda-t-elle à voix haute.

Elle remua son thé, et secoua la tête en réponse à sa propre question.

– Je pense qu'elle appréciera de profiter d'une petite heure de solitude. Mais tu seras particulièrement gentille avec Rose, n'est-ce pas, chérie ?

– Bien sûr, maman.

Elle continua à tourner et tourner.

– Et puis, cela poserait un problème d'étiquette, ajouta-t-elle. Je ne suis pas sûre qu'il soit très sage d'accueillir un meurtrier potentiel à sa table.

– Maman ! m'écriai-je. Miss Marianne n'est pas coupable !

– J'espère que tu as raison, cher cœur. Je ne pourrais plus fermer l'œil de la nuit si j'apprenais que nous avions une empoisonneuse comme voisine.

S

Nous étions tellement secouées dans la carriole que nos fesses restaient à peine en contact avec la banquette, Léonard pressant Belle à l'aide d'une badine. L'avantage de ce mode de locomotion, c'est que cela empêchait Charlotte de me réprimander en présence de notre jardinier. Et comme Léonard ne m'avait pas pardonné d'avoir emprunté sa bicyclette, ils restèrent silencieux et maussades jusqu'à la ville, comme si j'étais responsable de tous les maux du monde. Pour descendre la dernière colline, Belle se mit à avancer avec autant de prudence qu'une fermière portant un panier rempli d'œufs, mais nous arrivâmes enfin à destination ! La mer scintillait sous ce soleil inattendu, tandis que les bateaux de pêcheurs amarrés au port tanguaient doucement.

Léonard arrêta Belle et nous restâmes assises un moment, savourant le bonheur de n'être plus secouées comme des sacs de pommes de terre.

Face à nous, la jetée, qui s'avançait dans la mer, offrait toutes sortes de plaisirs qu'on ne trouvait nulle part ailleurs. Chaque fois, je ne pouvais m'empêcher de penser à ce lieu enchanté et maudit dans *Les Aventures de Pinocchio*. Malgré son désir de devenir un vrai garçon de chair et d'os, la marionnette de l'histoire continue de mentir et de désobéir. Après de nombreux méfaits, Pinocchio et ses amis arrivent au pays des jouets, où les enfants peuvent jouer toute la journée au cerceau ou avec des chevaux en bois, et se gaver de bonbons sans jamais aller à l'école… jusqu'au jour où ils se transforment en ânes en guise de punition !

Princess Pier offrait encore plus d'amusement – sans le risque d'une fin dramatique. Des fanions claquaient dans le vent ; des vendeurs

nous hélaient depuis leurs stands, proposant des montres jouets, des caramels au beurre salé, des figurines en verre et du pop-corn chaud dans des cornets en papier. Cela coûtait un penny de regarder les puces savantes et des gens arpentaient la jetée juchés sur des échasses, les genoux raides, soufflant dans leur harmonica. Des couples se contaient fleurette sous les parasols à rayures, des nannies promenaient des poussettes, de vieux messieurs étaient assis sur des bancs en fer forgé. La piste de patin à roulettes avait ma préférence. Je pouvais prétendre être amie avec les autres patineurs et tourner en poussant des cris de joie au milieu de vraies gens, pas juste les amis imaginaires que j'inventais dans mes histoires. Les petites notes du piano mécanique se mêlaient aux trilles des oiseaux. Par un après-midi ensoleillé, il n'y avait pas de meilleur endroit au monde.

Je scrutai des yeux la foule qui se pressait à l'entrée de Princess Pier, sans réussir à apercevoir Hector. Deux agents de police riaient à côté d'un réverbère. Charlotte porta la main à ses lèvres. Mais oui, l'un des deux était Morris Beck !

– Tout le monde descend ! s'exclama Léonard.

Charlotte enjamba le bord de la carriole en souriant d'un air benêt. De mon côté, je n'étais pas pressée de retrouver l'homme qui avait pu m'admirer en caleçon. Et – oh, bonté divine ! – Hector, quelques pas derrière lui, battait des bras comme un pigeon fou. Je sautai à terre. Léonard reprit les rênes : la carriole s'ébranla dans une secousse et s'éloigna.

– Léonard, appela Charlotte, quand viendrez-vous… ?

Mais il était déjà trop loin.

Je profitai de son inattention pour adresser des signes frénétiques à Hector, essayant de lui dire de se faire discret, de rester à proximité, d'attendre deux minutes… Je ne sais pas ce qu'il comprit aux discours de mes mains, mais peut-être qu'en tant qu'étranger, il était doué pour la langue des signes ?

– Ça alors, dit l'agent Beck en donnant une tape sur le dos de son collègue, avant de se diriger vers nous d'un pas tranquille. En voilà un coup de chance !

On aurait cru qu'il venait de recevoir une part de gâteau en rab.

– C'est drôle de vous croiser deux fois dans la même journée !

Les joues de Charlotte, parsemées de taches de rousseur, étaient devenues marron. Je me demandai si, dans le récit qu'il lui avait fait de mon escapade à bicyclette, ne s'était pas glissé un baiser…

– C’est un plaisir de vous revoir, miss Morton. À la lumière du jour, et chaudement vêtue.

Oh oh, il se croyait malin ? J’aurais aimé avoir quatre ans et pouvoir lui donner un coup de pied dans le tibia.

– Nous ne nous permettrons pas encore d’en plaisanter, dit Charlotte. Miss Aggie ne s’est pas encore excusée pour…

– Hello, là-bas ! Aggie Morton !

Mon nom fut suivi d’un éclat de rire. Je n’avais jamais été aussi heureuse – ni même heureuse tout court, d’ailleurs – de voir Florence Pottin et Lavinia Lapeste, chacune portant une paire de patins à roulettes.

19

UN NOUVEAU MOBILE

– Oh, mais c'est notre célèbre témoin ! lança Florence. Enfin, surtout une petite fouineuse qui invente n'importe quoi !

Le regard de Charlotte se figea. Je m'efforçai de sourire, prise en étau entre Florence Pottin et l'agent Beck, tous deux lourdement armés pour me nuire. Charlotte avait quitté la table du petit déjeuner avant la discussion sur l'interview de Mr Fibbley et ne lisait en général pas le journal. Déjà agacée par mon escapade nocturne, elle risquait de perdre son sang-froid si elle apprenait qu'un reporter s'était introduit dans notre jardin !

Florence n'était pas vraiment un heureux hasard, mais c'était la seule à pouvoir m'aider à échapper à la surveillance de Charlotte.

– Florence ! m'écriai-je. Est-ce que tu vas patiner ? ou tu en reviens ?

– Nous y allons maintenant, mais je voudrais d'abord dire quelque

chose au policier.

– Mais c'est un véritable fléau ! protesta celui-ci, levant les mains en mimant la terreur. Tous aux abris ! Torquay est envahi par des enfants détectives !

– Je préférerais prendre un bain de vinaigre plutôt que de devenir détective, rétorqua Florence. J'ai juste une déclaration à faire.

L'agent Beck fit entendre son grognement habituel.

– Mon frère se trouvait au studio des Sirènes samedi, dit-elle. C'est l'un des derniers à avoir vu Mrs Eversham vivante.

– Oui, je crois que nous sommes au courant.

– Cependant, continua Florence, même si c'est un frère assez nul, que l'hôtel Royal Victoria a ses cuisines infestées par les souris et une étagère remplie de boîtes de mort-aux-rats, malgré ce qu'on a pu lire dans le journal ce matin…

Elle s'interrompit pour me fusiller du regard.

– Voici ce que j'ai à dire : Robert Algernon Pottin n'est pas un assassin !

Est-ce qu'elle croyait changer quoi que ce soit, avec sa déclaration ?

– Ce journaliste voulait absolument me parler, mais mon père ne l'a pas permis. Il a dit que cela entacherait la réputation de l'hôtel de voir notre nom mêlé à une sordide affaire de poison.

– Hum, merci, mademoiselle, euh…, dit l'agent Beck, tentant d'endiguer le flot de ses paroles.

– Pottin.

Je sautai sur l'occasion pour intervenir.

– Charlotte ? Êtes-vous d'accord pour que j'aille patiner avec mes amies et que je vous retrouve ensuite ?

Elle ouvrit la bouche, mais le policier fut plus rapide qu'elle.

– Je serais enchanté de vous tenir compagnie, miss Graves. Je finis mon service dans dix minutes.

Il brandit sa montre de gousset comme si c'était une pièce à conviction cruciale.

– Où est miss Boyle ? s'enquit Charlotte, cherchant des yeux la femme taciturne qui accompagnait d'habitude Florence.

– Elle est allée nous chercher des cacaos, expliqua Florence en désignant la cabane à thé. Quel dommage, il n'y en aura pas pour toi, Aggie !

Je retins mon souffle tandis que Charlotte hésitait entre le policier énamouré et les tours sur la piste de patinage.

– Une heure, miss Aggie. Je vous retrouve ici. Entendu ?

Florence battit des mains.

– Ouiiii !

« Ouiiii ? » Florence était vraiment imprévisible ! Une minute plus tôt, elle me lançait des insultes à la tête, et voilà qu'elle se réjouissait de passer du temps avec moi… Qu'espérait-elle donc en échange de cet enthousiasme joué ?

J'eus très vite la réponse.

– Bien ! s'exclama-t-elle une fois loin des oreilles de Charlotte. Avant que tu me racontes tout ce que tu sais, permets-moi de te dire que mon père et mon frère te méprisent au plus haut degré.

– La police est venue à l'hôtel ! s'écria Lavinia. Son père est fuuuurieux à cause du dessin publié dans le journal.

À cette évocation, je sentis mon cœur se soulever.

– Le sucrier de l'hôtel, jeté en pâture au public !

– Ferme ta bouche de pipelette, Lavinia Lapeste, protesta Florence. C'est *ma* famille et *mon* hôtel, pas les tiens.

– Florence *mourait* d'envie d'être interrogée. Mais ils n'étaient intéressés que par…

– Chut, Vinnie, tenta de l'arrêter Florence.

– … par Robert et par l'argent qui manquait…, continua Lavinia.

– Lavinia Ethelwin Lapeste, déclara sèchement Florence. Un mot de plus et je te frappe !

– … dans le coffre de l'hôtel, termina Lavinia, se baissant pour échapper à sa main.

Florence fumait autant qu'un train à vapeur, était aussi hérissée qu'un cactus dans une serre, aussi féroce qu'un rhinocéros en train de charger, sur le point d'exploser comme un volcan en éruption…

– Tout a été réglé, affirma-t-elle, et ça ne regarde personne à part mon père. Robert va rembourser la somme qu'il a empruntée et il a promis d'arrêter de parier sur des chiens.

– Sur des chiens qui mettent en pièces des rats vivants, pour le divertissement.

– Lavinia, gronda Florence.

– C'est drôle *d'emprunter* à sa propre famille, poursuivit Lavinia. Et d'être assez bête pour se faire prendre !

– Comme cela n'a rien à voir avec le fait que miss Marianne a empoisonné sa belle-sœur, je suggère que tu te taises immédiatement.

Mon cœur s'était mis à battre plus vite. Robert avait des dettes de

jeu ! Il avait pris de l'argent dans le coffre de l'hôtel ! Je tenais là un mobile de nature à susciter un meurtre. Rose était-elle au courant ? Je la revis en train d'appuyer sa tête contre Robert d'un geste si confiant. Mais était-ce vraiment de la confiance ? ou seulement de l'épuisement ? Comment une fille comme Rose pouvait-elle s'attacher à une personne du genre de Robert ?

Il me fallait m'éloigner et trouver Hector. Je n'en étais plus à un petit mensonge près.

– Oh, flûte, dis-je en prétendant fouiller mes poches. C'est Charlotte qui a mon argent !

Léonard n'était pas là pour sortir une pièce de six pence de derrière mon oreille !

– Ne t'en fais pas ! s'exclama Florence. Lavinia paiera pour toi, n'est-ce pas, Vinnie ? Tu paies pour moi, non ? Puisque tu n'es pas capable de fermer ta bouche quand on te le demande ?

Lavinia leva les yeux au ciel, mais confirma.

– Ma mère n'aime pas que je sois redevable, rétorquai-je. Je vais trouver Charlotte et je vous rejoins sur la piste de patinage une fois que vous aurez bu vos cacaos.

– J'espère que tu n'as pas peur d'interrompre un moment gênant, dit Florence. Ta Charlotte avait les yeux qui lui sortaient de la tête quand elle regardait cet agent…

Lavinia pouffa. Je ne pouvais rêver mieux que de détourner l'attention sur l'inconvenance de ma nanny qui flirtait avec un policier. J'aurais aimé trouver une repartie brillante, mais en général les reparties brillantes me venaient à l'esprit une semaine plus tard – et pas, hélas, au moment où j'en avais besoin.

De retour sur la rampe de Princess Pier, je cherchai frénétiquement Hector.

– *Psst !*

Là ! Assis sur l'un des bancs en fer forgé. Ses yeux vifs s'accordaient à merveille avec son chapeau vert – chapeau qu'il avait dégoté dans le bazar de l'église de la Toussaint.

– *Enfin* !* lança Hector.

– Enfin ! m'exclamai-je. Tu n'imagines pas comme j'ai dû ruser pour arriver jusqu'à ce banc ! Mais mes ruses ont réussi et nous voilà !

– Hélas, j'ai si honte, dit Hector. Je baisse la tête.

La découverte du papier couvert de poudre me paraissait si lointaine que je n'avais pas pensé qu'Hector ruminait encore sa

déception.

– Ne sois pas bête. Tu as eu raison de faire preuve de prudence et c'était courageux d'apporter le papier à la police.

Une expression de gratitude éclaira son visage, puis il haussa les épaules.

– Dans ce cas, j'échoue.

– Nous n'avons pas poussé notre raisonnement assez loin, affirmai-je. Avec un esprit logique, je veux dire, comme tu es si doué pour le faire. Sinon, nous aurions compris… À moins que l'assassin ne cherche pas à tuer quelqu'un en particulier et qu'il emporte partout avec lui un sachet de poison à glisser dans une boisson au hasard…

– Cela ne paraît pas réaliste, coupa Hector. Cette suggestion, je la rejette.

– Je suis d'accord avec toi. Donc, si j'active la friction de mes neurones, étant donné que les caisses de dons ont été emportées avant le meurtre, j'en conclus qu'aucun indice trouvé dans ces caisses n'a pu y être mis *après*.

Hector me sourit.

– Tu vois la valeur d'un raisonnement méthodique ?

– J'ai un nouvel indice à te montrer.

Je lui tendis la lettre pliée. Il se montra respectueux, tenant le papier entre ses doigts tremblants. Il haussa les sourcils en lisant, puis releva les yeux, visiblement excité.

– *Mon Dieu**, souffla-t-il. Ça, c'est une nouvelle balle sur le terrain de jeu, *n'est-ce pas** ?

– Oui ! m'écriai-je. Enfin quelqu'un avec qui je peux en parler ! J'ai autant envie d'exploser que de la limonade dans une bouteille !

Je lui racontai tout ce qui s'était passé depuis la découverte de la lettre dans mon cahier jusqu'à ma rencontre nocturne avec l'agent Beck – passant juste ma tenue sous silence. Je lui dis que je soupçonnai miss Marianne d'avoir caché la lettre, que Florence avait reconnu à contrecœur les problèmes d'argent de son frère et que j'avais appris, grâce à l'agent Beck, que Mr Fibbley s'était rendu au studio des Sirènes samedi matin.

– Je crois que c'est tout, conclus-je. À ce détail près que je n'arrive pas à décider si Rose éprouve réellement de l'affection pour Robert Pottin ou si elle ne fait que le tolérer.

J'avais parlé si vite que le silence qui suivit me parut interminable. Nous écoutâmes les cris affamés des mouettes et le flot des notes de

piano provenant de la piste de patinage.

– Cela ne semble pas concerner la lettre que je tiens, fit remarquer Hector.

– Mais tu as vu ? demandai-je, désignant le coin arraché.

– *Oui**, je vois. C'est le papier que l'inspecteur cherche, oui ?

– J'imagine.

– Et donc…

Il tapota la feuille plusieurs fois.

– Ces quelques mots sont si essentiels pour Mrs Irma Eversham qu'elle ne lâche pas le papier alors qu'elle est en train de mourir…

– Et assez importants aux yeux de miss Marianne, poursuivis-je, pour qu'elle arrache la feuille des doigts d'une femme mourante et qu'elle prenne ensuite le soin de la cacher.

Je poussai un profond soupir.

– Elle devait être désespérée pour s'imaginer que mon cahier protégerait son secret, ne serait-ce que quelques heures.

Hector posa une main réconfortante sur mon bras.

– Je pense que ce n'est pas la preuve qu'elle est l'assassin. La friction, ici… (il se toucha le front) me dit que c'est la preuve qu'elle ne l'est pas.

20

UNE BRÈVE RENCONTRE

– Comment une lettre anonyme peut-elle prouver l'innocence ou la culpabilité de quelqu'un ?

– Cette lettre bouleverse les deux femmes, oui ? Nous ne savons pas encore pourquoi, mais cela les fait se comporter de manière inhabituelle. La mère de Rose vient pour la première fois rendre visite à miss Marianne au studio des Sirènes et…

Je compris tout de suite.

– Et miss Marianne cache un indice qui pourrait permettre de trouver l'assassin !

– Nous aussi, nous cachons cet indice, me fit remarquer Hector. Tu ne penses pas qu'il est temps d'aller voir la police ?

– Non ! m'écriai-je. Ils croient miss Marianne coupable du meurtre ! Cela pourrait être vu comme une preuve décisive contre elle. Nous devons la protéger tant que nous ne savons pas pourquoi elle a caché

la lettre.

– Est-ce qu'elle a besoin de notre protection ? protesta Hector. Il semble qu'elle se protège déjà elle-même.

– Peut-être qu'elle protège quelqu'un d'autre, rétorquai-je.

– Nous devons examiner avec attention la liste des personnes présentes au studio des Sirènes samedi matin.

– Toutes ne souhaitaient pas la mort de Mrs Eversham.

– Mais l'une d'entre elles, oui, dit Hector. L'une d'entre d'elles veut la voir morte, et vite.

Il tira de sa poche un carnet deux fois plus petit que mon cahier, ainsi qu'un crayon.

– Qui ? À qui profite la mort d'Irma Eversham ?

Je m'agitai sur le banc.

– En premier lieu, à Rose. Elle va sans doute hériter d'une somme rondelette et elle se débarrasse du même coup d'une mère insupportable. Mais Rose n'a pas mis les pieds au studio des Sirènes samedi. Son alibi est aussi solide que la brique.

– Sauf si elle a un complice prêt à commettre cet acte terrible.

– Franchement, je crois qu'elle n'aime pas Robert Pottin. Pourquoi l'aurait-elle chargé de tuer sa mère ? Ne soyons pas bornés. Ce n'est ni Rose ni sa tante. Nous devons suivre la piste d'autres suspects même si, à première vue, cela paraît moins évident.

– Je ne suis pas prêt à écarter miss Rose, protesta Hector. Mais je veux bien considérer Mr Pottin avec la plus grande attention. Tu penses à qui d'autre, à part ces deux-là ?

– Et si la mère de Rose avait découvert que Mr Theillard n'était pas un vrai pasteur, mais un voleur de bijoux qui se cache sous une fausse identité pour dépouiller les vieilles dames de la paroisse ? Il a amassé une fortune en perles et en rubis, mais Mrs Eversham a découvert qu'il planquait son butin dans le tronc de l'église. Il a été obligé de la réduire au silence pour sauver sa réputation !

Hector haussa légèrement les sourcils.

– Ce n'est pas la conclusion logique des faits que nous…

– Peut-être que Mrs Eversham était tombée amoureuse de Mr Augustus Fibbley et ne le laissait pas une minute en paix. Elle le suivait partout, le harcelant et le suppliant de l'épouser. Il a fini par craquer et l'a attirée dans un traquenard afin de pouvoir en raconter les détails sordides dans *La Voix de Torquay* !

Hector poussa un soupir.

– Tu te moques de moi, je crois. Mais nous devons prendre au sérieux une lettre comme celle-ci. Elle promet de révéler un secret. Un secret si grand que la personne ne veut pas signer de son nom.

Il replia la feuille avant de me la tendre. Refroidie par sa réprimande, je la glissai avec soin dans mon patin gauche.

Après un moment de réflexion silencieuse, Hector reprit la parole :

– Nous devons répondre à trois questions.

– Un, dis-je, qui a écrit la lettre ?

– Deux, continua Hector, à qui s'adresse-t-elle ?

– Et trois, qui est le mystérieux bébé ?

Un petit garçon passa devant nous, s'agrippant à la jupe de sa mère d'une main et, de l'autre, portant à ses lèvres une trompette jouet. *Pouet ! Pouet !*

– J'aimerais être une araignée pendant une heure, dis-je. Elles ont la chance de voir le monde dans huit directions différentes. Est-ce que ça ne serait pas pratique pour mener notre enquête ? Nous pourrions considérer toutes les pistes à la fois !

Pouet !

– Considérer huit points de vue, c'est perdre son temps, décréta Hector. La plupart ne sont pas intéressants. C'est la logique qui doit nous indiquer dans quelle direction regarder. Nous devons nous demander qui peut le plus facilement contaminer le sucre…

– Robert Pottin ! Il règne sur les sucriers et personne ne prête attention à lui. Et il a tout intérêt à ce que Rose devienne riche. S'ils se mariaient, tout l'argent lui reviendrait. Il pourrait rembourser ses dettes sans avoir à voler à nouveau sa famille.

– Nous sommes d'accord. Je commence la surveillance de Mr Pottin. Et toi ?

– Rose doit venir dîner chez nous. Même si le testament n'a pas encore été dévoilé, je guetterai le moindre signe de…

Le regard sévère de Grannie Jane me traversa l'esprit.

– Ce serait impoli de poser la question ouvertement, mais Mr Standfast laissera peut-être échapper une allusion sur ce qu'elle peut espérer.

– Ça, c'est bien.

Hector rajusta le col de sa veste de marin, afin qu'elle tombe parfaitement sur ses épaules.

– Je vais à l'hôtel Royal Victoria.

– Tu sais comment t'y rendre ?

Je tendis le doigt vers l'imposante bâtisse juchée en haut de la falaise, au bout du port. Le soleil scintillait sur l'eau, réfléchissant des éclats de lumière, comme si des étoiles flottaient sous la surface des vagues.

– Je le vois.

– Il faut contourner le port, indiquai-je. Au pied de la falaise, tu trouveras un chemin qui descend à la crique des Baigneuses. C'est là que je vais nager tout l'été. Mais, toi, tu dois prendre la route qui monte, pas celle qui descend à la crique, et…

– Si j'étais un oiseau, j'y serais en une minute. La distance ne m'impressionne pas.

– Nous sommes mardi. Retrouvons-nous jeudi sur ce banc. Mais fais-toi discret si tu vois Charlotte ou l'agent Beck.

– J'éviterai *monsieur** Beck de toute façon. Je ne suis pas à l'aise avec ceux qui me trouvent ridicule. Je pars maintenant.

– Pardon ?

La voix perçante de Florence Pottin se fit entendre dans la brise légère.

– Est-ce que ce garçon t'ennuie ? Il n'a pas l'air d'ici.

Florence, qui était accompagnée de Lavinia, prononça d'une voix lente et forte :

– Êtes… vous… étranger ?

– *Oui, mademoiselle**, répondit Hector en se penchant légèrement. Je suis tout à fait étranger.

Les intruses retinrent leur souffle, Lavinia ouvrant des yeux de chouette.

– Puis-je vous présenter Hector Perot ? dis-je. Miss Lavinia Lapeste et miss Florence Pottin. Florence est la sœur de *Mr Robert Pottin*. De l'*hôtel Royal Victoria*.

– Ah !

– Je ne pense pas qu'être la sœur de Robert soit un compliment, déclara Florence. C'est un petit fat.

– Mais vous avez votre propre valeur, commenta Hector, ce dont je dois vous remercier. Vous êtes les filles qui dansent pour l'amitié entre les peuples, oui ? Comme vous l'avez remarqué si finement, je suis étranger et, grâce à vous, je suis l'heureux détenteur d'une superbe paire de chaussures !

Il leva le pied droit pour faire admirer sa chaussure noire vernie.

Lavinia pouffa, mais Florence le toisa avec méfiance.

– Nous avons dansé, c'est vrai, mais nous avons également fourni les rafraîchissements. Il y en avait pour une fortune de gâteaux et de petits-fours ! La soirée n'aurait pas été si réussie sans l'hôtel Royal Victoria.

– Avez-vous aussi fourni le sucre contenu dans le sucrier, *mademoiselle** ?

Florence resta bouche bée, puis se ressaisit.

– Si vous n'avez rien de mieux à faire que dire des calomnies, vous pouvez aussi bien retourner en France, répliqua-t-elle. En Angleterre, ce n'est pas autorisé d'embêter les jeunes filles sur le port. Je vais appeler miss Boyle à la rescousse.

– Mais on a le droit de parler avec un ami, m'empressai-je d'ajouter avant que Florence n'appelle sa nanny, occupée à pointer son ombrelle vers une mouette qui se pavanait sur la promenade en bois. Et Hector est un ami. Mon ami.

– Un ami qui vous fait ses adieux, dit Hector.

Ses sourcils firent une mimique expressive qui disait tout à la fois : « Au revoir », « Je me transforme en fin limier » et « Attention ! Regarde par-dessus ton épaule gauche ! » Il salua une seconde fois avant de nous quitter. En tournant la tête, je découvris Charlotte en train de trottiner sur la jetée, relevant ses jupes de plusieurs centimètres pour plus de liberté de mouvement.

– Ah, vous voilà, Charlotte.

– Bonjour, mesdemoiselles, dit-elle. Bonjour, miss Boyle.

Celle-ci hocha la tête d'un geste brusque, avant de désigner, du bout de son ombrelle, un amoncellement de sacs sur un banc, un peu plus loin.

– C'est à vous de porter vos affaires de patinage, jeunes filles, annonça-t-elle. Allons-y.

Elle s'éloigna, mais ni Florence ni Lavinia ne firent mine de la suivre.

– Je suis contente que vous soyez prête, miss Aggie, déclara Charlotte d'un ton brusque. Avez-vous réussi à tenir debout sur vos patins ?

– Elle a passé l'essentiel de l'heure assise, dit Florence.

J'aurais aimé plaquer ma main sur sa bouche. Et ne plus bouger.

– Sur ce banc, ajouta-t-elle, avec un garçon étranger.

Lavinia ricana, tandis que Charlotte tournait son regard vers moi. Si Charlotte parlait avec miss Boyle, elle allait vite découvrir que je

n'avais pas mis les pieds sur la piste.

– N'allons-nous pas être en retard pour le dîner, Charlotte ? à cause de votre rendez-vous avec l'agent ? demandai-je, lui laissant le temps de rougir avant de continuer : Nous avons une longue marche à faire, puisque Léonard n'est pas venu nous chercher. Au revoir, tout le monde !

– Mesdemoiselles ! appela miss Boyle.

Je transperçai Florence d'un regard furieux, puis m'éloignai en allongeant le pas autant que je le pouvais.

Charlotte me rattrapa, légèrement essoufflée.

– Est-ce que Florence parlait d'Hector ? Ou avez-vous rencontré tout un régiment de garçons étrangers ? Je vous avais clairement interdit de…

– Vous auriez voulu que j'ignore grossièrement un pauvre étranger qui me saluait ? protestai-je. Cela n'aurait guère été poli !

– Nul besoin de s'asseoir sur un banc pour rendre une salutation ! Que dirait votre mère ?

– Et que dirait ma mère si elle savait avec qui *vous* avez passé l'heure ? demandai-je d'une voix calme.

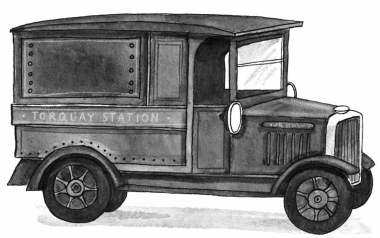
Charlotte s'arrêta de marcher en plein milieu de la chaussée.

– Miss Aggie, c'est du chantage.

« Il est si facile de basculer du côté du crime », songeai-je.

– ARRESTATION DANS LE MEURTRE DU STUDIO DES SIRÈNES ! claironna un petit vendeur de journaux. UN PENNY, UN !

– TOUS LES DÉTAILS DANS L'ÉDITION DU SOIR ! cria un autre garçon, situé au coin opposé. L'ASSASSIN DES SIRÈNES A ÉTÉ ARRÊTÉ !



21

DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE

Charlotte ne voulut pas me laisser acheter le journal, même avec mon argent de poche. Un exemplaire m'attendait à la maison, rétorqua-t-elle, et nous étions en retard. Et en effet, maman et Grannie Jane discutaient déjà avec Mr Standfast dans le salon lorsque nous arrivâmes et la table roulante avait été apportée, garnie des meilleures spécialités de Mrs Corner. Tony dormait aussi près du feu qu'il lui était possible sans que ses poils roussissent. Charlotte ne partageait pas nos repas lorsque nous avions des invités, aussi se retira-t-elle.

– Où est le journal ? demandai-je. Et où est Rose ?

– L'édition du soir n'a pas encore été livrée, répondit Grannie Jane.

– Mais les vendeurs de rue l'avaient !

– Rose ne va pas tarder, indiqua maman. Hélas, une personne en deuil perd parfois la notion du temps.

– Il y a eu une arrestation, annonçai-je. Les vendeurs de journaux

criaient comme des choucas. Où est le journal ?

– Agatha, chérie, intervint Grannie, ton agitation ne le fera pas arriver plus vite. Dis plutôt bonjour à notre invité.

Je souhaitai poliment bonsoir à Mr Standfast et acceptai la tasse de thé que maman m'avait versée.

Je venais d'y ajouter trois morceaux de sucre quand on frappa de grands coups à la porte d'entrée. Nous entendîmes les pas précipités de Sally et nous levâmes tous d'un seul mouvement.

– C'est Rose, enfin, dit maman. Mais pourquoi tout ce raffut ?

Des pleurs, puis de nouveau des pas précipités. La porte du salon s'ouvrit à la volée.

– Oh, je vous en prie, m'dame, venez ! s'écria Sally, l'air aussi effrayé que si elle avait croisé une panthère dans le vestibule. C'est miss Rose. Rose Eversham. Elle est dans tous ses états.

Mr Standfast bouscula la servante et revint trente secondes plus tard, soutenant une Rose en larmes.

– Je suis désolée, balbutia celle-ci en déglutissant. C'est juste que vous êtes les premiers à qui je peux enfin parler et… et… je crois que je…

– Apportez une nouvelle théière, lança Mr Standfast à Sally. Elle a besoin d'un thé sucré.

– Que s'est-il donc passé ? s'exclama maman.

« Arrestation dans le meurtre du studio des Sirènes ! » pensai-je. Mais qui avaient-ils arrêté ?

– Du cognac, décréta Grannie Jane en ouvrant le placard qui contenait des rangées de verres à pied et de liqueurs aux reflets sombres et moirés.

Rose fut poussée vers un fauteuil – le préféré de papa – et se retrouva avec un verre dans les mains avant même d'avoir eu le temps de bien s'installer. Mr Standfast l'encouragea à boire mais, après la première gorgée, elle fut prise d'une quinte de toux. Elle ne pouvait plus prononcer une parole et nous dûmes attendre poliment avant de connaître la cause de sa détresse, même si je me doutais qu'il y avait un lien avec les gros titres colportés à travers la ville.

Grannie Jane fut la première à céder à la curiosité.

– Eh bien, ma chérie ? Que se passe-t-il ?

– Ils ont emmené tantine. Dans le fourgon de police.

Rose fit une pause afin de se ressaisir.

– Ils prétendent qu'elle a tué ma mère.

« *Noooon !* Miss Marianne ? Ils se trompent ! »

Nous assaillîmes Rose de questions, mais la police ne s'était guère montrée diserte. Comme il était vexant de penser que les vendeurs de journaux du port – et sans doute Mr Augustus Fibbley – en savaient plus que nous !

– Vous voudrez bien m'excuser, Mrs Morton, déclara Mr Standfast en s'inclinant légèrement. Et Mrs Morton, ajouta-t-il en se tournant vers Grannie Jane. Je regrette de devoir quitter votre maison si hospitalière, mais si miss Eversham a été arrêtée, je dois y aller. Je vais insister pour m'entretenir avec la prisonnière.

– La prisonnière ! chuchota Rose.

Tony faisait les cent pas devant son fauteuil, comme accablé.

– Pensez-vous que votre cocher puisse me conduire en ville ? demanda Mr Standfast.

Maman et Grannie échangèrent un regard, légèrement rougissantes.

– Notre seul *cocher* est notre jardinier, en ce moment, indiqua Grannie, refermant la bouteille de cognac d'un geste sec. Et notre voiture est une carriole. Mais le jeune Mr Cable n'aime rien tant que conduire comme s'il participait à une course de chars.

– Mr Cable ? s'enquit Mr Standfast.

– Il s'appelle Léonard, dis-je. Grannie l'appelle « monsieur » pour lui donner l'air plus respectable.

– Je viens avec vous ! s'écria Rose.

Elle tenta de se lever, mais vacilla et retomba lourdement dans son fauteuil.

– Pas question, rétorqua Mr Standfast. Je suis certain que Mrs Morton pourra vous servir une bonne soupe, puis vous vous reposerez. Je reviendrai vous voir, Rose, lorsque j'aurai parlé avec votre tante et que je serai mieux au fait de la situation.

– Je vais dire à la cuisinière de préparer du bouillon.

Maman partit avec Mr Standfast pour trouver Léonard.

Je rapprochai l'ottomane de Rose, mais n'osai pas lui prendre la main. Grannie Jane posa de nouvelles questions. Malgré son agitation et ses réponses entrecoupées de hoquets, nous finîmes par nous représenter à peu près l'après-midi.

Rose et sa tante avaient déjeuné de poires pochées et de fromage à la table de la cuisine près de la cheminée. Elles avaient pris l'habitude de se réfugier auprès des domestiques plutôt que de se retrouver à deux dans la spacieuse salle à manger. Leur servante, Norah,

fredonnait en lavant la vaisselle, attendant que la bouilloire siffle.

(J'aurais aimé lui dire de passer plus vite sur la servante qui fredonne et d'aller droit au but, mais Rose était sous le choc et je ne pouvais pas la brusquer.)

L'inspecteur Locke et deux jeunes agents avaient frappé à la porte de la cuisine, raconta Rose. Ils étaient entrés avec leurs bottes boueuses, ce qui avait eu le don d'exaspérer Norah. Marianne devait les suivre au poste de police, expliqua l'inspecteur. Il manquait des précisions dans sa précédente déclaration, dont la *vérité*. Tantine avait ri face à cette absurdité. « Elle n'a rien fait de mal ! » s'était écriée Rose, et l'inspecteur avait rétorqué : « C'est ce que nous verrons. » Un agent au visage affreusement boutonneux avait affirmé qu'ils détenaient une preuve qui l'accablait. Tantine avait voulu savoir ce que c'était, mais l'inspecteur lui avait demandé si elle comptait se rendre sans faire d'histoires ou s'ils devaient user de la force. Tantine avait répondu qu'elle voulait d'abord parler à son notaire. L'agent boutonneux avait glissé à son collègue, avec un rictus de mépris : « Voilà qui montre une conscience coupable. » Tantine s'était montrée très brave, d'après Rose, même si ses yeux brillaient trop fort et que ses cheveux s'étaient décoiffés. Ils lui avaient dit de les suivre, qu'il ne s'agissait que de l'interroger pour l'instant. Rose l'avait aidée à enfiler son manteau. Elle avait posé sur Rose un regard courageux et tendre, et lui avait laissé des instructions, mais Rose était aveuglée par les larmes et l'inquiétude la rendait sourde. « Tout cela est une erreur, avait-elle dit. – Ah oui ? avait demandé l'inspecteur. Un témoin a confirmé que miss Marianne Eversham ne prenait jamais de sucre dans son thé, ce qui exclut qu'elle ait été visée. » C'était la première étape vers une condamnation à mort, selon lui. Après quoi, ils l'avaient poussée vers la porte comme une criminelle.

Grannie Jane examina le rang sur son aiguille à tricoter. Elle avait perdu une maille.

– L'inspecteur Locke, dit-elle, me fait penser à Mrs Winkey, la femme de l'épicier. Elle insistait pour vous vendre des concombres parce qu'elle en avait reçu des quantités cette semaine-là, quand bien même vous étiez venue acheter un chou-fleur.

Elle poussa un soupir, puis tira sur le fil de laine pour rattraper sa maille.

– Que s'est-il passé ensuite, Rose chérie ?

Celle-ci s'adossa au fauteuil de papa.

– C'est tout. Norah pleurait devant l'évier, tandis que mon sang se transformait en glace.

C'était une bonne description de l'effroi que je ressentais, auquel se mêlait une honte brûlante. Quelle terrible leçon sur les dangers de la vanité. J'avais cru malin de parler à l'agent Beck du dégoût des danseuses pour les sucreries. J'avais été si fière de mon habileté que je ne m'étais pas rendu compte que je passais la corde au cou de miss Marianne !

– Et alors ! s'exclama Rose en se redressant, même pas cinq minutes plus tard – il devait observer la maison en attendant une occasion –, voilà qu'on frappe à nouveau à la porte. C'était un journaliste de *La Voix de Torquay* !

Tony aboya, surpris par cet éclat de voix soudain.

– Mr Fibbley ?

Un nouveau frisson me parcourut. Mr Fibbley avait la manie d'apparaître sans crier gare au moment précis où on n'avait aucune envie de le voir.

– Il m'a dit de l'appeler Gus, raconta Rose. Comme si j'allais l'appeler autrement que « petit scribouillard qui se mêle de ce qui ne le regarde pas » !

– Que voulait-il ? s'enquit Grannie Jane.

– Il n'a pas pu aller plus loin que le mot « sucre »… Je crois que j'ai claqué la porte si fort que la vitre s'est fissurée.

– Il est presque six heures, fit remarquer ma grand-mère. Qu'est-ce que tu as fait, tout l'après-midi ?

Les yeux de Rose étaient rouges et cernés.

– J'ai honte de vous l'avouer. J'ai pleuré comme une madeleine. Mère est morte ! La police croit que c'est tantine qui l'a tuée ! Je ne sais pas quel est le pire ! J'ai erré dans la maison en demandant à l'esprit de mon père de venir me guider. Je lui ai vraiment parlé. À voix haute.

Grannie Jane se pencha pour lui tapoter la main.

– Et que t'a-t-il dit, mon petit ?

Rose fit entendre un rire triste.

– Il n'a pas répondu, bien sûr. Il n'a jamais été très doué pour la conversation. Je passais de pièce en pièce en distribuant des coups de poing dans les coussins et des coups de pied dans les chaises. Ma mère aurait dit que je me comportais comme une vandale.

– Ce n'est pas si étonnant, chérie, dit Grannie Jane en continuant

de lui tapoter la main. Un tel chagrin serait lourd à porter pour tout le monde, et plus encore pour des épaules jeunes.

– Enfin, reprit Rose, la brume de mon esprit a commencé à se dissiper. Je me suis repassé la scène dans la cuisine et je me suis souvenue des instructions de tantine, que j'aurais dû mettre à exécution bien plus tôt !

Ses yeux se remplirent à nouveau de larmes, mais elle les essuya d'un geste brusque.

– Elle m'a demandé, d'une voix pressante… de…

Elle s'interrompit pour planter son regard sur moi, ce qui me remplit d'inquiétude. Savait-elle que j'étais à l'origine du drame de l'après-midi ?

– J'avais une tâche à accomplir ! gémit Rose. J'ai laissé ma tante croupir tout l'après-midi, alors qu'elle m'avait demandé de…

« Que t'avait-elle demandé ? » l'interrogeai-je intérieurement.

Avant que Rose ait pu finir sa phrase, maman réapparut dans la pièce, une tasse fumante à la main et l'édition du soir dans l'autre.

– Du bouillon d'agneau pour toi, Rose chérie. C'est la spécialité de Mrs Corner.

Elle remit en place le napperon en dentelle sur le guéridon près du fauteuil de Rose et y posa la tasse, puis elle sortit une serviette roulée de la poche de son cardigan et la déplia sur les genoux de Rose. C'était agréable de voir maman dans le rôle de la soignante plutôt que de la malade.

– Mr Standfast est parti en carriole avec Léonard, bien qu'il menace de pleuvoir d'un instant à l'autre et qu'il n'ait pas dîné.

Grannie tendit la main pour demander le journal, mais maman secoua la tête. Grannie Jane haussa les sourcils, et maman l'imita. Rose s'en rendit-elle compte ? Occupée à boire son bouillon, elle laissa échapper un murmure de contentement : « Mmmmm. »

Je ne pouvais quitter des yeux le journal glissé sous le bras de maman, que, de toute évidence, elle voulait épargner à Rose. La nouvelle de l'arrestation devait s'y étaler en pleine page et je mourais d'envie d'apprendre plus de détails.

Rose reposa avec précaution sa tasse sur le napperon.

– J'aimerais me rafraîchir un peu, si c'est possible. Je dois faire peur à voir.

Comme si Rose pouvait « faire peur à voir ».

– Je vais te montrer le chemin, proposai-je, sautant sur mes pieds.

Nous avons un siège en acajou dans nos toilettes !

– Agatha, enfin ! me tança maman. On ne parle pas de ça au salon !

J'accompagnai Rose dans le couloir.

– C'est là, indiquai-je.

Mais Rose n'y entra pas. Elle jeta des regards furtifs autour d'elle, puis prit ma main dans les siennes et se mit à chuchoter. La jeune fille éplorée avait disparu. Une Rose plus familière, intrépide et déterminée, me parlait comme si c'était une question de vie ou de mort.

– Je ne veux pas qu'on fourre le nez dans nos affaires, me confia-t-elle. Même si ta famille est pleine de bonnes intentions, je ne fais confiance à personne. Ma tante m'a dit que tu avais reçu quelque chose par erreur et qu'elle en avait besoin tout de suite. C'est de la plus haute importance si on veut éviter qu'elle reste en prison jusqu'à la fin de sa vie ou qu'elle soit pendue.

22

UNE ARRESTATION INQUIÉTANTE

Hector et moi ne nous étions pas trompés ! C'était bien miss Marianne qui avait caché la lettre dans mon cahier.

– Je ne sais pas pourquoi c'est si important, continua Rose, mais si tu me le donnes, je me charge de le lui apporter.

Je me surpris à secouer la tête. Je ne donnerais la lettre à personne, pas même à Rose Eversham. Elle pouvait fort bien feindre ne pas savoir de quoi il s'agissait. Elle n'avait pas encore été innocentée du meurtre, et sa rapide métamorphose de demoiselle endeuillée en guerrière au regard lucide était pour le moins dérangeante !

– J'ai le sentiment de… d'être responsable de… cette *chose* que j'ai trouvée. Je viens avec toi au poste de police. Je veux la lui remettre moi-même.

– Eh bien…, commença Rose, hésitante. Entendu. Mais nous devons nous y rendre sans attendre.

Elle l'annonça en ouvrant la porte du salon :

– Aggie m'accompagne pour visiter ma tante. Nous partons tout de suite, avant que ma pauvre tantine se croie abandonnée…

Maman et Grannie Jane étaient assises sur le canapé, têtes rapprochées, et lisaient ensemble *La Voix de Torquay*. À notre arrivée, elles sursautèrent et refermèrent précipitamment le journal. Leur expression ressemblait en tout point à celle d'un enfant surpris les mains pleines de morceaux de sucre volés.

– Vous avez le journal du soir, constata Rose.

Maman et Grannie Jane toussèrent en même temps.

– Viens, chérie, assieds-toi, dit Grannie. Cela va te faire un choc.

Depuis l'autre bout de la pièce, je lus les mots imprimés en caractères gras :

MEURTRE DU STUDIO DES SIRÈNES

LA PROFESSEURE DE DANSE EN DÉTENTION PROVISOIRE POUR UN CRIME ABOMINABLE

Par Augustus C. Fibbley

– En détention provisoire ? releva Rose. Cela veut-il dire qu'elle a été arrêtée ?

– Oui, confirma Grannie Jane.

Rose se laissa lourdement tomber dans le fauteuil de papa.

– Pourriez-vous m'en faire la lecture ?

Son ton autoritaire fit hausser les sourcils à maman, mais elle défroissa les pages et s'éclaircit la voix. Grannie Jane prit son tricot et entama un nouveau rang, ses aiguilles cliquetant en fond sonore.

– « *L'enquête sur l'empoisonnement de Mrs Irma Eversham samedi dernier a peut-être trouvé son aboutissement avec l'arrestation, cet après-midi, de la belle-sœur célibataire de la victime, miss Marianne Eversham. Elle a été entraînée de force hors de la cuisine…* »

– Entraînée de force ? interrompit Rose. Elle n'a pas été *forcée*, ou alors psychologiquement. Elle est sortie assez calmement, étant donné les circonstances.

– Oui, chérie, tu étais là. Elle est sortie calmement de la cuisine, dit maman, avant de poursuivre sa lecture : « … *de la villa EverMore, la maison qu'elle a héritée de son frère, le défunt capitaine Giles Eversham, mari de la victime. L'arrestation de la coupable s'est passée sous les yeux de sa nièce, miss Rose Eversham, trop bouleversée pour répondre aux*

questions. »

– Je n'ai jamais refusé de répondre aux questions de la police, se défendit Rose. Mais lorsque ce fouineur de journaliste s'est présenté, je n'ai pas voulu lui parler.

– « *La sordide scène du crime de Union Street*, continua maman, *avait été découverte par les élèves de miss Marianne Eversham, très peu de temps après le décès brutal de la victime dans le studio de danse des Sirènes. Miss Agatha Caroline Morton, 12 ans, voisine des Eversham, avait été la première à pénétrer sur les lieux*. »

La honte m'envahit. Chaque moment qui passait ne faisait que confirmer que je n'aurais jamais dû parler à Mr Augustus Fibbley.

– « *Elle a décrit le corps avec précision, confirmant en tout point le rapport de la police. Miss Morton est une amie proche de l'héritière de la victime, miss Rose Eversham, 17 ans. Ainsi que nous l'avons écrit, miss Morton a tenté de détourner les soupçons qui pesaient sur sa professeure de danse. Lorsque nous l'avons interviewée chez elle, elle a affirmé que la police suivait une fausse piste. Serait-ce une de ces affaires où une innocente se révèle…* »

Maman interrompit sa lecture pour me fixer.

– Quand as-tu été interviewée à la maison ? Comment est-ce possible qu'un journaliste ait pu s'entretenir avec un enfant en dehors de la présence d'un adulte ?

Je grimaçai.

– Je ne suis pas une enfant, marmonnai-je.

Ce n'était pas une justification suffisante face à trois paires d'yeux accusateurs.

– Où était Charlotte ?

– Ça n'a pas duré longtemps, protestai-je. Mr Fibbley est apparu au portail du jardin. Il était très poli. Léonard lui a parlé aussi. (Voilà que je me retrouvais à déformer la vérité, moi aussi.) Il est normal que Mr Fibbley ait voulu entendre les observations d'un témoin…

– Agatha, déclara maman, c'est tout à fait inconvenant.

– Je suis désolée, Rose.

Mr Fibbley m'avait fait sentir importante. Une fine observatrice. Mais il avait transformé le sens de mes paroles à sa guise.

– Même Tony l'a bien accueilli, dis-je en tirant sur ses oreilles soyeuses. Il a arrêté d'aboyer comme un fou.

– Ne t'excuse pas, me rassura Rose. Tu es la seule à avoir dit que tu croyais tantine innocente, et c'est publié dans *La Voix de Torquay* !

J'apprécie ta confiance. Continuez, ajouta-t-elle en direction de maman. Je dois partir voir ma tante, mais, je vous en prie, continuez pendant que je cherche mon chapeau.

La pièce entière sembla pousser un soupir de soulagement. J'avais causé un tort considérable à Rose, mais voilà qu'elle me tirait d'embarras une fois de plus. Maman reprit sa lecture, la voix encore tremblante :

– « … *ces affaires où une innocente se révèle plus clairvoyante que ses aînés ? Miss Rose Eversham est sentimentalement liée à Mr Robert Pottin, le fils du directeur de l'hôtel Royal Victoria, Mr Curtis Pottin*. »

– Tu ne portais pas de chapeau, lui dis-je. Pas de chapeau, pas de gants et pas de sac à main. Tu étais trop bouleversée pour y penser, je suppose.

Mais Rose regardait fixement maman.

– Qu'est-ce qu'ils ont dit ? sur Robert Pottin ?

Les aiguilles de Grannie Jane s'arrêtèrent de cliqueter.

– « *Mr Pottin, qui se présente comme le fiancé de la…* »

– Fiancé ! s'exclama Rose. Quel prétentieux ! *Jamais* de la vie !

Voilà au moins une bonne nouvelle. Si elle n'avait pas l'intention de se marier avec lui, elle n'avait pas pu lui demander de l'aide pour tuer sa mère – un de ces pactes de l'amour que j'apprenais à connaître.

– « … *fiancé de la jeune héritière, a fait part de son intention de lui épargner dorénavant toute épreuve inutile. "La victime était une horrible vieille bique, a-t-il déclaré. Je suis presque étonné qu'il ait fallu si longtemps avant qu'on ne lui règle son compte. Elle ne l'a pas volé." Avant même l'arrestation de miss Marianne Eversham, Mr Pottin s'était dit convaincu de sa culpabilité. "On ne peut pas faire confiance à une femme privée des conseils d'un homme, a-t-il affirmé dans une interview. Elle possède déjà la maison, ce qui est une charge trop lourde pour une femme. Je me demande bien ce qu'elle convoite à présent. Mais si c'est l'héritage de Rose, elle devra me passer sur le corps !"* »

Rose avait porté les mains à sa bouche, comme si elle allait vomir.

– Comment ose-t-il ? s'écria-t-elle. Est-ce qu'il y a encore autre chose ?

Maman poursuivit :

– « *Miss Rose Eversham n'a pas encore fait de déclaration. Aucune date de procès n'a encore été fixée mais, d'après une source anonyme au sein des forces de l'ordre, miss Rose pourrait être appelée à témoigner contre sa tante.* »

Une série de coups frappés à la porte d'entrée nous firent sursauter.

– Dieu du ciel ! s'exclama maman. Est-ce qu'on nous croit sourds, à Groveland ?

– Je m'en occupe, dis-je en me hâtant vers le vestibule.

Je distinguai la silhouette d'un homme à travers l'étroite fenêtre.

Est-ce qu'un assassin aurait pris la peine de frapper ? Je jugeai que non et ouvris la porte.

Mr Robert Pottin était campé sur le perron, le chapeau de travers, et son visage mouillé luisait à la lumière de la lampe. Je plissai les yeux pour percer l'obscurité. Hector avait-il stoïquement continué sa filature ? Se tenait-il tapi dans le jardin ? Il faisait nuit noire, seules des gouttes de pluie brillaient, illuminées par le lustre du vestibule.

– Je cherche Rose Eversham, annonça-t-il en poussant la porte, alors que je ne l'avais nullement invité à entrer. La servante, là-bas, ajouta-t-il en désignant la villa EverMore d'un geste de la tête, elle m'a dit que je la trouverais sans doute ici.

J'essayai à nouveau de regarder discrètement dans le jardin, mais je ne vis pas trace d'un visage pâle ou d'yeux verts.

– Hé ho !

Il tambourina sur la porte, tout près de mon oreille – le son à peine amorti par ses gants en cuir jaune.

– Dites à Rose que je veux lui parler, compris ?

Une fois à l'intérieur, Robert Pottin me vit à la lumière de l'entrée.

– Oh, dit-il, c'est toi. C'est ici que tu vis ?

Je lui jetai un regard noir, qu'il me rendit.

– Vous m'avez causé bien des ennuis aujourd'hui, toi et ton insupportable grand-mère, à déblatérer des mensonges à ce reporter et à ternir ma réputation aux yeux de Rose !

Piquée au vif, j'en oubliai d'être timide.

– Vous me paraissez parfaitement capable de ternir votre réputation tout seul, Mr Pottin. Et ma grand-mère n'est pas…

– Est-ce que Rose est là ? C'est très important.

Il avait retiré son manteau et le tenait à bout de bras, ruisselant, comme s'il s'attendait à ce que je l'en débarrasse. Comme je ne fis rien de la sorte, il grommela et le jeta sur la rambarde de l'escalier.

– Où puis-je la trouver ?

Il accrocha son chapeau au portemanteau.

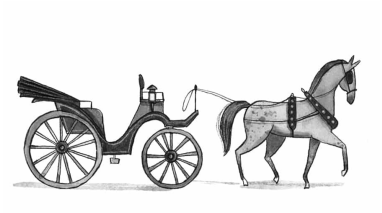
Rose désirait-elle voir quelqu'un qui pouvait être l'assassin de sa mère ? après ce qu'il avait déclaré dans le journal ?

– Patientez ici, dis-je. Je vais lui demander si elle souhaite recevoir un visiteur.

Mr Pottin plissa les yeux.

– Petite impertinente…

Je lui tournai le dos, me sentant plus grande à chaque pas. Avant de me glisser dans le salon, je le surpris devant le miroir du vestibule, en train de lisser la chenille qui lui tenait lieu de moustache.



23

UN TRAJET MOUVEMENTÉ

– Non, répondit Rose. Envoie-le au diable. J'aimerais encore mieux voir un ogre mal léché dans une grotte.

Diable ! Étais-je supposée lui rapporter ces paroles ?

Sally fit soudain irruption dans le salon, agitée, les joues roses.

– Je suis désolée, m'dame, mais Léonard est rev'nu, m'dame. Mr Standfast a laissé sa mallette au salon et il a envoyé Léonard la chercher. Ils en ont besoin à… à la prison, m'dame.

Léonard, derrière elle, s'essuyait le visage avec sa casquette. Puis Mr Robert Pottin le bouscula et entra dans la pièce à grandes enjambées, comme s'il était le roi du monde.

– Rose !

– Qu'est-ce que vous faites ici ? s'écria-t-elle. Allez-vous-en !

– Écoutez-moi…

– Jamais.

– Cet avorton de journaliste a déformé mes paroles !

Rose essaya de le contourner.

– Nous pouvons nous charger de la mallette de Mr Standfast, suggérai-je, puisque nous allons voir miss Marianne maintenant.

– Cette *innocente* miss Marianne, reprit Rose en fusillant Robert Pottin du regard. Est-ce que c'est celle-là ? s'enquit-elle en désignant un attaché-case en cuir, à la poignée usée, au pied du fauteuil où Mr Standfast s'était assis.

– C'est cela même, confirma Grannie Jane. Pauvre homme… Je suppose qu'elle contient tous les documents ayant trait à l'histoire de ta famille, chère Rose. Il ne s'agit pas de l'égarer !

Étant la plus près, elle se pencha pour la ramasser.

– Je vais vous aider, déclara Léonard depuis le seuil de la pièce.

– Je la prends, décréta Robert Pottin, tendant le bras devant Grannie Jane pour agripper la poignée.

Rose glapit comme un chiot dont on vient d'écraser la patte.

– Lâchez ça tout de suite !

Elle voulut lui arracher la mallette et faillit renverser Grannie. Heureusement, Léonard s'avança pour la rattraper avant qu'elle ne bascule en arrière.

– CESSEZ IMMÉDIATEMENT !

Maman tapa du pied avec une autorité tout à fait inhabituelle.

Dans le silence qui suivit, on entendit le bruyant tic-tac de l'horloge à pendule. Puis Rose tira d'un coup sec et remporta la mise.

– Merci, dit-elle. Mrs Morton, je vous emprunte votre fille pour une bonne action. Léonard, nous vous retrouvons dehors dans un instant.

Rose, toujours si téméraire ! Elle n'avait pas demandé la permission, elle s'était contentée de prévenir maman. Léonard hésita, puis se retira.

J'essayai de prendre exemple sur Rose.

– Léonard nous emmène, décrétai-je. Il pourra veiller sur nous.

– Rose, prononça Robert Pottin.

Elle leva la main.

– Je suis trop en colère pour vous écouter pour le moment. Je vous prie de ne pas m'adresser la parole.

L'admiration me souleva la poitrine. Comme elle était forte !

Rose coinça la mallette entre ses mollets et enfila énergiquement sa veste.

– As-tu… ce dont nous avons besoin, Aggie ?

La lettre de Fair-Play ! Non, je ne l'avais pas !

– Je vais chercher mon…

Je me précipitai dans le vestibule pour prendre la feuille dans mon patin. Mais où étaient passés mes patins ? Je les avais laissés au pied de l'escalier quand j'étais rentrée.

– Mademoiselle ! chuchota quelqu'un.

– Sally ! Avez-vous déplacé mes patins ?

– Dans le placard, mademoiselle. Je les ai ôtés du passage. Mais… mademoiselle !

Je poussai les manteaux et aperçus mes patins dans leur étui, posé sur l'étagère des surchaussures.

– Mademoiselle ! Écoutez-moi, je vous en prie ! Il y a un garçon…

Le premier patin était vide. Je plongeai la main dans le second : vide aussi. À genoux sur le tapis du vestibule, je cherchai à tâtons si la lettre n'était pas tombée.

– Mademoiselle ?

– Sally… il y avait un… un papier ! dans mon patin !

Mon nez commençait à me picoter, les larmes n'allaient pas tarder.

– Il faut absolument que vous m'aidiez à le retrouver !

– Serait-ce celui-ci, mademoiselle ?

Elle sortit une feuille froissée – mais reconnaissable entre toutes – de la poche de son tablier.

– J'allais le jeter au feu, mademoiselle. Le voilà.

Je lui arrachai la lettre des mains et la fis disparaître dans la poche de ma robe, puis j'attrapai mon manteau au crochet et enfilai mon béret.

– Mademoiselle, écoutez-moi ! Il y a un garçon dans la cuisine et il…

Je me redressai vivement.

– Hector, vous voulez dire ?

– Il est trempé comme une soupe, mademoiselle. Il est dans un piteux état, sans parler de ses chaussures pleines d'eau. On lui a donné une tasse de bouillon et des chaussettes sèches, mais il m'a dit de vous poser une question : « Que se passe-t-il ensuite ? »

Je m'adossai au mur, triturant les boutons de mon manteau.

« Que se passe-t-il ensuite ? »

Le suspect s'était battu contre la ravissante héritière pour s'emparer de la mallette qui contenait des preuves compromettantes. Jusqu'où irait-il ? L'intrépide réfugié, endurci par les épreuves, était déterminé à le suivre dans la nuit, qu'il pleuve ou qu'il neige. La loyale détective allait

accompagner l'héritière pour défendre l'honneur de sa famille, emportant avec elle…

– Miss Aggie ? Il dit que c'est très urgent.

– Répondez-lui que la Chenille est dans les parages et que je suis allée avec Rose au poste de police, mais qu'il doit rester avec la Chenille. Vous m'avez bien comprise, Sally ?

Sally plissa le nez, et s'éloigna vers la cuisine en secouant la tête.

Rose sortit du salon, talonnée par Mr Pottin et maman.

– Ah, te voilà ! s'exclama Rose.

– Rose, dit Robert Pottin.

– Rose, chérie, dit maman.

– Écoutez-moi, supplia Robert.

– Je ne comprends pas, reprit maman, pourquoi tu juges nécessaire qu'Agatha t'accompagne…

– Mais, maman, je le lui ai promis ! Rose a besoin de compagnie. Tu ne voudrais pas que je trahisse ma promesse ?

– Rose, dit Robert.

Rose, l'ignorant, s'adressa à maman :

– Mrs Morton, Aggie est la préférée de ma tante. Je ne pourrais pas rêver mieux.

– Pour t'accompagner en prison ? s'enquit-elle, la voix vacillante.

– En prison ? répéta Robert Pottin.

La porte de la cuisine s'ouvrit et Léonard passa la tête par l'entrebâillement.

– Ce n'est pas convenable pour une demoiselle de se rendre à la prison sans être accompagnée, affirma Robert Pottin. J'insiste…

– C'est pour cette raison qu'Aggie vient avec moi, rétorqua Rose. Léonard, voulez-vous donner son manteau à Mr Pottin ? Il va partir.

– Euh, oui, mademoiselle.

Léonard prit le manteau là où Robert l'avait laissé, sur la rambarde de l'escalier. Je décrochai son chapeau du portemanteau et le lui tendis.

– Donnez-moi ça !

Il l'enfonça sur sa tête, puis aboya sur Léonard, comme quoi il pouvait mettre son fichu manteau tout seul.

Maman se tordait les mains d'inquiétude, mais j'étais résolue à ne pas me laisser détourner de ma mission. Je l'embrassai.

Léonard garda les yeux rivés au sol tandis qu'il s'adressait à Rose.

– Le cheval et la carriole attendent, mademoiselle, insista Léonard,

Mr Standfast s'est montré très pressant.

– Nous arrivons tout de suite, répondit Rose. Mrs Morton, vous avez été adorable avec moi. Je suis désolée de vous laisser…

D'un signe de tête, elle désigna Robert Pottin, qui n'avait fait aucun effort pour enfiler son manteau et qui ruminait dans un coin du vestibule.

– Prends un parapluie, dit maman en lui tendant le grand parapluie noir de papa. Et veille sur Agatha.

– Sommes-nous prêtes ? me demanda Rose dans un murmure, après l'avoir remerciée. Tu as… ?

Je hochai la tête. Nous plongeâmes dans la nuit.

– Où est passé ce satané gant ? grommela Robert Pottin, tandis que la porte se refermait derrière nous.

Rose se mit à rire.

– Nous avons réussi à fuir ! s'écria-t-elle.

Léonard nous aida à monter dans la carriole.

– Tiens ça, dit-elle en me présentant la mallette. Je vais tenir le parapluie. Je n'avais pas pensé qu'il n'y avait pas de toit !

– Laissez-moi porter la mallette, proposa Léonard.

– Non, merci, Léonard. Nous nous en chargeons.

– Le monsieur a insisté pour que ce soit moi qui la lui apporte.

– Dieu du ciel, cette mallette provoque des batailles rangées, ce soir, à Torquay, soupira Rose. Vous lui apportez la mallette, avec moi en cadeau.

– Partez donc ! m'exclamai-je. La tante de Rose attend dans une cellule de prison pour un crime qu'elle n'a pas commis !

Il donna un coup de rênes et Belle se mit au pas.

Notre humeur enjouée ne dura guère. Un vent persistant faisait remonter le brouillard de la mer jusqu'aux collines. Rose luttait avec le parapluie pour nous protéger de la pluie.

– Si même le pépin conspire pour nous compliquer la vie, marmonna-t-elle.

Le silence dura quelques minutes, tandis que Belle avançait prudemment sur les pavés glissants.

Lorsque Rose ouvrit à nouveau la bouche, je portai la main à mon oreille pour lui signifier que je ne l'entendais pas.

Elle haussa la voix :

– Elle a peut-être souhaité la mort de ma mère des centaines de fois, mais jamais elle ne l'aurait tuée. Tante Marianne est une

personne douce – à part quand il s'agit du vote ! C'était ma mère qui avait le cœur rempli de fiel.

Elle posa la main sur l'épaule de Léonard.

– Même vous, vous pouvez en témoigner, n'est-ce pas ? Je vous ai vu avec elle dans la Grand-Rue la semaine dernière, en train de vous disputer comme des enfants.

– Léonard ? demandai-je. Pourquoi avez-vous parlé à la mère de Rose dans la Grand-Rue ?

– Je lui ai pas parlé, protesta-t-il en donnant de la badine. Elle m'a bousculé en sortant de la poste. Elle m'a écrasé les orteils.

– C'est ce qui s'est passé ? s'enquit Rose. J'étais à l'intérieur en train de poster une lettre. Je n'ai pas vu la collision, juste qu'elle se fâchait contre vous et que vous ne vous laissiez pas faire. « Bien fait, j'ai pensé. Qu'elle goûte un peu de la potion qu'elle fait boire aux autres. »

Je restai bouche bée. Rose se tut. C'était presque une description du crime…

– Ce n'est p-p-pas ce que je…, balbutia Rose. Pardonnez-moi. Je n'ai pas réfléchi.

Elle continua, plus calme :

– Après, maman n'a pas arrêté de pester contre ce jeune homme qui lui avait barré le passage. Maintenant que Léonard nous a dit la vérité, je vois que c'était très exagéré.

Sa voix s'étrangla, et je sus qu'elle pleurait.

– Que de haine envers son prochain ! Pendant toutes ces années où elle a vécu avec tantine, jamais elle n'a eu un mot gentil…

Comme le petit déjeuner devait être sinistre à EverMore, pensai-je.

Après quelques minutes de silence et de pluie, nous arrivâmes au poste de police.

– Merci, Léonard.

Rose referma le parapluie et le posa sur le siège.

– Je peux porter la mallette pour vous, mademoiselle.

– Ne soyez pas idiot, protesta-t-elle. J'en suis parfaitement capable. Trouvez-vous un endroit abrité pour nous attendre. Nous ne devrions pas être trop longues, je ne pense pas qu'ils nous en laisseront le loisir.

Nous descendîmes sur le trottoir et nous dépêchâmes d'entrer.

– Juste entre les gouttes ! s'exclama Rose en riant et en passant la mallette de Mr Standfast d'une main à l'autre.

Un agent était assis derrière un bureau. Son ventre rebondi mettait à rude épreuve les boutons en cuivre de sa veste, qui tentaient

désespérément de la garder fermée. Un petit écriteau posé près de son coude indiquait : « Agent Lloyd Rushton ». C'était l'homme qui avait tourné Hector en ridicule.

– Votre Mr Standfast est parti dîner, nous annonça-t-il. Je lui ai recommandé *La Couronne et le Coussinet*. Une seule personne à la fois pour les visites. Avec une dangereuse criminelle comme elle, on ne saurait être trop prudent, ajouta-t-il en souriant.

– Ça n'a rien de drôle, s'indigna Rose.

– Vas-y d'abord, lui dis-je.

– Non. Elle attend cette chose que tu as apportée. Vas-y la première. Je vais retrouver Mr Standfast.

Elle se pencha pour m'embrasser sur la joue.

– Voyons si nous pouvons la ramener à la maison ce soir.

L'agent poussa un soupir et se souleva de sa chaise. Il me fit signe de le suivre. Plus que nerveuse, je dis au revoir de la main à Rose avant de m'engouffrer le long d'un étroit couloir.

24

UNE DOULOUREUSE CONFESSION

Je retenais mon souffle tout en me répétant en boucle des mots que je voulais croire de toutes mes forces : « Je n'ai pas peur. Je n'ai pas peur. Je n'ai pas… »

L'agent s'arrêta devant une porte à la peinture marron écaillée. Il appuya lourdement sur la poignée, et la porte s'ouvrit dans un grincement. Un rideau de velours noir semblait nous faire face. L'homme prit une torche accrochée à un clou à l'intérieur, puis il pressa un bouton et elle s'alluma comme par magie. C'était le même genre de torche en métal mat qu'avait l'agent Beck lors de sa patrouille. Son faisceau puissant faisait apparaître une volée de marches s'enfonçant dans un trou noir. *Les ténèbres. Une obscurité insondable.* Visiblement, ils gardaient la pauvre Marianne dans un cachot !

Lorsque j'atteignis la dernière marche, ma main était crasseuse du

simple contact avec la rampe. En bas, des lampes à gaz rendaient la torche inutile, mais le plafond était si bas que j'aurais pu le toucher en levant le bras. L'odeur évoquait de vieilles chaussettes conservées dans du vinaigre. Un officier, sur une chaise en bois, était occupé à sculpter un savon avec un couteau tandis que miss Marianne, séparée par une grille en fer, lui tournait le dos, assise sur un tabouret.

– Tu peux prendre ta pause, Smithers, lui lança l'agent qui m'avait amenée. La prisonnière ne risque pas d'aller bien loin. Et la fillette non plus. À moins qu'elle ait envie de se battre contre les rats…

Des rats ? Il plaisantait, j'espère ?

– Aggie ?

Miss Marianne se leva tandis que les deux policiers remontaient les marches. Son visage était grisâtre, le sang avait quitté ses lèvres. Ses yeux noisette, d'ordinaire pétillants, étaient éteints et méfiants. Et ses cheveux ! Elle portait habituellement un chignon de danseuse soigné sur la nuque. On aurait cru qu'elle avait passé l'après-midi à tirer dessus comme une furie, à le voir ainsi défait. Un lieu comme celui-ci était fait pour vous inspirer de la terreur, et c'était parfaitement efficace. Quels mots de réconfort pouvais-je bien trouver ?

– Ma chère petite, dit miss Marianne en effleurant le bout de mes doigts à travers les barreaux.

– Je… J'ai apporté votre lettre.

Je lui passai la feuille pliée.

– Ce n'est pas ma lettre.

Elle la déplia et la pencha en direction de la faible lueur de la lampe à gaz qui brûlait dans un coin de sa cellule. Lorsqu'elle me regarda à nouveau, ses yeux étaient humides.

– Je sais que vous ne l'avez pas tuée ! m'écriai-je. Jamais vous n'auriez fait une chose pareille !

– Merci, Aggie.

Elle ferma les yeux, et les larmes roulèrent sur ses joues pâles.

– « Pourrez-vous vivre avec ce secret ? » lut-elle, la lettre tremblant dans sa main. Je n'ai pas écrit ces mots, et ils ne m'étaient pas non plus destinés. L'enveloppe était adressée à Rose. Mais Irma n'aimait pas que sa fille reçoive des lettres d'inconnus. Aussi l'a-t-elle ouverte elle-même – et s'est sentie pleinement justifiée, car elle avait épargné à sa fille de lire cette chose…

Je retins mon souffle, tandis qu'elle s'appuyait contre les barreaux pour se rapprocher le plus possible de moi.

– Ils peuvent venir te chercher d'un instant à l'autre. Et tu mérites de savoir…

Une minute s'écoula, pendant laquelle je vis sur son visage la détermination le disputer à l'indécision. Enfin, comme si elle plongeait dans un lac glacé dont elle savait qu'il serait difficile de ressortir, elle commença :

– Je crois que cette lettre a été écrite par un être cher que j'ai perdu il y a longtemps. Je pense que c'est mon propre fils qui a tué Irma, à la suite d'un terrible malentendu.

Elle ne me laissa pas le temps de rassembler mes esprits éparpillés sur le sol. Elle avait sauté dans l'eau et elle nagerait sans se reposer jusqu'à atteindre la rive d'en face.

– Il y a longtemps, j'ai eu un amoureux.

Un amoureux !

– Il s'appelait Otis Connor. C'était un cavalier de la garde royale, même s'il avait l'ambition de devenir un jour vétérinaire. Mon frère, Giles, le père de Rose, approuvait mon choix, Dieu merci. Nos parents étaient morts et Giles était la seule famille qui me restait. C'était important, vois-tu, encore plus qu'aujourd'hui. On laisse rarement une femme décider de sa propre vie.

Je hochai la tête, comme si je recevais des confidences amoureuses tous les jours.

– Otis et moi devions nous marier. J'avais une robe splendide, qui avait été celle de ma mère…

– Mais le mariage n'a jamais eu lieu ?

Je me maudis de l'avoir interrompue. Grannie Jane m'avait enseigné qu'on en apprend toujours plus en écoutant qu'en parlant.

Miss Marianne me fixa dans la demi-pénombre.

– Ta mère m'en voudra sans doute de te raconter tout ceci. Mais… Otis et moi… nous nous aimions tendrement. Nous sommes devenus aussi proches que des personnes mariées, tu comprends ?

Ce que disait miss Marianne appartenait à la région nébuleuse de la vie amoureuse des adultes, et qui expliquait pourquoi ma sœur avait épousé James et pourquoi les servantes se taisaient devant moi, pourquoi Charlotte rougissait en présence de l'agent Beck et pourquoi maman pleurait autant papa.

– Otis…, continua miss Marianne d'une voix voilée, appartenait à un régiment qui a été envoyé au Soudan afin de mater une rébellion, avant le jour de notre mariage. Après son départ, j'ai découvert que

j'attendais un enfant. Je lui ai aussitôt écrit. Même si c'était trop tôt, je pensais que la nouvelle lui mettrait du baume au cœur pendant les combats. Quelques jours plus tard, j'ai appris par un télégramme qu'il avait été tué dans une bataille à Khartoum.

Des larmes me montèrent aux yeux.

– Oh non ! C'est si triste !

Comme les mots étaient faibles ! *Triste*, une vie disparue et une autre brisée à jamais. *Deux* vies brisées, car il ne fallait pas oublier le bébé.

L'enfant évoqué dans la lettre était celui de miss Marianne !

Elle s'essuya les yeux.

– Laisse-moi te raconter la suite. Je ne pense qu'à ça, à la façon dont cette terrible erreur a pu arriver. Mon frère, Giles, venait de se marier avec Irma. Il savait que perdre Otis m'avait broyé le cœur, mais il a été consterné d'apprendre l'existence de l'enfant. Avoir un bébé hors mariage n'était pas une bonne chose. Le monde n'est pas tendre envers vous.

Elle ferma de nouveau les yeux et continua d'une voix basse et heurtée. Giles avait proposé d'adopter l'enfant, raconta-t-elle. Irma et lui l'élèveraient comme le leur. Quel soulagement cela avait été ! Grâce à la proposition de son frère, elle ne perdrait pas le lien avec son enfant.

– Alors Rose est votre fille ? demandai-je.

– Non, répondit-elle en secouant la tête. Pas Rose.

Ce ne fut pas si simple.

La réaction d'Irma Eversham fut véhémente et catégorique. Jamais elle n'accueillerait dans son foyer un enfant né dans le péché, jamais elle n'adopterait un petit bâtard ! Elle menaça Giles de mettre fin à leur mariage et Marianne d'un scandale sans nom.

Je me rappelai les chuchotements des dames près du buffet, lors de notre visite de condoléances. Ne se seraient-elles pas évanouies si elles avaient appris la vérité ?

Giles était déchiré, me raconta miss Marianne. Il voulait aider sa sœur, mais comment pouvait-il lutter contre son épouse ? Miss Marianne comprit qu'elle ne souhaitait pas voir son enfant élevé par une femme qui manquait à ce point de cœur. Son frère et elle décidèrent de chercher une famille, loin d'ici, pour accueillir l'enfant. Il s'en chargea, avec l'aide de son notaire, de sorte que miss Marianne ne sut pas où il vivait. Elle-même partit s'isoler dans un village dans la

région des Lacs, dans le nord de l'Angleterre. Son fils n'avait même pas pu regarder sa mère dans les yeux avant d'être emmené par la sage-femme. Son frère, Giles, versa une somme d'argent chaque mois.

La vie reprit son cours, comme avant l'irruption d'Otis Connor dans la vie de miss Marianne. Elle se résigna à n'être plus que la sœur du capitaine et à vivre dans la maison où elle avait grandi, même si elle était à présent l'hôte de la femme de son frère, l'irritable et impitoyable Irma. Un an plus tard, la naissance de Rose avait apporté de la joie dans son existence, tout en lui rappelant douloureusement sa perte.

Miss Marianne interrompit son récit. Elle ramassa une tasse en métal au pied du lit de camp et me désigna un seau d'eau près de la chaise du gardien afin que je la remplisse.

– Et vous n'avez jamais su ce qui était arrivé à… votre petit garçon ?

Son petit garçon était presque un homme, à présent, il avait un an de plus que Rose.

– Nous ne parlions jamais de lui. Le notaire l'avait placé chez un couple qui désirait adopter. Même Giles ignorait où se trouvait l'enfant et il n'a jamais avoué à Irma qu'il donnait de l'argent tous les mois. Elle ne m'en aurait détestée que davantage, et peut-être aurait-elle même cherché à l'en dissuader ? Je voulais que mon enfant soit choyé. Les versements devaient cesser à sa majorité.

Sa voix se brisa.

– Nous ne devions jamais le connaître, ni jamais fêter aucun de ses anniversaires.

Je me mordis la lèvre, partageant la peine insurmontable de miss Marianne. Mon papa ne fêterait plus jamais son anniversaire. Pour ceux qui restaient, le jour de sa naissance n'était plus synonyme de joie, mais le rappel d'une perte irrémédiable.

– Puis mon frère est mort, ajouta miss Marianne.

Que de souvenirs terribles ! Elle prit une gorgée d'eau et s'empressa de poursuivre. Lorsque Irma avait découvert, à la mort de son mari, qu'il payait depuis tant d'années pour la faute de Marianne, elle avait été livide. Le capitaine n'avait rien prévu pour l'enfant hormis un très petit legs. Irma demanda au notaire d'annoncer à la famille que les versements cesseraient plus tôt que prévu à la suite du décès de Giles.

– C'est à partir de là qu'est né le malentendu, c'est ça ? demandai-je, même si cela me répugnait de le dire.

– Certainement.

Sa voix était caverneuse, comme si elle provenait d'un trou profond.

Elle leva la main qui tenait toujours la lettre de Fair-Play.

– Je pense que c'est mon fils qui l'a écrite. Il ne connaît pas les circonstances de sa naissance. D'après ses mots, je devine qu'il croit être le frère de Rose – que Giles était son père et pas son oncle. Et qu'Irma était sa mère.

– Voilà pourquoi il parle de l'héritage.

– Oui.

– Mais Rose ne l'a jamais lue. Elle n'a jamais eu l'occasion de lui expliquer les choses. Si Mrs Eversham n'avait pas volé la lettre, elle serait encore en vie.

Et si miss Marianne n'avait pas arraché la lettre des mains de la morte pour la cacher dans mon cahier, si elle avait parlé de son fils à la police, elle ne serait peut-être pas dans cette cellule de prison.

– Rose ne sait pas la vérité. Je ne lui ai jamais rien dit. C'était un secret qu'Irma et moi devions emporter dans la tombe.

Un frisson me parcourut, comme si un fantôme m'avait soufflé sur la nuque de son haleine glacée.

– C'est exactement ce qu'elle a fait, commentai-je.

– Mais pas moi, dit miss Marianne. Quelle horreur que mon propre fils…

Sa voix s'étrangla. Les larmes l'empêchèrent de continuer.

Une chose était certaine : Robert Pottin n'était pas le fils de miss Marianne. La famille Pottin était connue à Torquay. Robert vivait ici – à l'hôtel Royal Victoria – depuis toujours, il n'avait pas grandi dans un village lointain, ni n'avait été adopté par des parents que personne ne connaissait. Je devais chercher quelqu'un d'étranger. Je serrai les barreaux de la cellule comme si j'avais pu les broyer. Mon esprit se fixa sur le visage pâle et moqueur d'Augustus Fibbley, sa voix enrouée et ses manières arrogantes. Quand était-il arrivé en ville ? et d'où venait-il ?

– Pouvez-vous me raconter ce qu'il s'est passé samedi ?

La visite de Mr Fibbley avait-elle coïncidé avec la présence de Mrs Eversham ? Avait-il trouvé un prétexte pour pénétrer dans l'office ?

– Lorsque Irma est arrivée, bouleversée, j'ai craint qu'il ne soit arrivé quelque chose de grave à Rose. Le studio était une vraie ruche,

comme tu le sais, mais Irma était si pressée qu'elle n'a pas attendu de pouvoir m'en parler en privé. Elle m'a dit qu'elle voulait protéger sa fille de la honte que j'avais infligée à la famille, que cette lettre était du chantage et que nous devions porter plainte. Son visage était rouge vif, la lettre tremblait dans sa main.

– Qui d'autre se trouvait là ?

– Le pasteur avait monté et descendu l'escalier avec deux bénévoles pendant une grande partie de la matinée. Ils emportaient la dernière caisse, plus quelques brassées de vêtements, lorsque Irma a surgi. Robert Pottin avait pris la fontaine à thé et les tasses, mais il avait oublié le sucrier qui était resté dans l'office pour être lavé. Votre jardinier est venu chercher les compositions florales. Le reporter est passé chercher son boîtier à lunettes, qui était tombé sous une chaise.

Je cessai de respirer.

– Quand exactement Mr Fibbley est-il arrivé ? Vous en souvenez-vous ?

– Il… Eh bien, laisse-moi réfléchir. Il a tenu la porte à Mr Pottin, donc c'était au moment où il… Mais était-ce son premier aller-retour ou…

Mon esprit partait dans tous les sens : les nouvelles pièces du puzzle s'emboîtaient parfaitement ! Augustus Fibbley travaillait pour *La Voix de Torquay* ! Et Fair-Play avait utilisé des lettres découpées dans les pages d'un journal !

– Miss Marianne, dis-je, pensez-vous que…

Je fus interrompue par un bruit de pas dévalant l'escalier.

– Mais que se passe-t-il, bon sang ? s'exclama Mr Standfast, surgissant de l'obscurité. J'ai attendu en vain à *La Couronne et le Coussinet* en mangeant une côtelette assez filandreuse. J'ai envoyé ce garçon chercher ma mallette il y a plus d'une heure et il n'est toujours pas revenu !

– Mais… c'est Rose qui a votre attaché-case, monsieur !

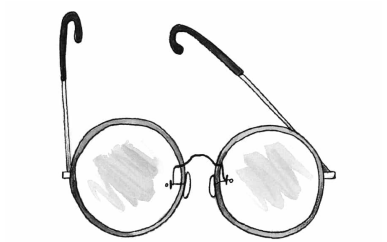
Une vague d'inquiétude me remonta le long des bras, comme une éruption cutanée.

– Je suis descendue voir miss Marianne, tandis que Rose allait vous rejoindre !

– Essayez de la trouver, je vous prie, miss Morton, déclara le notaire. Nous devons discuter de beaucoup de choses avec miss Eversham et mes papiers me seraient fort utiles.

Je dis au revoir à miss Marianne, mais évitai de lui souhaiter bonne

nuit, je savais que c'était inutile. Elle agita la lettre pour me remercier. Je gravis les marches le cœur lourd, rongée par l'inquiétude. Si Rose n'avait pas rejoint Mr Standfast, où pouvait-elle être ?



25

UNE ACCUSATION HARDIE

La Couronne et le Coussinet n'était qu'à quelques rues de là. Même moi, je savais où le restaurant se trouvait, même si je n'y avais jamais mis les pieds, car il était rempli d'hommes grossiers qui buvaient de la bière. Comment Rose avait-elle pu se perdre entre ici et là-bas ?

Je poussai la lourde porte en haut de l'escalier et faillis tomber dans le couloir. Mes mains étaient sales et je n'aurais pas été étonnée de découvrir des toiles d'araignée dans mes cheveux. Pauvre miss Marianne, qui allait devoir *dormir* ici ! J'essuyai mes paumes sur mon manteau, tout en réfléchissant à la façon dont j'allais pouvoir retrouver Rose.

Mais qui vis-je dans le hall d'entrée, négligemment appuyé sur le bureau, sinon l'homme qui occupait mes pensées quelques minutes plus tôt ? Il fit claquer son chapeau contre sa jambe, envoyant des gouttes de pluie partout sur le carrelage.

– Ça alors, c'est mon jour de chance ! s'exclama Mr Fibbley de son étrange voix enrouée.

Mon séjour dans la cave m'avait laissée transie et moite. C'était bien le seul à avoir de la chance… La mère de Rose était morte. Miss Marianne était enfermée dans un cachot, possiblement avec des rats. Et mon suspect numéro un se tenait face à moi, une expression enjouée sur le visage.

– Je discute tranquillement avec l'aimable agent Rush-ton en attendant de pouvoir m'entretenir avec l'assassin du studio des Sirènes, reprit le reporter en posant son chapeau sur le bureau et en ouvrant son carnet. Et qui voilà ? Agatha Morton, l'imbattable princesse du crime. Comment faites-vous pour me devancer à chaque fois ? Étonnant, pour une enfant de douze ans ! Essaieriez-vous de me voler mon travail ?

Ma voix s'était figée dans ma gorge. Comment osait-il se montrer aussi nonchalant et joyeux, alors qu'il avait glissé de la mort-aux-rats dans un sucrier ? Au mieux, il avait écrit des insanités dans le journal.

Les paroles de Rose me revinrent à l'esprit.

– Je suis trop en colère pour vous écouter pour le moment, dis-je. Je vous prie de ne pas m'adresser la parole.

J'eus la vision de maman faisant une moue de désapprobation. Ce n'était guère poli, même à l'égard d'un assassin.

– Pas avant une semaine, ajoutai-je.

Mr Fibbley renversa la tête en arrière et éclata de rire, laissant apparaître des dents d'un blanc immaculé.

– Une semaine, dans un métier comme le mien, c'est le bout du monde. Vous êtes assez intelligente pour le comprendre. J'ai besoin aujourd'hui de la vérité d'aujourd'hui.

– La vérité d'aujourd'hui ? m'écriai-je, le cœur cognant douloureusement. La vérité d'aujourd'hui, c'est que miss Marianne Eversham n'a pas tué sa belle-sœur ! Vous vous trompez là-dessus. Et je pense que vous le savez !

Mr Fibbley haussa les sourcils. Je remarquai, non sans surprise, qu'il avait de beaux yeux, même si je ne fis que les effleurer du regard avant de fixer le sol. Un meurtrier pouvait-il avoir de beaux yeux ? Et y avait-il la moindre ressemblance entre Mr Fibbley et la prisonnière désespérée qui se trouvait dans la cellule à l'étage du dessous ?

– Je suis plus que curieux d'entendre votre opinion sur le sujet, miss Morton. Si votre professeure de danse n'est pas coupable, qui a

commis cet acte abominable ?

Qui, en effet ? Tentait-il de détourner mes soupçons ? Devais-je essayer… Pouvais-je réussir à le faire avouer ? Je n'allais pas commencer par le meurtre, mais l'attaquer sur sa façon irresponsable de pratiquer le journalisme…

– Dans votre article, vous avez laissé entendre que j'avais accusé Mr Pottin, dis-je. Je reconnais qu'il est assez détestable, mais ce n'est pas un assassin. Ce que vous avez écrit porte atteinte à sa réputation et me fait passer pour une idiote.

– « Assez détestable », répéta Mr Fibbley. Puis-je citer vos paroles ?

– Non. Vous prétendez vous soucier de l'avis des gens, mais ce que vous publiez n'a rien à voir avec la vérité, quoi que vous en disiez.

– Ai-je écrit quelque chose que vous n'ayez pas dit ?

Le sang battait si fort contre mes tempes que j'éprouvai de la peine à m'en souvenir précisément.

– Vous avez déformé mes propos.

– Vraiment ?

– Je n'ai jamais dit que Robert Pottin l'avait tuée, ni même suggéré qu'il avait apporté le poison !

– Ah oui ?

– Arrêtez !

Je tapai du pied, comme maman un peu plus tôt dans la journée. Je recommençai, car cela m'avait fait du bien.

– La seule chose importante, c'est que la mère de Rose est morte, et que miss Marianne ne l'a pas tuée !

– Avez-vous songé que Rose était la plus suspecte aux yeux de tous ?

Naturellement ! Il n'y avait pas si longtemps, j'avais envisagé la possibilité – non sans compassion – que Rose ait pu précipiter sa mère dans la tombe. Mais la triste histoire de miss Marianne innocentait sa nièce.

– Ce n'est pas Rose, affirmai-je. L'assassin est un homme.

Mr Fibbley se redressa, alerte, et se mit en position d'écrire.

– Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

– Un homme arrivé récemment à Torquay et que peu de gens connaissent.

Il n'était finalement pas si difficile de regarder un assassin dans les yeux, une fois qu'on était lancé. (Et en présence d'un agent de police, tout distrait qu'il fût.)

– Un homme de votre âge, à peu près.

Mr Fibbley me fixa d'un air dur…

… puis se mit à rire !

– Est-ce que vous m'accusez de meurtre ?

Les yeux étincelants, il fit un pas vers moi, un sourire aux lèvres. Était-il dangereux ? armé d'un pistolet ? Cachait-il un couteau ?

Je reculai et jetai un regard au sous-officier de permanence, qui mâchait une pomme et n'accordait aucune attention au drame qui se déroulait à quelques pas de lui. Devais-je pousser un cri ? C'est alors que la porte principale s'ouvrit avec fracas. Le vent s'engouffra dans la pièce et un visage ami apparut.

– Hector !

Je contournai le reporter pour m'élancer vers lui.

– Sapristi, tu es trempé !

Hector, sur le seuil, clignait des yeux, comme s'il était surpris de se retrouver face à tant de gens et de lumière. Ses cheveux, sa veste, sa culotte courte et ses chaussettes étaient aussi mouillés que s'il venait de les sortir d'une bassine de lessive.

– Hé ! s'écria l'agent derrière le bureau. Soyez gentil de fermer la porte, voulez-vous ? Ça ne rigole pas, dehors.

Hector referma la porte et se mit à trembler.

– M-m-ma casquette est perdue.

Ses cheveux plaqués sur son crâne semblaient avoir été plongés dans de l'encre et ses chaussures faisaient un bruit de ventouse à chacun de ses pas. Je savais, pour l'avoir vécu la veille, à quel point c'était désagréable.

– Mon pauvre Hector, dis-je. Il s'est passé tellement de choses ! Tu as de la chance que je sois encore là.

Mr Fibbley s'approcha un peu trop près.

– Où est ton… gibier ?

– La Chenille va à l'hôtel, déclara Hector. En chemin, il s'arrête pour donner des coups de pied dans les filets de pêche. Il s'assoit au bar pour boire le whisky. Moi, je l'observe depuis la terrasse. Un verre de whisky, puis un autre, et encore un autre. Je pense qu'il est ivre et qu'il n'est pas une menace pour ce soir. Alors je viens te voir.

– Robert Pottin n'est pas l'assassin, chuchotai-je. On s'est trompés d'homme.

– Trompés d'homme ?

Le visage d'Hector s'assombrit. Ses lèvres avaient la couleur des

violettes au printemps.

– Tu sais qui c'est ? demanda-t-il, retirant sa veste et la secouant, provoquant une averse.

– Elle pense que c'est moi l'assassin, déclara Mr Fibbley, surgissant à côté de moi.

– Vous, monsieur ?

Hector me regarda.

– J'ai obtenu… des *tonnes* d'informations.

Je pris Hector par la main et l'entraînai derrière une des colonnes qui soutenaient le haut plafond. Mr Fibbley nous suivit.

– Si vous m'accusez de meurtre, dit-il, j'ai le droit de savoir pourquoi vous…

– S'il te plaît, dis-moi quelque chose ! s'exclama Hector. Je suis très curieux !

– Pas tant qu'il nous écoute, protestai-je. Il a la sale manie de déformer les paroles des gens…

Hector me tira au centre de la pièce.

– Parle tout bas, dit-il. Il va se fatiguer de nous suivre.

Je penchai la tête vers Hector et, chuchotant, le mis au courant du mieux que je pus.

– Le bébé dont il est question dans la lettre est celui de miss Marianne, mais, après sa naissance, elle ne l'a plus jamais revu. Elle n'a pas pu le garder parce qu'elle n'était pas mariée. Son enfant a été emmené loin et adopté, et le capitaine donnait de l'argent pour lui. Mrs Eversham n'a jamais accepté ce bébé. La lettre était destinée à Rose, mais elle ne l'a jamais reçue parce que sa mère… *Oh !*

J'avais oublié Rose.

– Rose aurait dû être là, mais…

Mr Fibbley s'était à nouveau rapproché, même si j'étais certaine qu'il n'avait pu entendre un seul mot de ce que je venais de dire.

– Si vous m'empêchez de consulter mon associé, déclarai-je, je n'aurai d'autre choix que de me plaindre à la police !

– Faites donc, dit le reporter. Je vais même vous faciliter la tâche…

Il fit semblant de s'adresser à l'homme à l'autre bout de la pièce, en chuchotant d'une voix haut perchée :

– Monsieur l'agent ? Cette petite fille pense que je suis l'assassin du studio des Sirènes. Et elle ne peut pas se tromper, parce qu'elle écrit des poèmes et qu'elle a une imagination débordante !

Hector cessa de souffler sur ses doigts pour m'adresser un sourire

compatissant.

– Il se moque, mais dans ce que tu me racontes, il n'y a pas de preuve pour une accusation si grave, commenta-t-il.

– Tu n'as pas encore tout entendu. J'ai *presque* la preuve.

Je jetai un regard noir à Mr Fibbley.

– Pourquoi vous ne clamez pas votre innocence ? Vous n'essayez même pas de démentir !

– Je sais deux choses que vous ignorez, dit Mr Fibbley.

Je lui tournai le dos et m'adressai à Hector :

– Je viens d'apporter à miss Marianne un papier qui prouve que l'assassin est un homme jeune qui n'est pas de Torquay et qui…

– Quel papier ? s'exclama Mr Fibbley.

Il ouvrit son carnet et prit appui sur mon épaule pour écrire !

– Comment est-il arrivé entre vos mains ? insista-t-il.

– Quelles sont les deux choses ? s'enquit Hector. Pourquoi vous n'aidez pas à lever les soupçons ?

– Dois-je me défendre face aux accusations de deux enfants ?

– Pourquoi répondez-vous toujours aux questions par des questions ? demandai-je, refrénant mon envie de lui donner un coup sur la tête.

– Ah, je fais ça ? dit-il en souriant.

– Je vous rappelle, intervint Hector, qu'une femme connaît une fin des plus désagréables.

– C'est juste, approuva Mr Fibbley. Voici mon premier argument : je n'ai jamais rencontré Mrs Eversham. Pourquoi aurais-je souhaité sa mort ?

– Encore une question, marmonnai-je, même si je savais quoi lui répondre. Ce papier laisse à croire que l'assassin est un homme et que la victime *ne le connaissait pas*. Alors, cher monsieur, vous n'allez pas vous en tirer comme ça. Avez-vous autre chose à dire pour votre défense ?

– Oui.

– Et c'est ?

Il me regarda, puis Hector, et me regarda à nouveau, comme s'il n'était pas certain d'avoir choisi le bon public.

Puis il s'éclaircit la gorge, et se mit à parler d'une voix plus douce :

– Je vous demande de garder cette révélation pour vous. Puis-je vous faire confiance ?

– Mais bien sûr, répondit Hector.

– Je suppose, dis-je.

Était-ce encore une plaisanterie ? La gravité de son expression me laissait penser qu'il était parfaitement sérieux.

– Je ne suis pas l'homme que vous recherchez, déclara-t-il, pour la bonne raison que je ne suis pas un homme.

26

BAS LES MASQUES

Je restai bouche bée. Mr Augustus Fibbley, pas un homme ?

– Remarquable, commenta Hector, avec un accent d'admiration. Vous faites un gentleman très convaincant…

J'observai avec plus d'attention son visage lisse, ses beaux yeux… Je laissai échapper un bruit que je transformai en toux pour cacher ma confusion. J'étais restée aveugle devant l'évidence ! Sa voix enrouée, ses jolis cils, ses joues et son menton imberbes. Mais, si c'était une femme, pourquoi s'habillait-elle en homme ? Depuis combien de temps portait-elle ce déguisement ? Quel était son vrai nom ? Quelqu'un d'autre connaissait-il la vérité ? Se pouvait-il que tout le monde cache un secret ?

– Vous comprenez, reprit Mr Fibbley (*miss* Fibbley ?), pourquoi votre discrétion est essentielle ? Ce costume m'assure mon gagne-pain. En tant que femme, je resterais reléguée aux dîners de charité de

l'église et aux conseils pour avoir de plus beaux dahlias. Alors qu'en tant qu'homme, je peux écrire sur ce qui intéresse les gens, comme les *meurtres* !

Elle sourit en haussant les sourcils, sachant d'avance que je la comprendrais.

Je repensais à Mr Standfast proclamant que les femmes ne pouvaient être notaires. Et voilà que Mr Fibbley disait la même chose des journalistes. C'était une réalité qui m'avait échappé dans le petit monde de maman et de Grannie. Mais pour le moment, j'avais un problème plus pressant à résoudre… Si Mr Fibbley était une femme, ce n'était pas le fils de miss Marianne, et ce n'était pas non plus l'assassin. Mais si Mr Fibbley n'était pas l'assassin, alors *qui* était-ce ?

– Hé, mademoiselle !

Je relevai la tête à l'unisson avec Mr Fibbley – un détail que je n'aurais pas remarqué deux minutes plus tôt. L'agent Rushton nous faisait signe de derrière son bureau.

– Oui, monsieur ?

Une seconde voix interféra.

– Comment êtes-vous entré ici ?

Un policier plus âgé et encore plus rond que son collègue venait de surgir par une porte dans le mur lambrissé, au fond du hall. Ses talons résonnèrent sur le carrelage. Il se dirigeait droit sur Mr Fibbley.

Miss Fibbley !

Comment être sûre de ne pas m'embrouiller et de ne pas créer de problème ? Il valait mieux simplifier. Elle s'habillait en homme et voulait se faire passer pour tel. Si je me laissai aller à penser à lui… à elle… en tant que femme, je risquais de laisser échapper la vérité par mégarde. À moins d'avoir une bonne raison pour révéler son identité, j'allais continuer à l'appeler Mr Fibbley.

– Je vous ai déjà parlé aujourd'hui, jeune homme. Pas de journalistes à l'intérieur du poste.

Le reporter jeta un regard à l'agent derrière le bureau d'accueil, qui s'était montré tout à fait affable un instant plus tôt, mais faisait à présent semblant de ne pas le voir.

– Nous ne voulons pas de gens comme vous ici, continua le nouveau venu. Déguerpissez !

Il désigna la porte, le bras aussi raide qu'un panneau indicateur.

Mr Fibbley remonta ses lunettes et se força à sourire.

– Je plaide coupable, dit-il. Un journaliste infiltré au poste. Qui sait

ce que je pourrais écrire ?

Il glissa son carnet dans la poche de sa veste et se dirigea vers la porte, s'arrêtant pour me sourire.

– Je ne vais pas loin, indiqua-t-il, juste tourner un peu dans les rues voisines pour prendre l'air. Cette affaire comporte bien des zones d'ombre et j'ai l'intention de déterrer tous les petits secrets…

Le policier plus âgé referma la porte derrière lui.

– Miss Morton ? appela l'agent Rushton.

Hector me toucha le bras, puis inclina la tête en direction du policier.

– Je termine mon service, annonça ce dernier. Le sergent Cornell va me remplacer, mais j'ai gardé ça pour votre amie, miss Eversham.

Il ouvrit un placard sous le bureau.

– Elle me l'a confiée. Trop lourde pour une jeune femme sous la pluie.

Il tenait la mallette de Mr Standfast.

– Où est-elle allée ?

Il haussa les épaules.

– Vous la prenez ou pas ?

L'homme enfilait déjà son pardessus.

– Oui, oui, confirmai-je. A-t-elle laissé un message à mon intention ? C'est juste que… nous devions… Savez-vous quand elle va revenir ?

– Non. Elle m'a demandé si elle pouvait me la laisser un petit moment et elle est partie. Vous affolez pas. Une fille de cet âge, ça a la tête dans la lune. À coup sûr, elle sera allée retrouver un garçon…

– Pas du tout, protestai-je.

Je n'aimais pas son petit sourire bête.

– Elle est allée retrouver le notaire, expliquai-je à Hector, tout en posant l'attaché-case entre nous sur le banc. Dans la nuit, ils se seront manqués. Nous allons la chercher, mais…

Comme il était difficile de résister à la tentation de l'ouvrir !

Hector tapota le couvercle.

– Est-elle fermée à clé ?

– On ose ? chuchotai-je.

– Comment ne pas le faire ? demanda Hector.

– Surveille les environs, dis-je. Mr Standfast parle avec miss Marianne dans son cachot. Ce serait sans doute mieux de la lui apporter… mais quel mal y a-t-il à différer de quelques minutes ? Tu

siffles si tu vois cette porte s'ouvrir.

Je relevai un loquet, puis l'autre, et entrebâillai le couvercle d'un centimètre.

La mallette n'était pas fermée à clé.

– Si je me fais arrêter pour avoir fouillé dans des documents personnels, maman s'évanouira.

– Fais *rapidement**. Je vais détourner l'attention du gardien.

Hector traversa le sol en marbre.

– Je vous demande le pardon, entendis-je. Je me pose question comment devenir un policier ?

Il parlait exprès avec un accent beaucoup plus marqué. La plupart des gens pensaient qu'un garçon incapable de s'exprimer correctement en anglais était un peu limité.

Ah ! Toujours aussi malin et courageux, Hector !

Et moi, j'étais là, terrifiée à l'idée d'ouvrir une mallette. Je pris une respiration profonde, imaginant quelle satisfaction ce serait de découvrir un nouvel indice avant Augustus-l'illusionniste-Fibbley !

Je soulevai le couvercle.

Sur le dessus se trouvaient deux épaisses enveloppes, chacune portant une mention manuscrite à l'encre noire : *Dernières volontés et testament du capitaine Giles Eversham* et *Dernières volontés et testament d'Irma Eversham.*

Quoique infiniment curieuse d'en connaître le contenu, il me sembla qu'ouvrir le testament d'une dame était aussi terrible qu'ouvrir son cercueil. Je mis les enveloppes de côté. Le papier suivant comportait une liste de sommes en livres sterling, associées à des dates, mais sans indication de noms ni d'aucun autre détail. Dessous se trouvait une collection de lettres réunies par une épingle.

Je levai la tête. Hector était en grande conversation avec l'agent. Combien de temps pourrait-il le tenir occupé avec des questions idiotes ?

« Dépêche-toi, Aggie. »

La porte de la cave était toujours fermée. Je replongeai dans les papiers et lus la première page – une lettre qui datait de quatre mois.

Cher Mr Standfast,

Je vous remercie pour votre lettre de vendredi,

ainsi que pour votre message lorsque ma femme est partie pour son repos éternel, en février. Je suis désolé d'apprendre le décès du capitaine. Il a été bon pour mon garçon. L'argent a été d'un grand secours à la ferme. Notre fils est devenu un beau gaillard, mais il a maintenant l'âge de décider de sa vie et il veut quitter la maison. Je vous remercie de sa part pour le legs du capitaine.

Très sincèrement,

Mon cœur s'arrêta de battre lorsque je vis la signature :

William F. Cable.

« Cable ! »

– Qu'est-ce que tu trouves ?

Je sursautai et me pinçai les doigts en refermant le couvercle.

– Ouille !

C'était Hector, Dieu merci !

Je rabattis les loquets de la mallette et me levai pour me rapprocher de son oreille le plus possible.

– Je sais qui a écrit la lettre anonyme, chuchotai-je. J'ai l'horrible, terrible, affreux soupçon que c'est lui, l'assassin. Je ne t'ai pas raconté toute l'histoire de miss Marianne à cause de la présence de Mr Fibbley, et maintenant… Eh bien, j'ai regardé… j'ai vu… Juste un coup d'œil, vraiment, mais tout s'emboîte et…

– Je ne te suis pas, m'interrompit Hector. Nous sautons de Mr Robert Pottin à Mr Augustus Fibbley et maintenant… quelqu'un d'autre ?

– Robert Pottin ne peut être l'assassin parce qu'il a ses deux parents, vois-tu ? Et il a grandi à Torquay, il ne peut pas être le bébé, et le bébé est l'assassin !

– L'assassin n'a pas de famille ? s'enquit Hector. C'est un bébé seul

au monde ?

– Il a été adopté. Je n'ai pas le temps de t'expliquer tout en détail. Mais ce n'est pas Robert et ce n'est pas non plus Mr Fibbley, parce que ce n'est pas du tout un *monsieur* !

Hector tapota la mallette.

– Tu trouves quelque chose qui te dit…

– Je me fais du souci pour Rose, le coupai-je. Elle a laissé l'attaché-case…

– L'attaché-case où tu fourres ton nez ? demanda Hector.

– Elle est allée trouver Mr Standfast, mais il est revenu sans l'avoir vue. Où est-elle ?

– Elle est partie.

– Partie ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Quand je reviens ici après ma filature, je vois ton cheval, Belle, qui trotte sur la route du port vers l'hôtel Royal Victoria. Je suis d'abord enchanté. Il va me prendre, peut-être ! Mais le brouillard est comme la vapeur qui sort d'une bouilloire. Je saute sur le côté, aussi invisible qu'un scarabée. Rose Eversham est assise derrière Mr Léonard. Elle dort peut-être, elle a les yeux fermés.

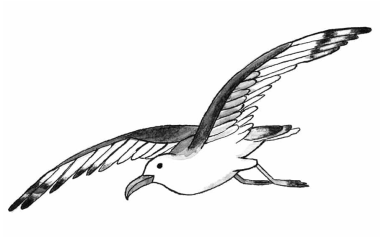
Les épaules d'Hector s'affaissèrent, il laissa retomber sa tête.

– Je me dis qu'elle est malheureuse de voir sa tante dans cet endroit lugubre.

– Mais c'était il y a une éternité ! m'écriai-je. Il faut la trouver tout de suite !

– Quel est le problème ? s'étonna Hector. Elle est dans son lit confortable, maintenant, n'est-elle pas ? Comme je veux être.

– Non ! Elle n'est pas chez elle dans un lit confortable. Elle est avec Léonard. Et Léonard Cable est l'assassin !



27

UN PETIT DÉSACCORD

LÉONARD.

Léonard était le fils de miss Marianne.

– C'est Léonard qui a envoyé la lettre à Rose. Il a découpé des lettres dans les journaux que j'ai vus en tas dans sa remise. Il les roule et les brûle dans un seau pour avoir chaud.

– Ce n'est pas le seul à avoir des journaux, fit remarquer Hector.

– C'est le seul dont le père… ou le tuteur, je ne sais pas… enfin, un homme qui porte le même nom que lui… a écrit au notaire !

Je fis cliqueter la poignée de la mallette.

– C'est le seul qui ait reçu une somme d'argent du père de Rose chaque mois de sa vie !

Hector parut aussi ahuri que moi.

– Je ne sais pas comment il est devenu un meurtrier, dis-je, ni pourquoi il a écrit la lettre, ni où est Rose, mais je crois que je sais ce

qui s'est passé samedi matin.

Hector cligna des yeux.

– Samedi, reprit-il, il va au studio des Sirènes pour chercher les bouquets de fleurs, oui ?

– Oui, et il trouve Mrs Irma Eversham en train d'agiter comme une furie la lettre qu'il a écrite à Rose ! Elle en veut à miss Marianne d'avoir eu un enfant hors mariage dix-huit ans plus tôt. Pour l'avoir eu, *lui* ! Mais ça, Léonard ne le comprend pas…

Tous les éléments du mystère étaient trop entremêlés pour qu'il puisse y voir clair. Léonard ne savait pas que miss Marianne était sa mère. Il devait croire que ses parents étaient Irma et le capitaine Eversham, et qu'il aurait dû hériter d'une partie de la fortune du capitaine. Voilà pourquoi il avait écrit cette lettre, afin de s'adresser à Rose directement, de frère à sœur.

Je l'expliquai à Hector.

– Mais lorsqu'il arrive au studio de danse, Mrs Eversham fait tout un scandale à propos de sa lettre !

– Il a peur de la colère de cette femme, dit Hector.

– Pour la calmer, miss Marianne propose une tasse de thé à sa belle-sœur, devinai-je. Peut-être Léonard se trouve-t-il dans l'office à ce moment-là, pour chercher de l'eau ? ou pour vider l'eau des vases ? Mrs Eversham l'inquiète. Il craint qu'elle ne mette sa menace à exécution, qu'elle appelle la police et leur raconte des mensonges.

– Il veut l'empêcher.

– Il y a de la mort-aux-rats dans l'office. De la lessive, du cacao, des biscuits au citron, tous disposés sur la même étagère.

– Il fait un mélange, suggère Hector. Peut-être veut-il seulement qu'elle vomit. Juste qu'elle arrête de crier.

– Le sucrier de l'hôtel a été oublié là depuis la veille au soir. Robert a lavé les tasses et les a emportées. La bouilloire est en train de chauffer…

– Léonard est un prestidigitateur, continue Hector. Mélanger du poison dans un sucrier est un jeu d'enfant pour quelqu'un qui peut faire apparaître une pièce de six pence derrière mon oreille !

– Mais les choses tournent mal, poursuivis-je. Mrs Eversham meurt. Le danger se rapproche. Il se sent piégé. Rose sait qu'il s'est disputé avec sa mère, mais n'en connaît pas le motif. Peut-être voulait-il seulement parler à Rose, mais si…

Je me précipitai vers la porte, cherchant mes gants dans les poches

de mon manteau.

– Si jamais elle a besoin d'aide ? Nous devons nous porter à son secours !

– Non, non, protesta Hector. Nous ne pouvons pas nous attaquer à un meurtrier. Nous sommes peut-être plus malins que la police, mais ils sont plus costauds. Parlons à l'inspecteur ou à l'agent Beck. Ou alors à Mr Standfast. Nous leur confions nos suspicions et…

– NON !

J'ouvris la porte à la volée.

– Ils nous considèrent comme des enfants ! Rose peut mourir, le temps qu'ils nous croient ! Est-ce que tu viens, oui ou non ?

Hector secoua la tête et se tourna vers le sergent, qui somnolait derrière le bureau. Nous avions déjà perdu trop de temps ! Je m'enfonçai dans la nuit brumeuse.

Je descendis la colline en direction du port. Deux minutes plus tard, je cessai de courir, saisie de doute. Et si Hector avait raison ? Je ne distinguais plus rien autour de moi. Un brouillard humide et froid recouvrait les bâtiments le long de la rue. Les boucles de mes cheveux s'étaient affaissées, mon manteau était couvert de gouttes argentées, je sentais ma jupe plaquée contre mes jambes comme une compresse mouillée.

Je fis courir ma main sur les murs des maisons, rebords de fenêtre et renfoncements de porte, sachant que je finirais par me rapprocher du front de mer. Je cessai de respirer en entendant un bruit de sabots et de roues sur les pavés. Mais le harnais de Belle n'avait pas de clochettes, aussi n'était-ce pas la carriole que je cherchais.

J'avançais lentement, mais mon cerveau réfléchissait à toute allure. Comment Léonard avait-il pu convaincre Rose de partir sans moi ? Où pensait-elle qu'il l'emmenait ? Lui avait-il menti pour s'assurer de sa coopération ? Quand avait-elle compris qu'elle était seule avec l'homme qui avait tué sa mère ?

Je prenais Léonard pour un ami, je n'avais pas su voir que, derrière son masque, derrière ses yeux bruns chaleureux, il dissimulait une si grande souffrance… Cela, cependant, je pouvais le comprendre. Je cachai moi aussi mon immense chagrin d'avoir perdu papa. Je cachai aussi ma timidité, forçant ma nature pour paraître plus courageuse et plus bavarde. Hector aussi, que ça lui plaise ou non, était obligé de devenir quelqu'un d'autre en s'exprimant dans une autre langue ! Tout le monde, je supposai, gardait des parts secrètes, qu'il choisissait de

révéler ou pas.

Quant à porter un masque – je trébuchai en descendant du trottoir, puis trébuchai à nouveau en remontant –, que dire de Mr Fibbley ? Une femme !

J'aurais dû m'en douter lorsque j'avais remarqué ses cils. Non, quand Tony s'était mis à aboyer. Ce cher Tony, si intelligent, qui essayait de protéger sa maîtresse des mystérieuses inconnues. Et comme c'était courageux à elle de se couper les cheveux ! À quoi ressemblerait-elle avec de longs cheveux relevés, comme ma sœur ? Portait-elle une robe lorsqu'elle rendait visite à sa mère, avec un col en dentelle et une broche en camée ? Hector et moi ne la verrions sans doute jamais dans cette tenue. Nous nous devions de garder jalousement son secret.

La respiration hachée, je m'arrêtai pour m'essuyer le visage, mes gants guère plus efficaces que des gants de toilette trempés. Le bout des doigts était noir d'avoir traîné sur les murs crasseux. Je les retirai et les jetai dans le caniveau.

Tony devait se languir, attendant que je vienne le gratter entre les oreilles avant d'aller dormir, tandis que maman devait s'inquiéter de la longueur de notre absence. Grannie la rassurerait peut-être, mais se poserait elle aussi des questions. Elles me croyaient avec Rose, après tout. Que pouvait-il m'arriver ? Si elles avaient su la vérité ! Si elles m'avaient vue en train de marcher à tâtons dans une rue sombre dans l'espoir de trouver Rose à temps pour lui sauver la vie…

Hector avait raison. Je n'aurais jamais dû me lancer seule.

J'atteignis enfin le port. Je sentais l'odeur de poisson mêlée à celle, saumâtre, de la mer. Les bateaux grinçaient en tirant sur les cordes mouillées, tandis que l'eau clapotait contre les poteaux. Le brouillard était plus dense près de la mer. Je demeurai immobile un moment. Assez longtemps pour percevoir ma propre respiration, puis le cri solitaire d'une mouette. Les questions m'assaillaient, emportant toute logique. Si seulement Hector avait été là ! Allons, il ne servait à rien de paniquer. Hector aurait posé une question à la fois et ne serait passé à la suivante qu'après avoir trouvé une réponse sensée. Alors que, moi, je préférais inventer des histoires, imaginer ce que les gens se disaient, explorer plusieurs pistes en même temps…

Et si j'employais les deux méthodes ? Je pouvais être tour à tour l'inspecteur qui posait les questions et celle qui y répondait.

– *Merci de nous aider, miss Morton.*

J'essayai de prendre une voix bourrue, mais elle était surtout essoufflée.

– Où allez-vous comme ça ?

– À l'hôtel Royal Victoria.

– Qu'est-ce qui vous fait peeeenser… (la voix de l'inspecteur traîna sur le mot) que c'est là qu'ils sont allés ?

J'aperçus une faible lueur jaune, puis une autre quelques mètres plus loin. C'étaient les lampes qui bordaient la promenade du port ! Je trouvai la balustrade et la suivis, scrutant le brouillard pour trouver la lumière suivante.

– Miss Morton ? insista l'inspecteur.

La réponse vint du plus profond de mon cerveau, du coin le plus sale et couvert de toiles d'araignées.

– Parce que, chuchotai-je, Léonard veut que les gens soupçonnent Robert Pottin. Si Rose est retrouvée blessée près de l'hôtel, on rejettera la faute sur Robert.

– Blessée ?

Ou tuée. Je ne pus trouver le courage de le dire à voix haute, même dans une conversation imaginaire. Mais je savais que j'avais raison.

28

UN CRI DANS LA NUIT

C'était samedi après-midi qu'Hector et moi avions annoncé à Léonard la nouvelle du meurtre. Nous l'avions informé du crime qu'il avait *lui-même* commis ! Nous lui avions demandé d'enterrer le lapin et lui avions parlé de Mrs Eversham, alors qu'il était déjà en train de mettre au point sa stratégie ! Léonard avait prétendu, avec un culot monstre, que Robert avait eu une manière étrange d'empiler les tasses. Dès le début, il avait détourné notre attention, exactement comme les prestidigitateurs !

Comment n'avais-je rien vu ? Réponse logique : parce que j'éprouvais de l'affection pour Léonard et que je n'avais pas imaginé qu'il pouvait me mentir. Ni même être *cruel*.

Oups ! Je venais de trébucher sur un gros tas de corde enroulée. Puis, *bam !* la balustrade tourna brusquement vers la gauche et je me la pris de plein fouet. La rue cessait de longer le port pour grimper sur

la colline en direction de l'hôtel.

« Pitié, faites que je trouve Rose ! »

Mais pourquoi ? pourquoi le beau et gentil Léonard détestait-il Mrs Eversham au point de vouloir la tuer ?

Je n'étais pas certaine de la réponse. Hector et moi avions supposé qu'il avait craint sa fureur. Mais à présent, je me prenais à douter… S'il croyait que c'était sa mère et qu'elle l'avait rejeté une première fois à sa naissance, puis de nouveau cette semaine – n'était-il pas en colère contre elle ? et blessé au-delà du supportable ? Seul Léonard pouvait nous le dire.

Une idée me traversa. Je me figeai, la main à mes lèvres. Ne devrais-je pas me glisser dans la peau de Léonard plutôt que dans celle d'un inspecteur si je voulais découvrir la vérité ? En étais-je capable ? Les criminels démasqués par Sherlock Holmes n'avaient jamais l'occasion de s'expliquer. Jamais je n'avais lu un livre écrit par un meurtrier. Mais les assassins, je le supposais, portaient en eux une profonde souffrance. Pourquoi, sinon, se montreraient-ils si peu sensibles aux sentiments des autres ?

Un bruit, tout près. Je restai immobile. Une espèce de reniflement suivit, puis un grincement et un raclement – comme si on déplaçait quelque chose de lourd sur les pavés…

– Rose ?

Pouvait-elle être bâillonnée ?

– ROSE ?

Je n'avais pas voulu crier. Mais si…

J'entendis alors un cheval broncher.

– Belle ?

Un petit hennissement me répondit.

– Belle !

Je me jetai en avant et me heurtai au flanc mouillé de Belle.

– Ma chère Belle, je t'ai trouvée !

Un rire nerveux m'échappa. J'avais deviné juste.

– Si seulement tu pouvais me dire où est Rose !

Elle ne devait pas être loin. Avec son ravisseur. Les larmes succédèrent au rire. Je n'étais plus très loin du but, mais je ne savais pas où aller ensuite. Le brouillard étouffait le monde sous une épaisse couverture de laine.

Je pris comme je pus le ventre de Belle entre mes bras et me cognai le front contre le flanc de la jument. Une, deux, trois fois. Et ensuite ?

« Léonard, où l'avez-vous emmenée ? »

Belle restait tranquille, levant et reposant un sabot.

Où serais-je allée si j'avais voulu terrifier quelqu'un au-delà de toute mesure ?

Dans un lieu isolé. Où l'on se sente pris au piège.

Le meurtrier, acculé, croyait avoir une dernière chance de détourner les soupçons sur quelqu'un d'autre. Ignorant les supplications de la jeune fille, il la força à descendre de la carriole et… et… la poussa le long du chemin de pierres qui descendait à la discrète petite crique située au pied d'une paroi rocheuse vertigineuse…

Je savais où ils étaient. L'hôtel Royal Victoria se dressait en haut de la falaise surplombant la crique des Baigneuses. N'était-ce pas idéal pour faire croire que la victime avait été poussée par le fils du directeur de l'hôtel ?

Je dus tâtonner dans le noir pour trouver le chemin de galets, raide et glissant, mais, j'en étais certaine, il fallait que je descende au bord de l'eau. J'entendais la mer gronder derrière un rideau de brouillard presque blanc. De l'océan immense je ne voyais qu'un ruban d'écume tumultueux qui déferlait sur le rivage. J'aurais voulu crier à Rose d'être prudente, mais j'aurais trahi ma présence.

Comment Léonard avait-il réussi à l'entraîner si loin ? L'avait-il assommée ? Lorsque Hector l'avait vue affaissée dans la carriole, était-elle morte ? Je m'arrêtai pour m'essuyer le visage et pris conscience du vacarme que faisaient mes semelles sur les pierres. Immobile, je tendis l'oreille.

Les vagues battaient contre les rochers. Une mouette cria. Une autre lui répondit. Puis, un cri humain.

Je m'accroupis pour dénouer mes lacets, retirai mes bottines et continuai en chaussettes, une chaussure dans chaque main, comme des griffes monstrueuses. Maman aurait eu une attaque si elle m'avait vue ! Je contournai un rocher et sentis les pointes spongieuses d'une algue à travers mes chaussettes. J'étais déjà trop mouillée pour m'en soucier.

Mais… quel était ce bruit ?

Je fermai les yeux pour mieux entendre.

Des voix. Oui, vraiment, des voix ! L'une basse, l'autre aiguë et pleine de colère – elle était *vivante* ! Les sons me parvenaient brouillés, comme s'ils avaient avalé du brouillard.

Puis un cri étouffé.

Je lançai mes bottines au loin et entrepris de traverser la plage, mais je perdis aussitôt le sens de l'orientation. Le brouillard m'enveloppait et me coupait du reste du monde. À cet instant, j'entendis des bruits sur le sable, tout près. Un gémissement de peur m'échappa. Pas très glorieux pour un détective. Les pas se turent. Ce petit gémissement allait-il signer ma condamnation à mort ?

Puis… je reçus un coup qui me jeta au sol. Mon épaule et ma joue se râpèrent sur les graviers de la plage. Avant que j'aie pu reprendre mon souffle, des mains m'empoignèrent et me relevèrent, tandis que ma jambe droite ployait sous la douleur. J'avançai en titubant, poussée par des coups de poing dans le dos. Mon assaillant plaqua sa main sur mon visage, ses doigts mouillés m'écrasant le nez et me fermant la bouche. J'essayai de mordre, mais il tint bon, et me força à parcourir plusieurs mètres sur le sol rocheux. Soudain, il s'arrêta.

– Montez, ordonna-t-il.

Que voulait-il dire ?

– Montez.

Je levai le pied, et trouvai une marche. Je levai l'autre pied, une autre marche.

– Léonard, chuchotai-je, ne me faites pas de mal.

– Vous aviez qu'à rester tranquille.

J'ouvris les yeux et découvris une porte à quelques centimètres de mon nez. Une porte en bois peinte en bleu turquoise. Il tendit le bras pour l'ouvrir, puis me poussa d'un geste brutal.

– Léonard ! m'écriai-je.

La porte claqua derrière moi. Je bondis sur la poignée, mais il la tenait bloquée. Est-ce qu'il s'y adossait ? Y avait-il une serrure ? Je me mis à crier d'une voix perçante :

– Ne faites pas ça ! Laissez-moi sortir ! Où est Rose ? Léonard ? Vous m'entendez ?

Pour toute réponse, je perçus un grand choc contre la poignée. Il avait dû prendre une pierre ou un objet lourd pour la casser.

Je sus alors où j'étais. Dans une cabine de plage.

Je m'étais retrouvée enfermée dans une cabine de plage une fois par semaine chaque été depuis que j'étais née. À l'extérieur, ces cabines étaient peintes de couleurs vives et leur toit à rayures, à lui seul, symbolisait les plaisirs estivaux. Les roues, qui m'arrivaient aux épaules, étaient conçues pour aller dans l'eau. Mais à l'intérieur, par une nuit de brouillard en plein mois d'octobre, régnait la plus noire

des nuits. C'était étroit, je le savais. Il me suffisait d'écarter les bras pour toucher les parois des deux côtés.

Une brusque secousse. Je tombai sur les fesses. La cabine s'était mise en branle.

– Léonard, arrêtez ! hurlai-je. Je n'aime pas ça du tout !

Encore une secousse. J'entendis les roues grincer tandis que la cabine progressait sur la plage de galets. Où m'emmenait-il ?

Puis les sensations changèrent. Je sus tout de suite ce qui se passait grâce au souvenir des innombrables et délicieux après-midi que j'avais passés dans cette crique. Ce moment où la cabine quitte le rivage pour s'avancer dans la mer. Elle était trop lourde pour flotter, mais l'eau enveloppait la petite maison comme un enfant qu'elle bercerait dans ses bras, la faisant tanguer. L'eau – salée et froide – pénétra à travers les lattes du plancher comme un seau renversé sur le sol de la cuisine.

– Ne me laissez pas ici !

J'entendis les éclaboussures de ses pas qui s'éloignaient. Il n'était plus en état de m'écouter. Ce n'était plus le Léonard que je croyais connaître. Celui-là ne m'aurait jamais maltraitée ni ne m'aurait enfermée dans une boîte. Quelque part, non loin, Rose avait crié. Que lui avait-il fait ? S'était-elle noyée ? dans l'eau glacée ?

Les cheveux de la jeune fille flottaient autour de son visage pâle qui, même dans la mort, gardait toute sa beauté…

À moins qu'elle ne soit, comme moi, prisonnière d'une cabine ? à attendre la marée montante ?

La mer pénétrait par les fentes du plancher, repartait, puis revenait. Les cabines de plage n'étaient pas conçues pour être étanches, mais pour faciliter l'entrée des dames dans l'eau et protéger notre pudeur des regards insistants des hommes grossiers.

L'eau, aussi froide que de la neige fondue, montait déjà. Les vagues, en octobre, surtout après une pluie torrentielle, étaient gonflées. Il en déferlait plusieurs par minute, faisant légèrement osciller la cabine en arrière, puis vers l'avant lorsqu'elles refluaient. Mais toute l'eau ne repartait pas et le niveau s'élevait inexorablement. Je savais que la marée ne pouvait monter si vite. Chaque nouvelle vague devait emporter la cabine vers le large.

Je me jetai contre la porte dans l'espoir qu'elle se déchire comme le papier de riz d'un paravent. Hélas, elle était aussi solide qu'on pouvait s'y attendre. Mon épaule, déjà douloureuse depuis ma chute, m'élança cruellement. Je m'effondrai sur le sol, les larmes aux yeux, avant de

me relever, plus trempée que jamais.

Splash ! Une autre vague plaqua mes vêtements contre mon corps comme des algues mouillées. Je fus entraînée en arrière, l'eau envahissant la cabine jusqu'à mes chevilles, puis mes genoux. La vague reflua et la cabine bascula vers l'avant, recrachant l'eau. Je devais chercher mon équilibre comme si j'étais debout dans une barque.

Mes genoux heurtèrent le petit banc destiné à faciliter l'enfilage des bas de bain en laine. Je grimpai dessus et me mis sur la pointe des pieds pour atteindre la fenêtre. Mes doigts effleurèrent le rebord mais, même si j'avais été aussi agile qu'un singe et que j'avais pu m'y hisser, mon corps n'aurait pas passé à travers l'étroite ouverture.

J'entendis la voix d'Hector résonner dans ma tête. « Nous sommes peut-être plus malins que la police, mais ils sont plus costauds. » Jamais je ne pourrais sauver Rose seule ! Je réussissais à peine à dégager les cheveux mouillés de mon visage. Si Charlotte avait été là, elle l'aurait fait pour moi et m'aurait enveloppée dans une serviette moelleuse. Elle n'aurait pas manqué de me rappeler que, si elle nous avait accompagnées en ville, je ne me serais pas retrouvée dans cette terrible situation. J'étais la seule à pouvoir me tirer de ce mauvais pas dans lequel je m'étais moi-même jetée.

« Réfléchis, Aggie, vite ! »

Je fermai les yeux et imaginai que j'avais chaud – trop chaud même, comme cela se produit si souvent les après-midi de juillet. Charlotte et moi partions de Groveland à pied, traversions la ville, contournions le port et descendions enfin dans la crique des Baigneuses. Je tentai de faire surgir la brûlure du soleil, la sueur collante, l'excitation d'arriver à la plage, face à la mer. Je me vis en train de gravir en sautant les marches en bois derrière Charlotte, nous enfermer dans la cabine sombre et étouffante, passer mon costume de bain le plus vite possible puis, dès que cette traînarde de Charlotte était prête, je… *soulevai le loquet qui maintenait fermée la porte donnant sur la mer !*

Quelle dinde ! Une dinde transie de froid qui attendait bêtement de se noyer ! Je perdais mon temps à chercher comment enfoncer la porte, alors que l'autre paroi de la cabine s'ouvrait, précisément pour laisser les baigneuses pénétrer dans l'eau !

Je plaquai les mains sur la cloison, juste au-dessus de ma tête. Mais oui ! Un crochet était passé dans un anneau en métal. Je tirai sur le

crochet et le libérai. « Du gâteau », aurait dit Mrs Corner – même si, pour moi, faire un gâteau n'avait rien de facile…

Je pris soudain conscience que j'avais raté le dîner ! La faim me tomba dessus, en plus du reste ! Je me raccrochai à la pensée d'un gâteau pour me redonner des forces. Tandis que la cabine tanguait à nouveau, la porte en persienne, que plus rien ne retenait, s'ouvrit en grinçant sur la nuit. L'eau n'avait pas encore atteint les marches. Je remerciai intérieurement les cieux. Ces quelques minutes où j'avais été captive m'avaient paru des heures. Dehors, le brouillard n'était plus un épais rideau, mais se dispersait lentement, formant des volutes. *Bam !* La porte se referma en claquant, entraînée par la vague qui monta jusqu'à mes mollets.

Les belles journées d'été, le volet était fixé par une Russe des plus costaudes, Betty, qui surveillait la baignade des femmes. Elle tirait ensuite la cabine dans les vagues et aidait les jeunes femmes à entrer dans l'eau d'une façon distinguée. Il fallait un temps infini à Charlotte pour descendre les marches, alors que, moi, j'aimais plonger depuis le seuil dans de grandes éclaboussures.

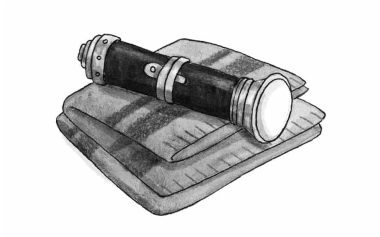
Plonger ne paraissait pas si amusant ce soir. Le ciel était noir. L'eau elle aussi était noire, pleine de remous et glacée. Mais je n'avais pas le droit d'hésiter. Je retirai ma veste trempée, aussi lourde que le mouton dont en avait été tirée la laine. J'aurais bien ôté ma jupe également, pour ne pas entraver mes mouvements dans l'eau, mais mes doigts étaient trop engourdis pour réussir à défaire les boutons.

Une nouvelle vague arriva.

Je m'approchai du bord.

– Un gâteau aux mûres, dis-je, comme une prière.

Et je sautai.



29

UNE ÉPAVE MACABRE

Jamais rien n'avait été plus froid ni plus mouillé que l'eau ce soir-là.

Jamais il ne me parut si difficile de nager.

J'eus l'impression d'avoir avalé un clou tant le choc me transperça la poitrine. Ma jupe, qui s'enroulait autour de mes jambes, gênait mes mouvements. Une vague me fit plonger dans les profondeurs et j'avalai la moitié de la mer avant de réussir à refaire surface. Mes pieds cherchaient désespérément le sol, tandis que le reflux entraînait les galets au fond. Je fus à nouveau ballottée par la vague suivante. Je voulus crier « Maman ! », mais l'écume salée remplissait ma bouche. Je plantai les dents dans ma lèvre pour éviter d'en avaler davantage.

Je me préparai à affronter la prochaine vague, plus résolue que jamais. J'allais faire comme si j'étais une barque, voilà. J'allais flotter au lieu de couler.

Mon stratagème fonctionna. Je restai à la surface de la vague tandis qu'elle m'emportait vers le rivage – qui n'était pas si éloigné, finalement – et me retrouvai, pataude, à quatre pattes. Je me traînai hors de l'eau et m'allongeai sur les galets, à bout de forces, la brûlure de mes larmes bienvenue sur mon visage si froid.

S

Mon soulagement fut de courte durée. Le sable grossier meurtrissait ma joue, écorchée et douloureuse. Avec un énorme effort, je tournai la tête, imaginant que l'autre joue trouverait, pour l'accueillir, un oreiller de plumes.

À quelques pas, je distinguai alors une masse sombre, plus grande que moi. Sombre et immobile.

Un corps.

Rose.

Alors que j'étais à peine capable de tourner la tête quelques secondes plus tôt, je trouvai la force de ramper jusqu'à elle. Elle était étendue sur le dos, bras écartés, comme pour accueillir les anges. « Non ! »

– Rose !

Pas le moindre frémissement.

– Rose ?

Je repoussai sans douceur ses cheveux emmêlés qui masquaient son visage et lui tapotai les joues. Des ecchymoses se devinaient sur son cou et son épaule, sous son col et sa manche déchirés.

« Non, pitié, *non* ! » Comment avait-il pu se montrer si brutal ?

– S'il te plaît, Rose, *s'il te plaît**, ouvre les yeux !

Je me souvins que Welles, l'infirmière mutique qui s'occupait de papa, commençait par lui prendre le poignet. Saurais-je trouver son pouls ? Je soulevai son bras, mais le froid rendait ma main insensible. Je suçai deux de mes doigts pour les réchauffer.

Le fracas régulier des vagues fut soudain interrompu par un cri à peine perceptible. Il ne venait pas de la jeune fille inerte. Léonard était-il revenu pour me régler mon compte ?

La jeune fille terrifiée, recroquevillée et transie de froid, releva la tête, l'oreille aux aguets. Sa vie dépendait peut-être de sa capacité à réagir vite.

Elle chercha autour d'elle ce qui pouvait lui servir d'arme et ramassa une pierre, lourde et mouillée, pour tuer si besoin.

Traversée d'un frisson, je la rejetai et m'emparai du bras de Rose.

– Je t'en supplie, réveille-toi !

Un nouveau cri, plus près.

– Aggiiiiiie !

Mon prénom ! Et il y avait plusieurs voix.

– Ici, croassai-je.

Les vagues déferlaient, les galets roulaient et crissaient. Ma voix fluette ne faisait pas plus de bruit qu'une grenouille. Je me levai tant bien que mal et mis mes mains autour de ma bouche, comme j'avais vu des hommes le faire sur le terrain de cricket.

– Ici ! criai-je. ICI ! Nous avons besoin d'AIDE !

Rose ne bougeait toujours pas.

– AU SECOURS !

– Ohé ! cria quelqu'un.

– On arrive !

Une voix différente.

– Continuez à crier ! Où êtes-vous ?

– Aggiiiiiie !

– Je suis iciiiiiii ! Nous sommes iciiii, près de l'eau ! AIDEZ-NOUS, PAR PITIÉ !

Des bruits de pas résonnèrent sur le sentier, puis sur la plage. Des faisceaux lumineux dansèrent sur le sable et plusieurs silhouettes sombres émergèrent des derniers lambeaux de brouillard. Les nuages se déplacèrent, et la pâle lueur de la lune illumina la plage désolée.

Hector arriva en premier.

– *Ma chère amie* !* s'écria-t-il.

Il jeta ses bras autour de moi, puis se recula vivement.

– Hum, dit-il. Tu es mouillée.

En d'autres circonstances, j'aurais ri, car « mouillé » était un mot bien faible pour décrire mon état.

– Rose, m'inquiétai-je, je ne sais pas si elle est vivante ou morte.

– Des couvertures ! cria Hector. Il nous faut beaucoup de couvertures !

– Qu'est-ce que tu as sur le dos ? m'exclamai-je. Tu as l'air ridicule.

– C'est l'uniforme de cricket de la police de Torquay. J'ai plein d'épaisseurs, c'est confortable.

Il retira la couche supérieure et me tendit le maillot. Je désignai

Rose, et Hector l'étendit sur son corps inconscient.

Une voix d'homme répercuta notre demande.

– Des couvertures ! Beck ! Allez chercher des couvertures !

– Et un médecin, ajouta Hector.

– Et un médecin !

La voix appartenait à l'inspecteur Locke, qui apparut soudain à côté de moi.

Il me jeta un coup d'œil, puis retira son pardessus et m'en couvrit les épaules. Alors qu'il attachait le premier bouton, je me sentis enveloppée d'une chaleur si réconfortante que j'en oubliai d'être écœurée par l'odeur d'eau de Cologne qui se dégageait du col. L'inspecteur s'agenouilla près de Rose et pressa le doigt sur son cou, puis il posa la tête contre sa poitrine.

Hector me prit les mains et me les frictionna avec vigueur.

– Est-ce qu'on a attrapé Léonard ? demandai-je. Il était là à l'instant. Il faut le chercher. Il m'a enfermée dans…

Je désignai la cabine de plage, qui tanguait doucement sous la lumière de la lune et qui, maintenant que j'étais en sécurité sur la plage, avait perdu toute allure menaçante.

– Il aurait pu me tuer. Et il a essayé de tuer Rose !

« Pitié, pitié, pitié, faites qu'elle se réveille ! »

– Pas encore de Léonard, me dit Hector.

– J'ai été trop têtue, admis-je. J'aurais dû t'écouter. S'il a pu s'enfuir, c'est parce que j'étais seule.

– Peut-être il n'est pas si loin, fit Hector.

– Tu m'as sauvé la vie.

– Tu as sauvé Rose.

Était-elle sauvée ? Sous l'effet des massages, mes doigts picotaient douloureusement.

– J'ai trouvé un pouls, annonça l'inspecteur.

Miracle !

Des larmes me remplirent les yeux. Je m'arrachai des mains d'Hector. Je voulais la voir respirer, mais elle était entourée de policiers et je ne pus l'approcher.

– Soulevez-la, ordonna l'inspecteur, emmenez-la immédiatement dans un lit chaud.

Les policiers tournèrent autour d'elle, ne sachant comment la porter.

– Le médecin n'est pas encore arrivé, indiqua l'un. Nous n'avons

pas de civière.

– Pas d'empreintes intéressantes, murmura Hector. Sherlock Holmes serait très déçu.

– Nous n'avons pas besoin de recourir à la déduction, rétorquai-je. Nous savons qui était sur la plage.

Et n'y était déjà plus.

– Il y a des lits à l'hôtel, dis-je, essayant d'attirer l'attention de l'inspecteur. Emmenez Rose là-bas !

Je tendis le doigt vers le haut de la falaise. Les lumières qui, tantôt, ne parvenaient pas à percer le brouillard brillaient à présent par une centaine de vitres.

– Je sais que vous voulez aider, me répondit l'inspecteur, mais je crois que vous en avez fait assez. Quelqu'un peut-il emmener ces enfants ? Je veux qu'on prévienne leurs parents. Ils n'ont rien à faire sur une scène de crime.

– Mais je fais partie du crime ! protestai-je. Léonard m'a jetée dans une cabine de plage et m'y a enfermée ! L'eau commençait à monter ! Il faut le retrouver ! Est-ce que nous ne pouvons pas rester pour regarder…

– Non, trancha l'inspecteur Locke.

Il tapota le bras d'un de ses agents.

– Emmenez ces deux-là retrouver leur petit lit. Nous prendrons leur déclaration demain.

– Le médecin devrait peut-être examiner la fille, monsieur, murmura l'agent. Elle a perdu du sang.

– Du sang ? m'exclamai-je. J'ai perdu du sang ?

Hector se toucha la joue pour m'indiquer où j'étais blessée. Le bout de mes doigts me revint rougi.

– Alors, faites-la soigner aussi !

– Oui, monsieur.

Mais personne ne me proposa de bandage ni ne nous prêta la moindre attention. La police avait d'autres soucis en tête.

– Est-ce que Belle est encore en haut du chemin ? demandai-je. Avec la carriole ?

– Oui, Belle est là, me répondit Hector. La canaille doit essayer de s'enfuir à pied.

– Penses-tu qu'il soit déjà loin ?

Je soulevai le bas du manteau afin de ne pas le laisser traîner sur le sable humide.

– Et qui va nous ramener à la maison ?

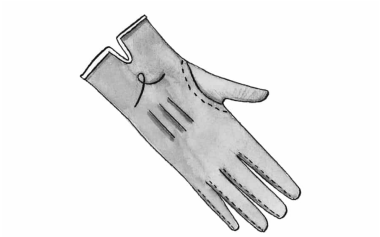
– Ça, je n'en sais rien, dit Hector, avant de s'accroupir pour observer quelque chose. Inspecteur Locke ! appela-t-il. Venez voir, je vous prie ! Il y a un indice !

Je jetai un coup d'œil par-dessus son épaule, mais fus fermement écartée par un agent impatient.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le garçon a raison, dit l'agent. On dirait le gant d'un homme. Jaune. Élégant. Il l'aura perdu dans la lutte, je dirais.

– Vous vous tromperiez lourdement, répliquai-je (où avais-je trouvé le courage de contredire un agent ?). Ce gant appartient à Mr Robert Pottin.



30

UNE FAUSSE PISTE

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux de l'inspecteur Locke.

– Vous reconnaissez ce gant, miss Morton ?

– Oui, monsieur. Mr Robert Pottin le portait tout à l'heure. Il nous a rendu visite en début de soirée et, quand il a voulu partir, un de ses gants était introuvable. Il était furieux.

Je soutins son regard, stupéfaite de parler avec autant d'aisance.

– Ce sont les faits, monsieur. Je pense que Léonard Cable l'a volé dans notre vestibule et l'a laissé tomber ici dans le but de détourner les soupçons sur Robert Pottin.

Rose et moi avions ri en l'entendant se plaindre d'avoir perdu son gant jaune. Nous avions fui vers la carriole, où nous croyions trouver refuge. Léonard nous attendait pour nous emmener en ville, les mains dans le dos, dans une attitude respectueuse.

« Oh, Léonard… » Ma poitrine se serra. « Avez-vous toujours été

aussi fourbe ? »

L'inspecteur Locke ordonna à ses hommes de placer le gant dans un sac en toile.

– Nous vérifierons si ça correspond, dit-il, mais pour l'instant je voudrais qu'on emmène la victime à l'hôpital.

– Monsieur ! m'écriai-je. N'avez-vous pas assez d'hommes pour faire rechercher Léonard ? Il a tué Mrs Eversham et il a tenté d'étrangler Rose.

Ma voix devint minuscule.

– Et moi. Moi aussi, il m'a blessée. Il ne peut pas être loin.

L'inspecteur posa les mains sur mes épaules – soudain larges et solides sous son manteau.

– Vous avez eu une sacrée frayeur, miss Morton. Mais maintenant, vous devez faire confiance à la police de Torquay. Ne restez pas sur cette plage. Nous allons vous raccompagner chez vous.

Je jetai un regard à Rose, qui était entourée d'hommes munis de torches. J'envoyai un vœu dans le vent : « Je t'en supplie, rétablis-toi ! »

Hector et moi remontâmes lentement le chemin en boitillant, main dans la main.

– Merci d'être venu, Hector.

– Tu as raison aussi, dit-il. Il ne faut pas attendre pour sauver miss Rose. Nous sommes des renards rusés, toi et moi. À nous deux, on fait la paire, tu ne trouves pas ?

– Comment as-tu réussi à les convaincre de t'écouter ? demandai-je. Un garçon étranger doit être encore moins pris au sérieux qu'une demoiselle anglaise !

– Après mon regrettable enthousiasme pour le sucre en poudre comme arme du crime, la police me prend pour un nigaud. C'est comme ça qu'on dit ? nigaud ?

– Oui.

– J'insiste parce que je suis inquiet pour toi et Rose. L'agent Cornell, il est très désagréable. Puis Mr Standfast remonte du cachot et récupère sa mallette avec soulagement. Je lui répète ce que tu me dis : « Le bébé est Léonard Cable, le jardinier de Mrs Morton. » Cela met le feu aux poudres et provoque beaucoup d'agitation, *BOUM !*

Il mima une explosion avec les mains.

Arrivés en haut du chemin, nous retrouvâmes cette chère et patiente Belle, qui nous accueillit avec un hennissement. Je hennis en

retour et, tandis qu'Hector montait dans la carriole, je donnai à la jument une longue accolade.

– Hélas, gémit Hector, levant un pied, puis l'autre.

Ses chaussures vernies si brillantes étaient à présent sales et déchirées.

– Pauvre Hector ! m'exclamai-je. Tu en étais si fier !

– Il y a une chose que je découvre ce soir, dit-il. Je suis plus fait pour réfléchir que pour l'action héroïque.

– Je pense que personne ne naît héroïque, répliquai-je.

– Peut-être pas, convint Hector. Mais les héros doivent affronter le danger et, moi, je n'aime pas.

– Les héros doivent parfois affronter le danger, convins-je, comme les chevaliers pourfendeurs de dragons ou les infirmières dans un hôpital au milieu de la jungle. Mais ne crois-tu pas qu'un héros, c'est aussi celui qui fait ce que personne d'autre ne veut faire ?

Deux agents passèrent tout près de nous en projetant des cailloux avec leurs lourdes bottes. Portant une civière enroulée sur deux perches, ils s'engagèrent sur le sentier qui descendait à la plage.

– Ils l'ont empruntée à la piscine de l'hôtel, déclara une voix que je ne connaissais que trop. C'est pour les vieilles dames qui tournent de l'œil.

Florence Pottin surgit de l'obscurité. Elle me regarda fixement, l'air ahuri, détaillant mes cheveux trempés et l'énorme pardessus de l'inspecteur.

– C'est *toi*, une des deux filles qui ont été attaquées ? demanda-t-elle.

Je hochai la tête, tout en dégageant mes cheveux du bout de la manche, qui recouvrait mes doigts.

– Est-ce que tu es… *blessée* ?

– Quelques égratignures, dis-je. Et mes vêtements sont trempés. L'inspecteur m'a prêté son manteau.

– Un agent est arrivé tout essoufflé à l'accueil en disant que deux filles étaient blessées, expliqua Florence. Jamais je n'aurais imaginé que c'était quelqu'un que je connaissais. Comme c'est excitant ! Tu as l'air en piteux état !

Avant que j'aie pu répondre, Florence était repartie précipitamment sur la route qui montait à l'hôtel, tandis que son frère arrivait, une gourde en métal à la main.

– C'est une boisson chaude pour Rose, expliqua-t-il. Du rhum avec

du miel, je ne peux pas t'en proposer. Bravo de l'avoir trouvée, tu as fait du bon travail. Nous avons appelé l'hôpital, qui a envoyé les secours. Un des agents a insisté pour que je téléphone chez toi. J'aime autant te dire que ta grand-mère n'était pas ravie de m'entendre.

Il dévissa le bouchon, puis le revissa.

– Mais ta famille sait où tu es, et que tu es en sécurité. Je crois qu'un agent va te raccompagner chez toi.

– Merci.

– Quand je quitte Robert Pottin, il est ivre, me glissa Hector. Et maintenant, c'est lui, le roi du sauvetage !

C'était un vantard et une brute, mais pas un assassin. J'aurais dû comprendre qu'il n'était pas assez intelligent et, surtout, pas courageux pour deux sous. Comme le Bertie Cummings de l'histoire de Grannie.

Quand je pense qu'au petit déjeuner ma plus grande inquiétude était que maman ne découvre que j'avais fait du vélo pendant la nuit ! Maintenant que Robert Pottin avait téléphoné, impossible de lui cacher la terrifiante aventure de ce soir. L'agent Beck livrerait sans doute sa propre version à Charlotte. J'étais dans les ennuis jusqu'au cou.

– Je vous demande pardon, dit Hector, quelqu'un sait-il où se trouve la canaille ?

Robert Pottin lui jeta un regard noir.

– Un étranger n'a pas à se mêler du travail de la police.

– Un étranger ?

Je faillis m'étrangler.

– C'est bien grâce à cet *étranger* si la police est arrivée à temps pour sauver Rose !

Hector se mit à protester, mais un son de clochette annonça l'arrivée de la voiture de l'hôpital. Au même instant, l'inspecteur apparut en haut du chemin menant à la plage, suivi de plusieurs agents. Les deux hommes portant le brancard trébuchèrent dans l'obscurité. Mon ventre se noua en voyant Rose pencher dangereusement d'un côté.

– Attention, vous autres ! leur cria Robert Pottin. Vous allez la renverser !

– Dégagez le passage !

L'inspecteur aboya si férocement que Robert s'emmêla les pieds en tentant de reculer.

Du haut de notre perchoir, Hector et moi regardâmes les policiers déposer brutalement le brancard dans la voiture de l'hôpital. Nous échangeâmes un sourire lorsque Robert Pottin insista pour monter à bord avec elle, et se fit repousser par les infirmiers. Il s'éloigna d'un air renfrogné, dévissa le flacon de la gourde et but une longue gorgée.

Au moment où les portes de l'ambulance se refermaient, Mr Gus Fibbley arriva en trottinant.

– Comme on se retrouve ! s'exclama-t-il en soulevant son chapeau dans notre direction.

Ses lunettes étaient légèrement embuées – seul signe visible de sa précipitation.

– Qu'est-ce que vous fichez là, sacrebleu ? s'écria l'inspecteur Locke. Vous avez le flair d'un limier, vous !

Mr Fibbley sourit.

– Oui, monsieur, dit-il. Lorsque je vois un cheval de la police passer au galop, je me sens obligé de lui courir après. Que pouvez-vous me dire du lien entre miss Marianne Eversham et… la personne qui se trouve dans ce fourgon d'ambulance ?

– Peux rien vous dire, grommela l'inspecteur. Et si vous ne voulez pas rejoindre la dame dans sa cellule, je vous conseille de rester loin de ma vue. Il n'y a qu'une chose de pire qu'un enfant : un journaliste. L'assassin est toujours en liberté !

Il s'éloigna pour crier des ordres à ses hommes. Je descendis de la carriole, Hector à ma suite.

– *Psst !* appelai-je.

Mr Fibbley se pencha légèrement.

– Je sais qui vient de partir pour l'hôpital, chuchotai-je.

– Eh bien ?

– Je sais tout ce qui s'est passé ce soir.

Il m'observa avec plus d'attention, et remarqua mon pardessus trop grand, mes cheveux mouillés et décoiffés, ma blessure au visage.

– Mais je ne veux pas que vous déformiez le sens de mes paroles, repris-je. C'est mon histoire et je veux qu'elle soit racontée correctement.

– D'abord, vous m'accusez de meurtre, dit Mr Fibbley, et maintenant, vous me faites du chantage ?

Je secouai la tête.

– Je fixe simplement les règles pour notre interview. Ce soir, je vous révèle qui se trouve dans l'ambulance. Et demain, je vous raconte

le reste. Enfin, pas tout. Pas les secrets qui ne m'appartiennent pas.

Mr Fibbley retira ses lunettes et essuya soigneusement les verres à l'aide de sa cravate à pois.

– Dans dix ans, vous serez à ma place, dit-il. À ce moment-là, vous pourrez peut-être porter une robe, même pour suivre les affaires de meurtre.

– Les pantalons me paraissent bien plus pratiques, fis-je remarquer.

– L'avantage des vêtements masculins, c'est qu'ils ne comportent pas de corset. D'après moi, ce petit détail explique à lui seul bien des aspects de notre société. C'est incroyable ce que le monde paraît différent quand on peut respirer librement !

– Miss Marianne dit la même chose que vous. Peut-être est-ce pour cela qu'elle danse. Je ne porte pas encore de corset. Je suis grande, mais pas… Vous savez…

– Si je peux vous donner un conseil, dit Mr Fibbley, c'est d'éviter…

Je sentis que je pouvais faire confiance à cet homme. Cette femme.

– C'est Rose, murmurai-je. Rose Eversham a été emmenée pour des soins après avoir été agressée.

– Et où est passé l'agresseur ? *Qui* est-ce, pour commencer ?

L'inspecteur Locke réapparut soudain, m'interrompant avant que je puisse décider quoi répondre.

– Vous ne m'avez pas entendu ? tonna-t-il. Cette demoiselle ne parlera à un journaliste qu'en présence d'un adulte de sa famille. Si vous avez de la chance, vous échapperez à la grand-mère. Maintenant, filez !

Mr Fibbley chaussa ses lunettes, puis se mit à courir dans la direction qu'avait prise l'ambulance. Se pouvait-il qu'il ait raison ? Est-ce que je serai journaliste, moi aussi, et courrai comme lui sur les routes à la poursuite d'un article ?

– Je vais reprendre mon manteau, si vous permettez, déclara l'inspecteur en se penchant vers moi. Il est possible que je passe la nuit à traquer ce gredin.

Il souleva le pardessus de mes épaules, me privant de mon enveloppe de chaleur.

– Vous pouvez nous emprunter une couverture…, ajouta-t-il en désignant la voiture de police.

Hector s'empressa d'aller chercher une couverture en laine grise où était brodé POLICE DE TORQUAY.

– Ne touche pas à cette horreur ! s'écria Florence, qui était de

retour. Je t'ai apporté des vêtements à *moi*.

Elle me tendit un tas.

– Tu es plus grande que moi, mais j'ai fait de mon mieux.

Des larmes de reconnaissance me montèrent aux yeux. Je m'emparai du paquet et me glissai derrière Belle pour me changer. Florence tendit la couverture pour me servir de rideau tandis que j'ôtai mes vêtements mouillés. Qu'est-ce qui était le plus improbable ? Que je me retrouve à moitié nue au milieu de la route ou que j'enfile une jupe et un gilet appartenant à Florence Pottin ? Nul ne pouvait prédire, en se réveillant le matin, ce qui l'attendait dans la journée. Était-ce Dieu, dans le ciel, qui faisait preuve d'un humour excentrique ? Ou la nature humaine était-elle absolument imprévisible ?

La jupe de Florence m'arrivait sous les genoux et je ne pus tirer les bas aussi haut que le commandait la décence, mais c'était toujours mieux que mes vêtements pleins d'eau. Florence continuait à bavarder de l'autre côté de la couverture.

– Tes pieds n'auraient jamais pu rentrer dans mes chaussures qui ont été faites sur mesure dans du cuir italien. Alors je t'ai apporté les bottes de ma mère. Et sa veste en caracul, même si elle sera furieuse. Mais dans la vie on n'a pas souvent la chance de prêter des vêtements à une orpheline qui a failli être assassinée… Lavinia sera folle de jalousie !

Je savais que j'avais piètre allure, mais j'étais au sec et cela suffisait à mon bonheur.

– Ouille !

Un cri retentit aux abords de l'hôtel. Je repoussai la couverture et sortis de ma cachette.

– Sale vaurien ! Ne bougez pas !

– Lâchez-moi !

Des bruits de bagarre, suivis de nouveaux cris.

– Hé ! Arrêtez ! Vous, là ! ARRÊTEZ-VOUS !

31

UN SALE MOMENT

L'ombre d'un homme dévalait la route en provenance de l'hôtel Royal Victoria, courant si vite qu'il chancelait légèrement. Quelqu'un l'avait pris en chasse ; on voyait le faisceau de sa torche balayer les pavés et les branches des arbres à chaque mouvement de son bras. Alors qu'il approchait, nous distinguâmes les traits de celui qui fuyait : c'était Léonard, le visage égratigné et l'air égaré. Parcourue d'un frisson, je me retranchai derrière Belle.

– Hé ! Arrêtez ! cria l'agent Beck, qui poursuivait Léonard. Vous, là ! ARRÊTEZ-VOUS !

Hector bondit en travers de son chemin et leva les mains comme pour l'attraper, mais Léonard l'esquiva avec agilité. Je vis alors clairement son visage, celui d'un homme possédé par le démon, qui ne comptait pas se laisser arrêter par un simple garçon. Je sortis de la pénombre et lançai une des grandes bottes dans ses pieds. Il roula sur

le sol en poussant un grognement. L'agent Beck arriva à son tour et se jeta lourdement sur lui. Ils restèrent tous deux affalés à terre, haletants.

Une grimace de douleur défigurait le visage de Léonard. Je dus me répéter qu'il ne méritait aucune pitié. Et pourtant… pourtant mon cœur saignait. Celui que je croyais mon ami m'avait enfermée dans un bateau percé, sur une mer glacée, et avait ignoré mes appels à l'aide.

– Bravo, Aggie ! s'écria Hector.

Ses cheveux d'habitude si lisses étaient ébouriffés et ses joues si pâles étaient rouges.

– Bravo à toi, rétorquai-je. Tu l'as envoyé dans ma direction. Tu es doué pour l'action, en fin de compte !

– Un homme à terre ! cria l'agent Beck.

Léonard se débattait et donnait des coups de pied, mais le policier, plus grand que lui, le maintenait plaqué au sol.

Deux autres policiers se précipitèrent pour aider Beck, qui roula sur le côté, tandis qu'ils relevaient de force Léonard et le tenaient fermement entre eux.

La scène était insoutenable et, pourtant, je ne pouvais en détacher les yeux. Le démon avait disparu. Il n'y avait plus qu'un garçon au visage couvert de bleus et au nez sanguinolent. Un garçon qui prenait soin des fleurs, faisait des tours de magie et donnait à Tony de petits morceaux de saucisse.

Un garçon qui avait tué une femme de la plus horrible des façons.

– Je suis désolé, miss Aggie. Tout a mal tourné.

J'entendais à peine sa voix.

– Je voulais la faire vomir, c'est tout, pour qu'elle arrête de menacer d'appeler la police. Je voulais parler à Rose, mais après c'était trop tard. Elle m'a menti et, ça, ça m'a rendu fou, je ne voulais pas…

Il tourna la tête pour essuyer le sang de son nez sur son épaule, mais les officiers le tenaient solidement.

– Je ne voulais pas vous faire de mal, juste…

– Mais vous m'avez fait du mal. Et à Rose aussi. Vous avez fait du mal à tout le monde, Léonard.

Il prit une profonde inspiration et se mit à pleurer.

L'inspecteur sortit une paire de menottes de la poche de son pardessus pour les passer autour de ses poignets. Léonard laissa échapper un petit cri quand on le tira en avant. Ses yeux pleins de

larmes restèrent un moment dans les miens mais, moi, je pensais à Rose étendue sur son brancard. Les agents le poussèrent dans la voiture de police et grimpèrent derrière lui. Hector chercha ma main. Son contact me procura un petit réconfort dans la nuit noire et humide.

– Agent Beck, déclara l'inspecteur en lui donnant une tape sur l'épaule. Je vous félicite pour votre courage et votre célérité. Vous avez terrassé notre homme !

L'œil gauche de l'agent Beck était enflé, presque fermé, et son visage transpirant était couvert de terre.

Il fit un salut.

– À vot'service, monsieur !

Dès que l'inspecteur se fut retourné, je vis Beck sourire comme un petit garçon le jour de son anniversaire.

– Agent Beck, dis-je.

Il cligna malgré son œil enflé.

– Vous n'avez pas tenu votre promesse, gronda-t-il. La nuit dernière, vous m'avez juré de laisser la police faire son travail. Et voilà que je vous retrouve en train d'errer dans le noir habillée on ne sait comment et de vous jeter dans les jambes d'un criminel ! Et pour ça, je vous dis merci du fond du cœur.

– Je ne pense pas que cela se reproduira, répondis-je.

L'agent Beck me tendit la main. Je la lui serrai, ainsi qu'Hector. Nous échangeâmes un regard, Hector et moi. Après avoir fait toutes ces déductions logiques, avoir rivalisé d'audace et nous être retrouvés trempés jusqu'aux os, il ne paraissait pas juste que l'agent Beck soit le seul à récolter les lauriers. Je suppose que, en tant enfants, nous ne comptions pas vraiment. Mais j'avais le sentiment que nous méritions notre lot de compliments. Et cependant, nous le félicitâmes, car nous étions infiniment soulagés que notre équipée soit enfin terminée.

Rien ne me tentait davantage que mon lit, avec Charlotte qui m'apporterait une tasse de lait chaud, et Tony allongé à mes pieds. Comment allais-je rentrer à la maison ? et Hector ? La charitable Mrs Theillard avait-elle seulement remarqué l'absence de son petit réfugié ?

Des bruits de sabots se firent entendre sur la route qui venait de la ville. Sur le siège du cocher, une lanterne dansait en tous sens.

– Houhou, il y a quelqu'un ? appela une voix de femme.

Le conducteur semblait lutter pour que le cheval garde sa

trajectoire dans la montée.

Saperlipopette !

– Maman !

– Ma chérie !

Je reconnus Dame Étoile, la jument de Mr Herman, qui habitait à deux maisons de la nôtre sur Bertram Road. À côté de maman, Charlotte, livide de peur, tenait la lanterne.

– Ho ! cria maman, tirant si fort sur les rênes qu'elles furent toutes deux projetées en avant.

– Ta mère est votre nouveau cocher ? demanda Hector.

– Elle n'est quasiment pas sortie depuis la mort de papa, dis-je. Et je ne l'ai jamais vue diriger un cheval !

Et pourtant, elle n'avait pas hésité. Après avoir passé la soirée à se ronger les sangs, attisant le feu et arpentant le salon à tour de rôle, Grannie Jane et Charlotte avaient reçu un terrible appel téléphonique de Robert Pottin.

– Inutile de te raconter le chaos qui a suivi, puisque tout est bien qui finit bien, conclut maman. J'ai conduit la carriole ! Et tu es là, mon trésor, saine et sauve. Grimpe, nous allons te ramener à la maison en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

– Et Hector ?

– Hector aussi, Dieu du ciel. Il dormira chez nous. Nous avons prévenu le presbytère en passant. Montez à bord. Le temps qu'on arrive, Sally aura allumé le feu dans toutes les cheminées.

Malgré l'exploit de maman, qui avait conduit seule, l'inspecteur Locke demanda un volontaire pour nous raccompagner. L'agent Beck s'empressa de lever le bras et, un instant plus tard, il était déjà sur le marchepied. Un second policier nous suivrait avec Belle. Je savais que Charlotte était aussi rose que le gâteau aux framboises du même nom, même s'il faisait trop sombre pour voir son visage.

– Oh, Charlotte, susurra le bel agent, soulevant le chapeau de celle-ci en fourrant le nez dans son cou.

– Oh, Morris, soupira-t-elle en retour. Quand je pense que nous nous sommes rencontrés parce que ce charmant confiseur est tombé les quatre fers en l'air…

– Et que notre relation s'est poursuivie parce qu'une grosse dame a bu de la mort-aux-rats dans son thé, avant de décéder d'une mort atroce.

– C'est si romantique, soupira-t-elle.

– Même miss Aggie nous a aidés, renchérit Morris. Ses écarts de

conduite nous ont offert de nouvelles occasions de nous voir…

– Oui, dit-elle. Tout est pardonné.

Hector et moi nous enveloppâmes dans un plaid en fourrure de chaque côté de maman, nous blottissant contre elle pour nous tenir chaud. Nous sombrâmes dans le sommeil avant même d'arriver à Groveland et apprîmes au petit déjeuner que nous avions été transportés à l'intérieur par l'agent Beck.

(coupure de *La Voix de Torquay*)

AFFAIRE DU MEURTRE DE LA SALLE DES SIRÈNES : LE COUPABLE ARRÊTÉ !

UN DRAME ÉVITÉ DE JUSTESSE DANS LA CRIQUE DES BAIGNEUSES

Par Augustus C. Fibbley

La crique des Baigneuses, près de Torquay, a été le théâtre d'une scène rocambolesque mardi tard dans la nuit. Grâce à l'enquête minutieuse menée par votre serviteur, nous sommes en mesure de vous raconter ce qu'il s'est passé dans les moindres détails. Ces péripéties ont mis fin à l'arrestation de cette pauvre femme, retenue en prison par erreur pendant de longues heures. Miss Marianne Eversham, qui a été libérée, a regagné sa maison sur Bertram Road.

Ainsi que l'avaient annoncé les rumeurs, le meurtrier du studio des Sirènes a été arrêté. Il s'appelle Léonard Cable et il est rare de rencontrer un monstre au cœur aussi sec. Arrivé à Torquay récemment, il avait été engagé comme jardinier. Il était peu connu dans le village, même s'il a pu faire une certaine impression avec son allure de jeune premier et ses habitudes de travail sérieuses. Mais les apparences sont trompeuses. Non content d'avoir empoisonné Mrs Irma Eversham, Léonard Cable a enlevé sa fille, miss Rose Eversham, et l'a emmenée, mû par des intentions criminelles, dans la crique des Baigneuses. C'est là qu'il a révélé ses desseins et la tragique méprise qui a provoqué le drame. Prenant Rose Eversham pour sa sœur et Irma Eversham pour sa mère, Léonard Cable, aveuglé par l'appât du gain, escomptait hériter d'une partie de la fortune de feu le capitaine Eversham. Hélas, ses suppositions étaient fausses et tout ce qu'il aura obtenu, c'est la ruine d'une famille.

Miss Rose était inconsciente à son arrivée à l'hôpital, mais au réveil, son état s'était déjà amélioré, malgré une contusion à la tête et des ecchymoses sur le cou et les épaules, aux endroits où, pris de folie, la

canaille l'avait agrippée et secouée. Fort heureusement, elle ne restera pas défigurée. Miss Agatha Morton, la jeune fille de 12 ans qui a découvert le corps de Mrs Irma Eversham samedi matin, a été également blessée au cours de la soirée. C'est grâce à ses questions et à sa ténacité que l'enquête a pu aboutir, hélas trop tard pour épargner Rose Eversham. L'intrépide jeune fille a poursuivi le tueur et sa malheureuse victime à travers le brouillard et s'est retrouvée enfermée dans une cabine de plage alors que la marée montait. Le jeune Hector Perot, Belge, a également joué un rôle en aidant la police.

Le sauvetage de miss Rose Eversham et la course-poursuite qui a suivi ont nécessité l'intervention de six policiers sous la direction de l'inspecteur H. Locke. L'agent Morris Beck a reçu des félicitations spéciales pour avoir plaqué au sol le criminel et l'avoir maintenu jusqu'à l'intervention de ses collègues.

Lors de sa comparution, le prisonnier a fait preuve d'une grande fébrilité. Il s'est approché de la barre d'un pas mal assuré, débraillé, une expression de folie dans les yeux. Mr Ableman, le juge de paix, lui a annoncé qu'il resterait dans la prison de Dartmoor en attendant son procès pour assassinat. Le suspect a ensuite été emmené. En réponse à la question que notre reporter lui a posée dans le couloir du palais de justice, il a déclaré : « C'était une erreur. Je suis tellement désolé. » Le remords a peut-être de la valeur aux yeux de Dieu, mais offrira peu de réconfort à Irma Eversham ou à sa famille.

32

EXPLICATIONS FINALES

Rose, très pâle, était assise dans le fauteuil de papa. Un foulard brodé dissimulait les traces qu'avait laissées, même six jours après, sa brutale agression. *Les stigmates violets d'une terrible rencontre. Des taches de jus de myrtille sur un napperon couleur ivoire. Des éclaboussures de sang dans un champ de neige.*

Par-delà la fenêtre, un ciel couleur ecchymose passait du crépuscule à la nuit. Un peu plus tôt dans la soirée, Tony et moi avions fait rouler mon cerceau dans l'allée. Le froid mordant annonçait déjà l'hiver mais, dans le salon, le feu crépitait. Cerise sur le gâteau, Marjorie était venue s'installer quelques jours à la maison afin de s'assurer que nous étions toutes saines et sauves. Assise sur l'ottomane, non loin de Rose, elle gardait le bras autour de mes épaules, tandis que je me tenais blottie contre elle. Tony était affalé sur le tapis à nos pieds. Maman était là aussi, ainsi que Grannie Jane, Charlotte et même Hector.

Miss Marianne, quant à elle, était clouée au lit avec un terrible rhume de poitrine causé par son séjour dans le cachot.

Je la soupçonnais d'être atteinte d'un mal plus profond qu'une simple toux : cette pauvre miss Marianne devait avoir le cœur brisé. Elle avait perdu son fiancé, son frère, puis son fils… une seconde fois. Elle avait aussi perdu sa belle-sœur, ce qui ne lui avait peut-être pas causé le plus grand chagrin, mais elles avaient été liées pendant la moitié d'une vie, et ce n'était pas rien. Pour couronner le tout, miss Marianne avait failli perdre sa Rose chérie ! À cause d'une simple méprise, Léonard, dans sa folie, avait répandu le malheur tout autour de lui. Un tel poids, dans la poitrine de miss Marianne, pouvait aisément passer pour une bronchite.

C'était la première fois que je retrouvais Rose depuis ce moment terrible où je l'avais vue étendue sur le brancard. Je brûlais de lui poser mille questions, mais je savais que je devais la laisser prendre son temps. En revanche, j'avais vu Hector tous les jours. Dès que l'école était finie, il venait à Groveland et étudiait ses leçons tandis que je lisais près de lui à la table de la bibliothèque. Grannie Jane et maman s'accordaient à dire que c'était le garçon le plus poli qu'elles aient jamais rencontré et un excellent ambassadeur de la défense de l'amitié entre les peuples.

Il se précipita pour tenir la porte à Sally, qui arrivait avec la desserte lourdement chargée : de la soupe de pois avec des croûtons beurrés, un énorme morceau de cheddar et un pot de miel pour l'y tremper, ainsi que des sandwichs au jambon avec le cresson cueilli dans la serre par maman.

– La cuisinière m'a dit de vous rappeler, miss Aggie, qu'on ne trouvait pas, hélas, de mûres en cette saison, mais elle a fait un gâteau aux pommes, puisque vous en réclamiez un à cor et à cri.

À côté du gâteau étaient disposés des ramequins de crème au chocolat et une assiette de petits biscuits. Tony passait d'un genou à l'autre pour mendier. Et, même s'il était souvent réprimandé, je n'étais pas la seule à me laisser attendrir !

La cuisinière avait découvert qu'Hector préférait boire ce qu'il appelait du « chocolat » plutôt que du thé – cela ressemblait à notre cacao, mais deux fois plus épais.

– À voir ton avidité, j'imagine qu'il n'y a jamais de sucreries au presbytère ! dis-je pour taquiner Hector.

– Comment va ce cher Mr Théière ? s'enquit Marjorie.

Hector lécha sa cuillère avec gourmandise.

– Le pasteur est toujours gentil, répondit Hector, mais sa femme, elle croit que je suis sourd. Et elle est très désordonnée.

– Dieu du ciel, soupira maman. Si c'est une qualité importante pour toi, Aggie n'est peut-être pas l'amie idéale…

– Je ne suis pas désordonnée, protestai-je. Je m'entoure simplement d'une pléthore de possibilités.

Grannie Jane fut la seule à rire, mais je n'en demandais pas davantage.

– Eh bien, Rose ? lança Marjorie, une fois que Sally eut emporté la desserte. Veux-tu nous raconter le sale quart d'heure que tu as passé ou est-ce trop douloureux de repenser à ce moment où Léonard a voulu te tuer ?

– Je ne crois pas qu'il ait voulu me tuer, déclara Rose lentement.

Sa voix paraissait fragile, comme si la jeune fille sortait d'une opération des amygdales.

– Ce qu'il voulait, c'était que je sois sa sœur et que mère l'accueille comme un fils perdu depuis longtemps. Nous avons toutes deux tenté de le détromper, mais il a cru que nous mentions pour le tenir à distance.

Elle s'interrompit pour boire une gorgée de thé.

– Alors qu'il vociférait sur la plage, hors de lui, la vérité m'a sauté au visage et l'évidence de son erreur m'a laissée pétrifiée.

Elle essuya une larme au coin de son œil.

– Si seulement… Si j'avais su le lourd secret que portait tantine… Et si j'avais pu lire la lettre qu'il m'avait adressée…

– Je ne savais pas qu'elle t'était destinée, me défendis-je. J'essayais de trouver son propriétaire discrètement, pour ne pas faire de vague.

– Oui, je sais. Mais si j'avais été à la maison au moment où le courrier est arrivé, tout aurait pu se passer autrement ! Au lieu de quoi, Léonard a commis les pires actes possibles, des actes impardonnables. Une erreur en a entraîné une autre, jusqu'à ce qu'il se retrouve acculé. Si vous aviez vu comme il m'a *secouée* quand j'ai tenté de lui expliquer ce que j'avais deviné…

Ses doigts effleurèrent ses épaules, qui portaient encore les marques de cette fureur.

– Mais comment cela a-t-il commencé ? s'enquit Grannie.

Sa pelote de laine tomba de ses genoux et roula sur le sol. Hector et moi bondîmes, mais Hector fut plus rapide. Il enroula la laine avant de

la lui rendre.

– La mère de Léonard, Mrs Cable, avait préféré lui cacher qu'il avait été adopté, expliqua Rose. Elle ne lui avait rien dit de l'argent qu'ils recevaient non plus. Elle craignait qu'il ne se sente mal aimé s'il apprenait qu'il avait été abandonné ou qu'il s'imagine que son affection était intéressée.

– Quel choc cela a dû être pour lui d'apprendre la vérité, intervint maman. Et de découvrir qu'il n'était pas celui qu'il croyait.

– Lorsque Mrs Cable est morte, continua Rose, son mari lui a enfin révélé toute l'histoire. Après cela, Léonard n'a pu connaître de repos. Il a fouillé dans les papiers et a découvert que c'était mon père qui était à l'origine de cette pension. Il brûlait alors d'envie de rencontrer cet homme qu'il prenait pour son père.

Elle but une autre gorgée. Je savais que son thé avait refroidi, aussi remplis-je de nouveau sa tasse.

– Mr Cable a reçu une lettre du notaire lui annonçant le décès de mon père et contenant un petit legs de trente livres. Ces trente livres ont enflammé l'imagination de Léonard, qui les a pris comme un avant-goût de l'argent qu'il aurait dû recevoir, et qui a décidé de s'en servir pour payer son voyage. Il a alors quitté la ferme des Cable et est parti pour Torquay.

Rose ferma les yeux et appuya sa tête contre le dossier du fauteuil.

– Je suppose qu'il est plus facile d'en parler en l'absence de tantine, reprit-elle. Ma mère ne lui avait jamais pardonné d'avoir sali l'honneur de la famille en ayant un enfant hors mariage. Imaginez un peu son choc lorsque cet enfant a surgi et l'a harcelée.

Je jetai un regard à Grannie, qui continuait à tricoter, puis à maman, qui fixait le biscuit entamé qu'elle tenait à la main. Ni l'une ni l'autre n'auraient évoqué les origines d'un enfant en présence d'Hector ou de moi.

Mais voilà.

– Après plusieurs mois à Torquay, continua Hector, Léonard trouve enfin le courage. Il aborde Mrs Eversham devant la poste. Avec beaucoup d'émotion, il lui dit : « Je suis votre fils. » Et elle le rejette.

– Elle l'a traité de vaurien, poursuivit Rose, et elle ne lui a même pas révélé la vérité. J'imagine qu'elle voulait éviter que le scandale éclabousse le nom des Eversham.

– Et vendredi soir, reprit Hector à voix basse, ta mère le menace à nouveau, c'est cela ?

– Léonard a livré les bouquets de fleurs pour le concert, intervins-je. Il était là lorsque tu es arrivée avec ta mère.

– Elle a dû le reconnaître, approuva Rose. Elle a dit… Tu te souviens ? Elle a dit qu'elle ferait jeter en prison l'impudent qui oserait s'approcher de sa fille.

– J'ai cru que c'était destiné à Robert Pottin.

– Comme nous tous, dit Rose. C'était *tellement* gênant !

– En réalité, elle met en garde Léonard, ajouta Hector. Elle lui rappelle qu'elle est prête à lui nuire.

– Et de nouveau le lendemain matin, dis-je, me remémorant le récit de miss Marianne. Lorsque Mrs Eversham a lu la lettre, elle a voulu porter plainte auprès de la police. Elle ne savait pas qu'avec cette menace, elle signait son arrêt de mort.

– Pauvre tantine, dit Rose. Si seulement Léonard s'était tourné vers elle ! Elle aurait retrouvé son fils et moi mon cousin, sans que nous soyons séparés par les barreaux d'une cellule.

– Mrs Cable était morte, fis-je remarquer. Elle devait lui manquer. Et il n'était pas heureux à la ferme. Il cherchait une nouvelle famille.

Mais il avait fini dans une remise non chauffée chez des inconnus, à regarder la chaleureuse lumière rose de la fenêtre de la chambre où, croyait-il, dormait sa sœur. Il y avait de quoi perdre la raison.

– Ce n'est peut-être pas qu'une question d'argent, renchérit Hector. Quand on n'a pas de foyer, c'est l'envie d'appartenir à une famille.

Des larmes me vinrent. Lorsque je les chassai d'un clignement de paupières, je vis que tout le monde avait les yeux brillants. Tony posa sa truffe sur le genou d'Hector. Je me sentais triste pour Rose, orpheline, pour miss Marianne, qui avait tant perdu, pour Hector, arraché à sa famille et pour papa que je ne reverrais jamais…

– Hector…, commença Marjorie.

– Oui, *madame** ?

– Quand ta famille espère-t-elle pouvoir faire le voyage ?

– Au printemps, *madame**.

– Peut-être aimerais-tu passer Noël avec nous, à Owl Park ? Ce sera mon premier Noël en tant que maîtresse de maison et je compte bien que ce soit joyeux. Nous avons un étang où nous pouvons patiner, une merveilleuse cuisinière et une cheminée dans chaque pièce… Qu'en penses-tu ?

Je tapai des mains.

– Oh, dis oui, Hector !

Hector semblait avoir perdu la parole. Il fixait Marjorie avec un regard proche de l'adoration.

– Oui ! J'aime beaucoup venir.

Marjorie rit, puis serra la main qu'il lui tendait.

– C'est entendu, alors. Tu vas découvrir un Noël anglais traditionnel, avec les châtaignes grillées, les cantiques et le fameux pudding aux figues. Je te promets qu'il n'y aura pas de cadavre, à moins que le Père Noël n'ait un peu abusé du lait de poule et ne tombe la tête la première dans la cheminée !

– À ta place, je ne m'avancerais pas si vite, dis-je. Un cadavre peut apparaître là où on s'y attend le moins…

NOTE DE L'AUTRICE

Quelle joie de découvrir, à l'âge de douze ans, que l'autrice du livre que je venais de finir en avait écrit plusieurs dizaines d'autres qui m'attendaient sur les rayonnages de la bibliothèque ! Quelle chance j'avais ! Des heures et des heures à plonger avec délices dans des affaires sordides et de sombres histoires de meurtre !

Agatha Christie est l'écrivain qui a vendu le plus de livres dans toute l'histoire après William Shakespeare. Il est sans doute difficile de trouver un lecteur adulte qui n'ait jamais entendu parler d'elle, étant donné qu'elle a vendu plus de deux milliards de livres, dans plus d'une centaine de langues. C'est dire si j'avais de quoi faire !

Une fois devenue adulte, j'ai éprouvé le désir d'en savoir plus… Comment Agatha Christie était-elle devenue experte dans l'art de la trahison, du soupçon et de la cruauté ? Dans quelle sorte de famille et d'environnement avait-elle grandi ? Quel genre de livres aimait-elle lire ? Et où avait-elle trouvé l'inspiration pour ses deux célèbres détectives, Hercule Poirot et miss Jane Marple ? Lorsque Tara Walker, chez Tundra Books, m'a demandé, l'air de rien, si Agatha Christie pourrait constituer un bon modèle pour un détective, mon cœur a fait un bond. « Et si elle avait un meilleur ami ? pensai-je. Un garçon intelligent affublé d'un accent étranger… »

Voilà comment, à partir d'une simple question, je me suis retrouvée à inventer le personnage d'Aggie Morton, après avoir été moi-même une lectrice assidue de romans policiers. J'ai fait de longues recherches pour savoir à quoi ressemblait le monde en 1902, quand Agatha Christie avait douze ans. J'ai lu son autobiographie, ainsi que certains de ses livres d'enfant préférés et deux ou trois biographies. Je suis allée visiter sa ville natale, j'ai observé la vue depuis la colline où elle habitait, j'ai marché dans les rues où elle avait marché et je me

suis penchée par-dessus la rambarde qui domine le port. Si j'ai gardé certains traits de sa personnalité, ainsi que certains éléments de sa vie, les aventures que vit Aggie sont tout droit sorties de mon imagination.

La célèbre romancière a grandi à Torquay, en Angleterre, dans une maison appelée Ashfield, située dans les collines derrière le port. Elle vivait avec ses parents, quelques animaux qu'elle adorait, et des domestiques dévoués. Son frère, Monty, et sa sœur, Madge, avaient respectivement dix et onze ans de plus qu'elle et ils ont quitté la maison quand Agatha était encore petite. Son enfance a été heureuse et protégée jusqu'à la mort de son père, alors qu'elle avait onze ans. La tristesse de la famille fut immense, mais Agatha continua à grandir entourée d'affection. Une de ses grands-mères, une femme pleine de sagesse et d'humour, leur rendait souvent visite. Agatha était d'une timidité extrême et préférait résoudre des énigmes et lire des livres plutôt que de communiquer avec des personnes réelles. Elle enterrait ses animaux avec tout un cérémonial et aimait beaucoup se rendre au cimetière. Elle jouait avec les enfants du voisinage et s'était inventé de nombreux compagnons imaginaires, mais elle n'a jamais connu de garçon s'appelant Hector, ni n'a découvert de cadavre ou poursuivi de meurtrier.

Agatha Christie avait une vingtaine d'années lorsque la Première Guerre mondiale a éclaté. Beaucoup de Belges ont trouvé refuge en Angleterre après que les Allemands ont envahi leur pays. Lorsque Agatha s'est mise à écrire des romans policiers, elle s'est souvenue de ces réfugiés pour inventer son célèbre détective. De mon côté, je lui ai inventé une amitié avec Hector Perot quelques années trop tôt.

À l'époque victorienne, personne ne s'étonnait de ce que des étrangers désirent venir dans la glorieuse Angleterre, mais les nouveaux venus (comme aujourd'hui, dans le monde entier) étaient souvent accueillis avec méfiance ou condescendance, même par les gens les mieux intentionnés. Les réfugiés ou immigrés comme Hector souffraient de ne pas se sentir les bienvenus dans leur nouveau pays. En employant des mots indélicats – que nous jugerions aujourd'hui inacceptables –, j'ai essayé de montrer la solitude d'un garçon privé de sa famille et de son environnement habituel.

En tant qu'autrice, je sais que les idées restent longtemps dans les recoins poussiéreux de mon cerveau. Une rencontre fortuite, une phrase étrange, un incident drôle, des bribes de conversation… les détails d'une journée ordinaire s'impriment dans mon esprit et

réapparaissent dans mes fictions, sous de nouvelles formes, des semaines ou des années plus tard.

Un des défis et un des plaisirs de l'écriture d'*Un cadavre sous le piano* fut de semer ce genre de graines sur le chemin de mon héroïne. Une rencontre fortuite peut devenir un alibi, des bribes surprises par hasard une leçon d'espionnage en bonne et due forme, une phrase étrange peut inspirer un titre de livre. J'aime penser que ma petite Aggie deviendra elle aussi écrivaine un jour.

SOURCES

J'ai lu et écouté plus d'histoires policières que je ne pourrais le dire, chacune contribuant à constituer tout un stock de magouilles et de manigances. Je ne peux pas prétendre avoir lu tous les romans d'Agatha Christie, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé !

Outre les romans d'Agatha Christie et les innombrables sites web et films mettant en scène des meurtres qui ont lieu dans l'Angleterre victorienne, voici une sélection de livres que j'ai utilisés pour mes recherches :

Christie, Agatha, *Une autobiographie*, Paris, Éditions du Masque, 2006.

Curran John, ed., *Agatha Christie's Complete Secret Notebooks*, Glasgow, HarperCollins, 2016.

Doyle, Arthur Conan, *Œuvres complètes. Sherlock Holmes*, Paris, Robert Laffont, 1965.

Farjeon, Eleanor, *A Nursery in the Nineties*, Londres, V. Gollancz, 1935.

Flanders, Judith, *Inside the Victorian Home: A Portrait of Domestic Life in Victorian England*, New York, W. W. Norton, 2004.

Flanders, Judith, *The Invention of Murder : How the Victorians Revelled in Death and Detection and Created Modern Crime*, Londres, HarperPress, 2011.

Fry, Stephen, Woolf, John et Baker, Nick, *Stephen Fry's Victorian Secrets*, lu par Stephen Fry, Audible Studios, 2018, livre audio.

Hochschild, Adam, *Les Fantômes du roi Léopold : la terreur coloniale dans l'État du Congo, 1884-1908*, Paris, Tallandier, 2019.

Thompson, Laura, *Agatha Christie: An English Mystery*, Londres, Headline Review, 2007.

REMERCIEMENTS

Merci à Tara Walker, Margot Blankier et Shana Hayes, qui ont réalisé un travail éditorial de haut vol, sachant doser applaudissements ravis et attention scrupuleuse au moindre détail.

Merci à mon fidèle agent, Ethan Ellenberg, et à l'équipe de Tundra Books pour son soutien infaillible.

Merci à Isabelle Follath pour sa superbe couverture et ses portraits pleins de drôlerie, ainsi que ses petits dessins disséminés tout au long du roman. Je n'aurais pas rêvé mieux.

Merci à mes premières lectrices et conseillères littéraires, Judy Blundell, Hadley Dyer, Sarah Ellis, Vicki Grant, Deb Heiligman, Margo Rabb, Martha Slaughter, Natalie Standiford et Rebecca Stead. Merci de m'avoir fait profiter de votre perspicacité, de vos vérités parfois brutales et de votre amitié.

Merci à mes filles chéries.

Merci enfin à Agatha Christie pour m'avoir offert un millier d'heures de plaisir de lecture et pour m'avoir inspiré Hector Perot et Aggie Morton.

L'AUTRICE

Née à Toronto, lauréate de nombreux prix littéraires, MARTHE JOCELYN est l'autrice et l'illustratrice de plus d'une vingtaine de romans et d'albums jeunesse. Elle a été récompensée du prestigieux Vicky Metcalf Award pour l'ensemble de son œuvre.

L'ILLUSTRATRICE

Illustratrice pour la publicité, la presse et l'édition, ISABELLE FOLLATH voue une véritable passion à l'illustration jeunesse, pour laquelle elle adore mêler feutre, encre, aquarelle et crayon. Elle vit en Suisse avec sa famille.

Aggie Morton, reine du mystère
1. L'affaire du grand piano

Marthe Jocelyn

Angleterre, 1902.

Douée d'une insatiable curiosité et d'une folle imagination, la jeune Agatha Caroline Morton s'ennuie dans sa petite ville de bord de mer… jusqu'au jour où on découvre un cadavre au studio de danse des Sirènes. Avec son ami Hector Perot, Aggie compte bien innocenter Miss Marianne, sa chère professeure de danse. Tandis que le meurtrier rôde, la liste des suspects s'allonge…

Inspirées de la grande Agatha Christie,
dans la lignée d'Arsène Lupin, des aventures irrésistibles
pour un vrai roman policier qui fait frissonner !
De très beaux débuts pour cette princesse du crime ! »

« Une série qui fait rimer aventure et magie. »
Publishers Weekly

Table

Couverture
Titre
Copyright
Dédicace
Portraits
1. Un ami qui sort de l'ordinaire
2. Préparatifs
3. Une charmante soirée
4. Une macabre découverte
5. Un esclandre
6. Un interrogatoire serré
7. Un tour de passe-passe
8. Un moment embarrassant
9. Une instruction menée au pas de charge
10. Une visite lugubre
11. Quelques questions
12. Une sortie sentimentale
13. Deux lettres et un secret
14. Mise au point d'un plan
15. Un messager exténué
16. Un échange fructueux
17. Une notoriété embarrassante
18. Une entreprise clandestine
19. Un nouveau mobile
20. Une brève rencontre
21. De la plus haute importance
22. Une arrestation inquiétante
23. Un trajet mouvementé
24. Une douloureuse confession
25. Une accusation hardie
26. Bas les masques
27. Un petit désaccord
28. Un cri dans la nuit

29. Une épave macabre
30. Une fausse piste
31. Un sale moment
32. Explications finales
Note de l’autrice
Sources
Remerciements
L’autrice et l’illustratrice
Présentation
Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
Aggie Morton, reine du mystère – 1. L'affaire du grand piano
de Marthe Jocelyn
a été réalisée le 20 janvier 2022
par Melissa Luciani et Françoise Pham
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-07-515243-3 – Numéro d'édition : 373843).

Code sodis : U35776 – ISBN : 978-2-07-515245-7
Numéro d'édition : 373845

Loi nº 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.